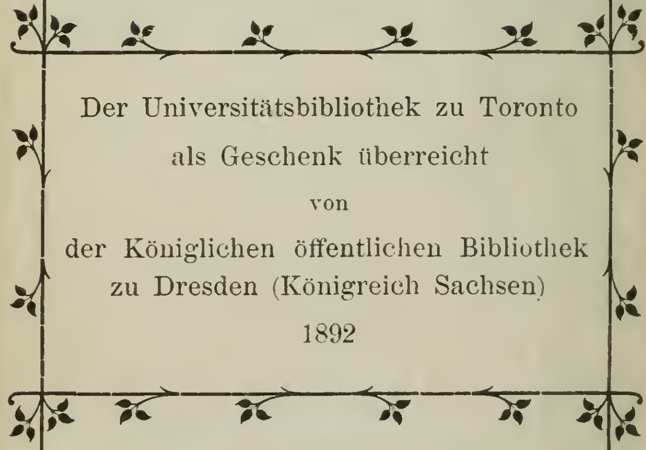




LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G**.

PREMIERE PARTIE.

LETTRES

DE MADAME

LA PRINCESSE DE G**

Écrites à ſes Amis, pendant le cours de ſes voyages d'Italie, en 1779 & années ſuivantes.

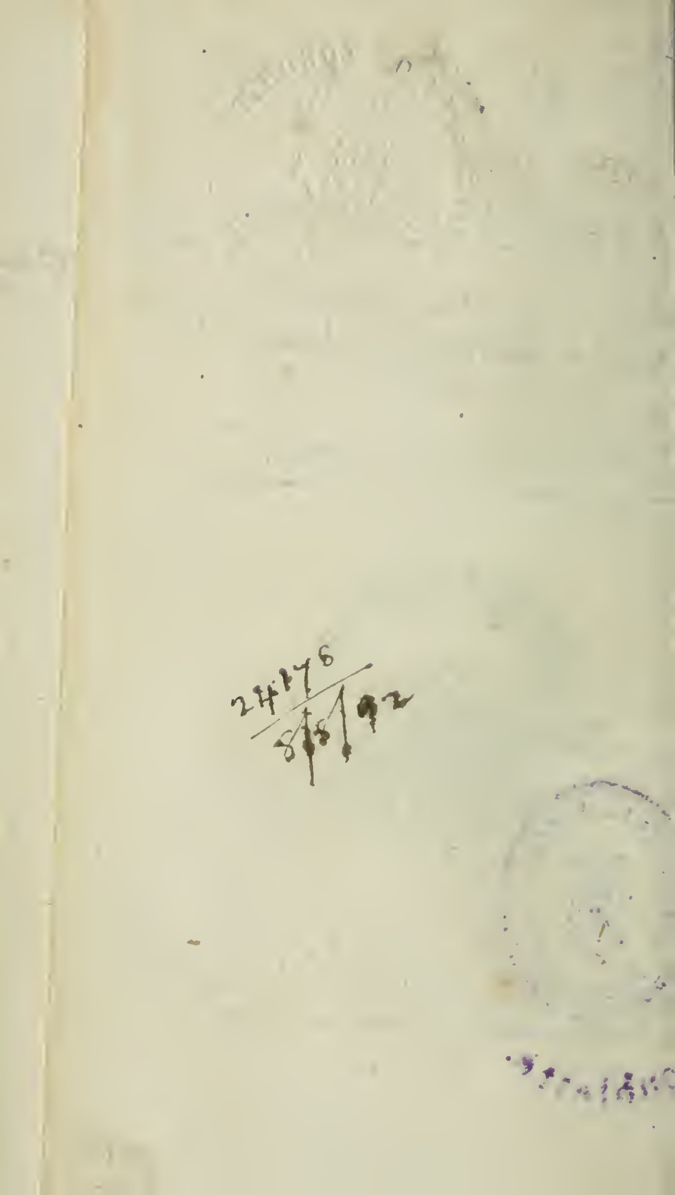
PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez P.-J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoiſe.

1790.


24176
8/8/92

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

CEs Lettres ſont la correſpondance de Madame la Princeſſe de G** avec ſes amis. Au milieu des embarras & des fatigues inſéparables des voyages, elle paroît toujours la même, & s'occupe moins à décrire minutieuſement les objets, qu'à peindre les ſenſations qu'ils lui font éprouver. Les mœurs & les uſages des pays qu'elle parcourt, ſont toujours repréſentés avec intérêt & avec une vérité piquante. Sa critique, fine & légere, attaque les défauts, les vices & les foibleſſes, en pardonnant à l'humanité ſes écarts. Eclairée par une philoſophie ſaine, elle diſ-

tingue les vrais Philoſophes de ceux qui n'en ont que le nom. Jeune encore, elle n'a d'autre paſſion que celle des Lettres, même au milieu des agitations & des perſécutions qu'elle éprouve de la part de ceux dont elle mériteroit d'être adorée par ſes vertus & ſes ſacrifices.

Ces Lettres, où elle ſe montre toute entiere, reſpirent par-tout la morale pure dont ſon ame eſt pénétrée; elles prouvent enfin que la Philoſophie n'eſt point incompatible avec l'amabilité, & qu'elle eſt bien plus le partage des Graces & de la Beauté, que celui de bien des Gens de Lettres qui, trop ſouvent, n'ont que le maſque de la Philoſophie.

Nous devons à un ami de ſa gloire tout ce que nous avons pu recueillir des Voyages de cette Minerve moderne. Elle étoit au moment de les embellir encore par le tableau de Rome, ſi digne de ſes pinceaux, lorſque les malheurs qu'elle fait entrevoir ſous le voile de l'allégorie, dans ſa Lettre d'envoi, ont arrêté ſa plume, comme elle le dit elle-même d'une maniere ſi touchante, au digne Ami à qui elle adreſſe ſes obſervations.

Pour achever de la faire connoître, nous renvoyons les Lecteurs au portrait que ſon mari a fait d'elle : nous l'avons copié d'après un petit imprimé qui nous eſt parvenu, & nous avons cru devoir l'ajouter à la Lettre écrite à M. le

Duc de G** dans la seçonde Partie. La modestie de cette Dame l'avoit supprimé ; mais nous l'avons restitué, comme un hommage que nous aimons à rendre à son génie & à ses vertus.





ENVOI

A M. DE S... V....

A MARSEILLE.

C'EST votre amitié, ce sont ses préventions qui m'ont encouragée à prendre la plume, c'est donc à elle que je dois offrir les prémices de mon Ouvrage, si l'on peut donner ce nom à des Lettres écrites, chemin faisant, à ses amis & pour eux seuls. Je vous dirai, comme le jeune Pline à Tacite, & avec bien plus de raison que lui : il y a bien de la différence entre écrire pour un ami, ou pour la postérité. Je vous dois encore cette of-

frande, comme à la perſonne à qui mon eſprit a le plus ambitionné de plaire; mais je vous parle de l'eſprit, & c'eſt ce que j'apprécierois le moins dans mon Ouvrage, s'il y paroiſſoit. Ah! il m'auroit bien quittée: l'eſprit eſt une fleur qui ſe fane & périt à l'aſpect des orages; il n'eſt pas comme le génie, que rien n'abat & ne peut détruire.

Cet Ouvrage n'eſt donc que la peinture des objets qui me frappent & qui réfléchiſſent ſur mon ame & ſur mon imagination; c'eſt donc par-là que je voudrois vous plaire & vous intéreſſer.

Je vous dirai encore comme un grand philoſophe de l'antiquité à un de ſes compagnons d'étude: ceci eſt pour nous, & non pour la mul-

titude ; nous sommes un assez grand théâtre l'un pour l'autre. J'ai joint à mes lettres quelqu'unes de vos réponses, que je n'ai pu séparer de moi ; l'amitié a aussi sa vanité, & nous aimons à nous parer de la gloire de nos amis ; vous verrez par-là que je vous aime bien plus que moi-même, puisque je place mes foibles écrits à côté des vôtres. Les graces de l'esprit, la délicatesse du cœur, l'élévation du génie, & l'aimable philosophie qui y regnent, feront voir que si l'amour est sottement aveugle, l'amitié a de bons yeux, & la mienne surtout.

Il y a bien long-temps que je desire de vous envoyer cet Ouvrage ; c'est à vous seul à qui j'aurois pu le livrer & l'aban-

donner ; outre le goût exquis dont vous êtes doué, vous appréciez l'ame de l'Auteur qui s'y montre souvent, vous connoissez la trempe & la couleur de son imagination, & vous aimez sa gloire ; mais je n'ai pu vous l'envoyer, car je n'ai cessé d'y travailler ; &, en vérité, je ne sais comment je l'ai pu ; ma vie, depuis long-temps, est si orageuse, si cruellement agitée ; les douleurs de l'ame ont tellement affoibli l'esprit en moi, que je regarderois cet Ouvrage comme un miracle de l'amour de la gloire, si je pouvois y prétendre : enfin, je vous l'envoie tel qu'il est sorti de ma tête & de mon cœur.

J'ai tâché de rendre mes descriptions intéressantes, en les animant par le souvenir de l'Histoire

& de la Fable, dont les contrées que je parcours ſont le théâtre qui en retrace, à chaque inſtant, les grandes ſcènes.

A l'égard du ſtyle, il m'a beaucoup plus coûté que les penſées qui viennent naturellement, lorſqu'on en a; mais pour les polir & les embellir d'un coloris agréable, il faut du temps & de la patience, & je vois bien à préſent que le deſſin d'un tableau (car les arts ont les mêmes rapports) eſt bien moins difficile que le coloris, les nuances & les ombres qui lui donnent la vie.

Les orages qui m'environnent, ont fait tomber la plume de ma main, à l'inſtant où j'allois décrire Rome & la Toſcane, que je voulois ajouter à mon Ouvrage,

Rome, ſur-tout, qui avoit tant ex- cité mon enthouſiaſme, & dont la mort eſt ſi belle & ſi éloquente; mais, hélas! au lieu de belles & riantes peintures, je n'aurois à vous peindre aujourd'hui que d'af- freuſes & triſtes réalités, & ce ta- bleau alarmeroit votre amitié pour moi. Je le réſerve, lorſque la tem- pête que j'éprouve, devenue moins orageuſe, me permettra de tenir le pinceau, ou lorſque je ſerai arrivée au port où je m'achemine.

En attendant, je ſuis à la merci des vents & des flots, & je contemple du même œil & le ri- vage & la mort: ainſi calmez vos alarmes, je ſuis, il eſt vrai, envi- ronnée de dangers; de ſombres nua- ges obſcurciſſent mes jours, d'af- freux orages les menacent; mais

je conſerve au ſein de la tempête, ce calme, cette inaltérable paix, fruit d'une bonne conſcience, & d'une ame fière d'elle-même, & que rien ne peut abattre.

Vous ſerez bien ſurpris, aimable ami, qu'au milieu de tant de dangers, j'aie pu m'occuper d'autre choſe que de mon exiſtence, & vous direz que l'amour de la gloire eſt le plus beau, le plus grand de tous les amours, puiſqu'il brave le malheur même, & que la force de l'ame eſt auſſi le partage des femmes; puiſſent-elles, en apprenant un jour ce que je ménage à votre ſenſibilité, ne point ſe dégoûter de la vertu & de ſes ſacrifices. Enfin, ſi je péris dans la tempête, j'aurai au moins rempli ma carriere avec quelque gloire, par un

Ouvrage qui honore bien plus mon ame que mon eſprit, puiſqu'il fut inſpiré par l'amitié elle ſeule : ce ſera donc à elle à m'élever un tombeau . . ſur le rivage, & à jetter quelques larmes ſur mon ſort. Adieu.

De Paris, le 9 Mai 1789.

La Princeſſe de G...



LETTRES



LETTRES
DE MADAME
LA PRINCESSE DE G***.

Ecrites à ſes Amis pendant le cours de ſes voyages d'Italie en 1779 & années ſuivantes.

LETTRE PREMIERE.

A Madame de W.

Gênes 28 Mai 1779.

MA chère amie,

Je me ſuis attendrie en liſant votre lettre; votre ame s'y montre toute entière: c'eſt elle-même qui l'a dictée. Oui, ma chère, elle ſeule ſait peindre avec vérité

ſes peines & ſes plaiſirs; l'eſprit peut en faire des images bien peintes, mais ſans reſſemblance. Les expreſſions de votre joie ſur mon mariage ſont ſi vraies, qu'il m'a ſemblé, en vous liſant, vous voir & vous entendre. Cette douce illuſion de l'amitié nous rapproche dans la grande diſtance qui nous ſépare. Combien de fois n'ai-je pas pris la plume avant mon départ! Que de choſes j'avois à vous dire! Que de ſentimens divers à vous peindre! Mais les approches de mon mariage jettoient mon ame dans une telle agitation, qu'il m'étoit impoſſible de faire autre choſe que ſentir. La joie, les plaiſirs vifs tranſportent l'ame au-delà du bonheur.

La cérémonie de notre mariage ſe fit avec une dignité impoſante & touchante tout-à-la-fois. L'Archevêque d'Avignon nous donna la bénédiction nuptiale dans ſa chapelle, qu'on avoit ornée de fleurs comme le temple de l'Hymen. Mais, hélas! ce moment fut mêlé d'un torrent de larmes; il me fit ſentir vive-

ment qu'il me manquoit le plus tendre des pères, & le meilleur des hommes. Toutes les plaies de mon ame se rouvrirent; il me sembloit que je venois de le perdre; mon cœur le demandoit, le cherchoit; je mêlois son nom avec celui de mon époux. Ah! ma chère, quelle étoit ma situation! J'étois au comble du bonheur, & la douleur seule remplissoit mon ame.

Nous partîmes une heure après la cérémonie; notre festin de nôces fut un repas champêtre, servi, chemin faisant, en pleine campagne dans une belle prairie où serpentoient de jolis ruisseaux. Les oiseaux, les fleurs, les zéphirs qui nous caressoient, la gaieté de mon cœur que je voyois dans toute la nature, tout sembloit fêter notre hymen.

Notre voyage a été fort heureux, fort gai jusqu'aux pieds des Alpes; mais là notre gaieté disparut pour faire place à la crainte & à l'effroi. Il faudroit des couleurs bien vives, bien fortes pour vous

peindre ces contrées montagneuſes, où l'on voit la nature informe, dans le chaos, & telle qu'elle dut être à ſa naiſſance, ainſi que les dangers que nous avons courus dans cette route.

Nous avons marché ſur les traces d'Annibal. Si ces montagnes alors n'étoient pas plus acceſſibles, je le plains lui & ſon armée; comment aura-t-il fait? Il avoit beau être bon général, bon ſoldat, de tels obſtacles ne ſont pas auſſi faciles à vaincre que les hommes & les villes.

Figurez-vous une chaîne de montagnes qui s'étend cent ſoixante milles le long de la mer, & dont la cime ſe perd dans les nues; les unes arides, pelées, couronnées d'énormes rochers; les autres couvertes de bois touffus, & entrecoupées de vallées profondes.

Voyez-nous dans des *portantines* (1) grimper autour de ces effroyables montagnes par des ſentiers roides, tortueux,

---

(1) Eſpece de chaiſes à porteurs.

escarpés ; un précipice d'un côté, le terrible élément de l'autre qui, par un mugissement affreux & continuel, appelle la mort, & lui crie d'approcher ; tantôt au sommet des montagnes, au milieu des nuages ; tantôt portés dans les abîmes ; par-tout des gouffres, des précipices, ayant toujours la mort autour de soi. C'est dans ces contrées élevées & presque inaccessibles, que l'on voit la nature sauvage dans toute sa laideur ; on n'y apperçoit pas même la moindre trace humaine, quoique l'on ait des villes & des villages sous les pieds.

Il ne manquoit qu'une tempête à ce pélerinage ; le second jour le ciel se troubla, des nuages noirs annonçoient un orage. Nous étions au sommet de la montagne, & nous voyions pleuvoir à un quart de lieue sous nos pas. Le soleil, qui nous éclairoit encore, étoit plus triste que les ténèbres. Il s'obscurcit tout-à-fait ; les nuages s'ouvrirent, les vents se déchaînerent, la pluie devint un déluge, la

grêle tomboit, la foudre éclatoit ſur nos têtes, le tonnerre ſe propageoit ſourdement dans les montagnes, dans les vallons; nous marchions preſqu'au haſard à la lueur des éclairs, au bord des précipices, montant & deſcendant ſur d'énormes rochers par des ſentiers perpendiculaires, hériſſés de pointes. Nos porteurs, ſoutenus chacun par deux autres, ſautoient d'une pierre à l'autre, ſe traînoient plus qu'ils ne marchoient, portant, comme par miracle, nos chaiſes qui, ſuſpendues en l'air, étoient ſouvent entre d'affreux précipices, & la mer que nous voyions dans les abîmes, & dont l'onde furieuſe sembloit s'élever juſqu'à nous.

Je frémiſſois à chaque pas; ce n'étoit pas la crainte de la mort qui m'épouvantoit: non, je n'ai jamais ſi bien ſenti combien la préſence de ceux qui nous ſont chers nous détache de nous-même dans les dangers; je ne voyois que mon époux.

A peine trouve-t-on dans ces lieux

agreſtes un toît pour ſe mettre à l'abri pendant la nuit. Nous avions paſſé les deux premières dans des cabanes de bergers. Le troiſième jour, nous en apperçûmes une autre au pied de ces montagnes, & nous y deſcendîmes; mais qui auroit cru trouver l'urbanité dans des lieux ſi ſauvages? De bonnes gens, habitans d'une ville voiſine, vinrent nous arracher de cette humble demeure, & nous offrir l'hoſpitalité avec cette politeſſe naturelle, ſans fard, qui prend ſa ſource dans l'humanité, & que le cœur accepte ſi volontiers. Nous reſtâmes donc deux jours à Onéglia, petite ville de l'Etat de Gênes, où l'on voit encore dans la campagne la ſimplicité & l'innocence de l'âge d'or.

L'aménité que préſente le pied de ces montagnes, forme un beau & ſingulier contraſte avec l'âpreté de leurs ſommets. Les bois d'orangers, les collines couronnées d'oliviers, les vallons couverts de beaux arbuſtes & de plantes odoriférantes; les fleurs vives & éclatantes qui colorent

la terre, & parfument l'air ; les villes & les villages ſitués tantôt dans la plaine, tantôt ſur les collines & dans les vallons, tout le long de la côte qui borde la mer ; cette ſcène continuelle de Nice à Gênes eſt d'une beauté, d'une magnificence digne de la nature même, ſi gracieuſe, ſi prodigue ſur ce rivage qu'elle favoriſe d'un printemps éternel.

Nous pourſuivîmes notre route eſcarpée, & nous arrivâmes à Savone, ou un temps très orageux nous arrêta. En attendant le calme, je parcourus les égliſes, dont la plupart ſont belles & bien décorées ; dans une, je vis un tableau, qui dans ce lieu donne une idée du génie des Italiens modernes. Il repréſente la plus ancienne hiſtoire du monde ; vous devinez bien que c'eſt celle d'Adam & d'Eve dont je veux parler. Ils ſont dans ce jardin délicieux où ils ſe trouvèrent en venant au monde, avec tout ce qui les ſéduiſit, l'arbre avec le fruit dont la beauté tenta Eve ; le ſerpent qui la catéchiſe ſous une

mine très-séduisante, très-persuasive. Ils sont sans doute encore dans l'innocence; car on les voit sans ces vêtemens qu'inventa le péché. L'innocence va fort bien dans un temple, mais pour cette fois il auroit mieux valu les peindre après l'avoir perdue; car ils auroient été plus décents. La volupté à côté de la superstition; voilà la devise Italienne.

A propos de superstition. Un moine tout-à-fait galant, un de ces moines qu'on ne trouve qu'en Italie; car ici cette espèce de métier n'est point incompatible avec la galanterie: un de ces moines, dis-je, ayant appris que je cherchois un clavecin pour me désennuyer en attendant que l'orage se dissipât, vint lui-même m'en offrir un. Il me parut plaisant, & je le fis causer. Voici un échantillon de sa galanterie. « Père, dites-moi, y a-t-il de » la société dans ce pays-ci? Peu, ré- » pondit-il, car il y a une disette d'hom- » mes qui a mis les femmes dans la né- » cessité de nous prendre pour leurs Si-

» gisbés. L'Evêque en a murmuré ; il a
» même employé ſon autorité pour nous
» éloigner d'auprès d'elles, mais en vain ;
» car il faut bien que les dames ſoient
» *ſervies*. Vous en ſervez ſans doute une
» auſſi ; eſt-elle jolie ? *Si, è la piu bella*
» *del paeſe* ». Dans le moment la foudre
éclate ; mon moine fait un ſigne de croix,
tire une petite clochette de ſa poche &
me la préſente, en me diſant : « *Prenda,*
» *Signora principes ſa, e non abbia paura,*
» *è benedetta* ». Je lui dis en l'acceptant :
« Mon révérend Père, les reliques en
» Italie chaſſent la foudre ; mais avouez
» qu'elles n'ont pas le pouvoir de pré-
» ſerver les femmes de certaines foi-
» bleſſes, ni celui de vous rendre moins
» galans ». Cette petite aventure m'a-
muſa beaucoup, & m'a fait penſer que
les moines ne ſont ici que les comédiens
de la religion, & il faut avouer que ce
ſont des acteurs bien médiocres.

L'orage ſe calma, les nuages ſe diſſi-
pèrent, le ſoleil reparut ; nous partîmes

& continuâmes notre pélerinage jusqu'à Sestry. Là nous montâmes en carrosse, & laissâmes enfin nos insupportables portantines, détestables voitures, qui par un sautillement continuel, harrassent le corps au lieu de le délasser. J'aurois mieux aimé aller à pied, que d'être ainsi ballotée dans cette route de précipices, où la vie est en danger à chaque instant. En marchant je n'aurois fait que me lasser, & je n'aurois pas eu au moins devant moi l'affligeant tableau d'hommes faisant l'ouvrage des bêtes.

J'ai vu dans cette route, le long de la rivière, des maisons de campagne délicieuses ; ce sont des palais enchantés, tout ce que l'art a de plus riant s'y trouve; mais il semble n'y paroître que pour imiter la nature. Dans quelques-uns, de grandes salles y sont métamorphosées en jardins, par l'effet des stucs coloriés qui présentent à l'œil tous les jeux de la nature champêtre. Les jardins sont formés par des allées, & des bosquets d'orangers, de

citronniers, de cédrats qui ombragent les fleurs dont la terre eſt couverte. Ils ſont ornés de ſtatues, de fontaines; les eaux y jouent de mille manières, & l'on y fuit les rayons du ſoleil dans des grottes ruſtiques qui ſemblent être l'aſyle des Nymphes des forêts. Ainſi la nature & l'art, s'uniſſant de concert, font de ces palais champêtres des ſéjours délicieux.

Enfin, après ſix jours de marche & de danger, nous voici arrivés depuis hier dans cette grande ville, où l'on rencontre un palais à chaque pas. Adieu, lorſque j'aurai vu Gênes, je vous en parlerai.

LETTRE II.

A la Même.

Gênes, 5 Juin 1779.

GÊNES s'élève ſur des collines, s'étend ſur leur penchant & dans la plaine, remonte & forme un vaſte amphithéâtre

autour de la mer. Cette belle & riante ſituation offre du côté du port un point de vue vraiment théâtral ; mais c'eſt bien dommage qu'elle ſoit perdue pour l'intérieur de la ville.

Les rues ſont ſi étroites, qu'à peine trois perſonnes y paſſent de front ; les maiſons, les palais qui les bordent ſont d'une hauteur qui intercepte les rayons du ſoleil. La ville, eſpèce de labyrinthe, eſt obſcure, triſte, & a l'air d'une priſon malgré ſa liberté. Deux rues ſeulement, la rue Neuve & la rue Balbi ſont larges, alignées, & les plus belles de l'Europe ; elles ſont bordées de part & d'autre dans toute leur longueur de temples & de palais de marbre, avec des façades ſur la rue, d'une architecture théâtrale, mais fort riche.

J'ai vu ces palais ſi vantés ; ils ſont en effet magnifiques, trop magnifiques ; il convient peu aux républicains modernes d'être ainſi logés : leur petiteſſe ſaute trop aux yeux dans ces grands & ſuperbes édi-

fices. En voyant ces périſtiles, ces cours, ces portiques, en montant ces eſcaliers *grandioſi*, en entrant dans ces appartemens diſtribués avec tant de goût & de nobleſſe, où l'or, l'azur & les pierres précieuſes ſont prodigués, en admirant ces galeries, où le génie des grands peintres a fait parler, reſpirer, & preſque ſentir la toile, en voyant ces jardins ſuſpendus, l'imagination à cet aſpect chaſſe le maître de la maiſon, & y place un Monarque.

Mais les beaux arts qui embelliſſent tout, n'influent guères ſur les graces des femmes qui habitent ces palais. Que n'imitent-elles au moins dans leur habillement, dans leur parure, ce bon goût, cette élégance naturelle que leur préſentent les différens coſtumes des tableaux qui ornent leur galerie? On diroit qu'elles manquent de cet heureux inſtinct ſi naturel à notre ſexe. Je veux dire celui de ſavoir s'embellir, en corrigeant, par l'art, les défauts de la nature. Dans leur ajuſtement, rien de mouvant, rien

de léger, rien qui annonce la nouveauté; tout eſt lourd, guindé, & les grâces ſemblent être en divorce avec elles.

Les temples ſont de ſuperbes galeries; l'or, le bronze, le marbre y éclatent de toutes parts; & la peinture, la ſculpture y parlent aux yeux & à l'imagination. On voit bien que les Italiens font paſſer la dévotion par la tête, pour la faire deſcendre au cœur.

L'Annonciade eſt une des plus grandes églifes de Gênes; elle eſt partagée en trois nefs ſoutenues par des colonnes d'un marbre blanc & rouge très-éclatant. La voûte eſt peinte & dorée, de même que la coupole. Le tour de l'égliſe eſt orné de tableaux précieux.

Celle de Saint-Ambroiſe eſt de la plus grande magnificence; la façade extérieure eſt d'une architecture noble, l'intérieur eſt orné de colonnes de marbre de diverſes couleurs; les tableaux ſont du pinceau de Rubens & du Guide. Les cours, les terraſſes, les galeries, les eſcaliers ſont

de marbre, & foutenus par des colonnes.

L'églife de Carignan eft d'une architecture fimple & noble; Puget l'a ornée de ftatues.

Cependant les beaux arts qui fe montrent ici avec tant de profufion, n'y font pas dans leur pays natal. Les fciences, la littérature & la poéfie y font abfolument étrangères; la mufique même, l'art favori des Italiens, y eft peu aimée & peu cultivée.

Les hôpitaux font des palais conftruits & décorés avec la plus grande magnificence; que d'humanité dans ce luxe! qu'il eft beau de faire oublier, même un inftant, la misère, quand on ne peut pas entièrement la foulager! Elle fe fait là au moins illufion, & perd le fouvenir d'elle-même. Cette illufion, en adouciffant les bleffures de l'ame, guérit fouvent le corps; que j'aime ce luxe! que je le refpecte! Si j'étois Souveraine, la maifon des pauvres feroit le plus beau de mes palais.

Mais

Mais ne croyez pas que cette magnificence ſoit au détriment de l'eſſentiel. La ſalubrité de l'air, la propreté, la bonté des alimens, les ſoins extrêmes, tout y ſoulage & conſole la misère. On y voit les ſtatues des fondateurs & des bienfaiteurs du lieu : la reconnoiſſance ſait à qui s'adreſſer. Adieu.

LETTRE III.

A la Même.

Gênes, 19 Juin 1779.

JE viens de voir le Dôge, il fait très-bien les honneurs de la République ; ſon palais reſſemble un peu à une fortereſſe, ſa forme eſt un carré, la façade eſt ornée de colonnes & de ſtatues de marbre ; les cours, les eſcaliers, les galeries ont de la grandeur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce palais, c'eſt la ſalle du grand conſeil ; elle eſt d'une belle archi-

tecture, environnée de colonnes & de ſtatues des illuſtres Génois : hommage qui, dans une République, eſt le germe des grands talens & des vertus patriotiques.

Au reſte, il s'en faut bien que la République ſoit auſſi bien logée que les Républicains.

J'ai fait hier mon apparition dans le monde, non ſans un peu de répugnance; cela dérange mes courſes curieuſes, & vous ſavez que j'aime mieux les choſes que les hommes; elles ſont moins monotones, car ils ſont preſque par-tout les mêmes.

La Nobleſſe ſe raſſemble le ſoir tour-à-tour dans les beaux palais dont je vous ai parlé; ces aſſemblées ſont très-brillantes, au moins pour les yeux; on les appelle *converſazioni*, quoique perſonne n'y parle. Cette eſpèce d'animal qu'on nomme *Sigisbé* détruit l'eſprit de ſociété, comme les mœurs, dont je ne vous fais point le tableau; car elles ſont trop choquantes, trop révoltantes. Pour faire un bon tableau,

il faut que le modèle qu'on a devant les yeux plaiſe ou intéreſſe.

Un peuple féroce, le mêlange de ſuperſtition & d'hypocriſie, l'extrême licence & le mépris des mœurs où les liens de la nature & de la ſociété ſont preſque nuls, le poignard levé ſi ſouvent par la trahiſon; ces images hideuſes me glacent, m'épouvantent, repouſſent ma main, & font tomber mes pinceaux! Mais ramaſſons-les pour peindre la belle nature.

Les environs de Gênes ſont enchanteurs, & ſur-tout le délicieux vallon de la Polcevera, qui a pris ſon nom de la rivière ou torrent qui le traverſe. Sa configuration pittoreſque, les palais peints avec des jardins en terraſſe qui le bordent des deux côtés, la mer qui le termine, en font le payſage le plus charmant.

La côte de Seſte *di Ponenti*, offre des payſages qui ne ſont pas moins agréables; de riantes collines, couvertes de palais & de jardins d'orangers, s'étendent en

amphithéâtre le long de la mer, sur laquelle la vue domine au loin : le contraste de ce sérieux élément & de cette belle & gracieuse nature charment les yeux & l'imagination.

J'ai parcouru ces palais, dont la plupart sont grands & magnifiques; mais ce qui est vraiment enchanteur, ce sont les jardins. C'est-là que la nature étale avec un faste éclatant tout ce qu'elle a de plus beau & de plus rare; les sens y sont dans une jouissance continuelle, le parfum des fleurs, la vue qui se promène, & qui parcourt avec enthousiasme les trésors de cette belle nature, le doux murmure des eaux; le chant des oiseaux, dont ces lieux charmans semblent être l'unique asyle; tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, jusques à l'air qu'on respire, tout porte à l'ame une douce & ravissante volupté.

Je voudrois vous peindre le jardin du Prince Doria, qui est sur le rivage, dans une situation délicieuse; mais il faudroit

un autre pinceau que le mien. Figurez-vous un magnifique berceau d'orangers qui entoure un jardin immense ; en le parcourant, on voit le parterre le plus beau, le mieux dessiné, & dont les arbrisseaux de mirthe sont métamorphosés en oiseaux, en petits enfans par l'adresse du ciseau. Allez-vous-en à présent au haut du jardin, montez quatre marches, & vous vous trouverez dans une galerie d'orangers, ornée de statues, de vases & de fontaines. Cette galerie est le rez-de-chaussée de trois autres semblables qui s'élèvent en amphithéâtre, & toujours formée des mêmes feuillages. Si le charme du lieu ne vous arrête, transportez-vous, pour en voir l'ensemble, dans un pavillon qui est au bas du jardin, & vous serez étonnée, ravie à l'aspect de ce bel amphithéâtre de verdure.

En me promenant dans le parc, je me suis trouvée tout-à-coup au bord d'un lac où l'on voit, au milieu, une île que j'ai prise pour celle de Paphos. Je me suis mise en bateau pour aller voir si l'Amour

y étoit ; mais je n'y ai trouvé qu'un vieux Neptune au lieu de ce joli enfant. Il a pourtant été galant, & m'a fêtée en me faiſant jouir des ſcènes variées de ſon luxe bruyant.

Dans un autre endroit du parc, j'ai apperçu un théâtre ſur un petit côteau ; mais pour cette fois je ne me ſuis pas trompée, il appartient à l'amour. La nature lui en fit préſent, & le forma de ſes plus belles fleurs, de ſes plus beaux feuillages. Un portique de mirthe & de laurier eſt l'entrée de ce théâtre magique, formé de trois rangs de gradins en gazon qui s'élèvent en demi-cercle. Par-deſſus eſt un rang de loges ; le jaſmin, la roſe & l'oranger ſont les peintures qui les ornent. La ſcène eſt pavée de fleurs, & entourée d'un mur de feuillages, où les fleurs en s'élevant jouent de mille manières. De chaque côté de la ſcène eſt une porte formée également de feuillages de myrte, ſoutenue par des colonnes entourées de guirlandes de jaſmins, & dont

les chapiteaux, les bases & les ornemens sont composés de différentes fleurs.

Ces deux portes introduisent sur la scène, au parterre & à l'orchestre, où l'on se trouve vis-à-vis Apollon qui chante sur sa lyre les charmes de la nature, & l'enthousiasme qu'il éprouve. Enfin il ne manque que de voir l'amour y jouer toutes ses malices. Ce perfide enfant se tient caché, mais on le voit par-tout, & on sent bien qu'on est chez lui.

LETTRE IV.

Ecrite à la Même en route.

Novi, Juin 1779.

Nous sommes sortis de Gênes par le village ou fauxbourg de San Pietro d'Arena, situé au bord de la mer, dont les maisons sont des palais peints en ordres d'architecture. Quoique cette imitation soit contre le bon goût, elle est d'un effet gai & agréable.

De-là nous avons traversé dans toute sa longueur le riant vallon de la Polcevera par un chemin magnifique, bordé d'arbres des deux côtés. Je croyois me promener dans l'allée d'un jardin. La beauté de la campagne, la multitude des palais qui la décorent, les sites riants qui l'animent, m'offroient pendant la route des tableaux mouvans & magiques.

Cette promenade délicieuse nous a menés jusqu'à Campo Marone, petit village sur le penchant d'une colline peuplée de pêcheurs : c'est la première poste. Dans celle qui suit, nous avons traversé la *Bocchetta*, qui ne mérite guères ce joli nom. Cette longue montagne est une des plus hautes de la chaîne de l'Apennin ; il en sort des sources qui forment deux ruisseaux, ou plutôt deux torrens qui coulent en sens contraires, & vont se jetter dans le Pô. Dans cette route escarpée, les efforts pénibles des chevaux me faisoient souffrir ; je disois à chaque instant, pauvres bêtes ! admirez mon bon cœur ; j'ai

fait

fait à pied la moitié du chemin pour les ſoulager.

Au pied de cette montagne, on trouve la petite ville de Voltaggio, ſituée ſur le bord d'un ruiſſeau, & qui n'a guères l'air d'avoir été la capitale de l'ancien peuple de la Lygurie. Plus loin le bourg de Serravale, & une autre petite ville appellée Gavi. Dans les vallons & les plaines où ſont ſituées ces villes, la route eſt plus que difficile; elle eſt dangereuſe par les torrens qui ſe précipitent des montagnes, & inondent les chemins.

Nous avons enfin quitté cette longue & grande Bocchetta, & nous ſommes entrés dans une campagne riante & fertile, dont les chemins bordés de maronniers nous ont conduits juſqu'à Novi, où nous avons couché cette nuit; quel coucher! Lorſque je jette un coup-d'œil ſur les lits des auberges, je me félicite d'avoir le mien avec moi; je ne voudrois jamais m'arrêter. Ces ſtations de tous les ſoirs

font déteſter les voyages. L'aſpect, la ſalle ruſticité des gîtes, le mal-aiſe, la mal-propreté qui accompagne par-tout les voyageurs, l'avide groſſièreté de ceux qui compoſent ces ſortes de maiſons; tout cela, répété à chaque poſte, me fait penſer & dire ſouvent que l'Europe eſt bien loin de cette civiliſation dont elle ſe vante.

Que faut-il pour des voyageurs? commodité & propreté. Pourquoi ne rencontre-t-on cela nulle part?

Novi eſt ſituée en plaine au pied de l'Apennin; c'eſt la ville la plus conſidérable que j'aie rencontrée dans cette route. Elle m'a paru fort peuplée; c'eſt la dernière ville de l'Etat de Gênes du côté de la Lombardie.

Plaiſance. De Novi à Plaiſance, on va en ſe promenant à travers une plaine fertille, arroſée par pluſieurs rivières. On voit ſur la route Tortone & Vogherra, autres anciennes villes de la Lygurie; Bruni, gros

village ; Castel San Giovanni, petit bourg appartenant au Duché de Plaisance.

Nous avons ensuite trouvé la Trebbia ; son étendue, la rapidité & la fureur de ses flots, ont glacé mon courage : il a pourtant fallu faire bonne contenance. J'ai maudi la paresse & le flegme des Italiens, qui passent & repassent à chaque instant cette orageuse rivière sans penser à y faire un pont. O Romains, ouvrez les yeux, regardez vos descendans, & pleurez.

A propos des Romains, je parcourois des yeux les bords de la rivière ; j'y cherchois l'endroit où le Héros de Carthage, bien jeune encore, donna de terribles leçons à de vieux capitaines.

Nous avons trouvé le Pô presqu'aux portes de Plaisance ; il s'est offert à nous avec toute sa majesté. Nous voilà assez heureusement arrivés dans cette ville, je m'en félicite, & vous aussi, car mes montées & mes descentes ne vous auront guères amusée.

Plaiſance, dans une plaine riante, fertile, ſemble être au milieu d'un vaſte jardin; elle eſt grande, & d'un très-bel aſpect; rues larges & alignées, places décorées, fontaines, temples, palais; voilà Plaiſance, mais c'eſt dommage, elle eſt ſans habitans.

La place principale eſt décorée de deux ſtatues équeſtres en bronze, repréſentant Alexandre Farneze, & Ranucio ſon fils, vêtus à la grecque, d'une manière ſvelte & gracieuſe; le manteau flottant ſur les épaules. Ces deux figures ſont belles, nobles, & ont de la fierté, ſur-tout celle d'Alexandre. Les chevaux reſpirent; le feu de l'artiſte a animé le bronze.

Un cours délicieux planté de beaux arbres forme l'enceinte de la ville: c'eſt-là que je vous laiſſe.

Parme. La route de Plaiſance à Parme eſt délicieuſe par la beauté de la campagne, & la variété des payſages.

Les Apennins couronnés de forêts, &

humanifés par les jolies maifons de campagne qui font à leur pied ; la belle & vafte plaine où coule majeftueufement le Pô ; le Val di Taro, dans le milieu duquel paffe la rivière de ce nom ; la multitude des bourgs, des villages & des habitations champêtres répandues fur fes bords, dans le vallon & dans la plaine ; les prairies couvertes d'arbres enchaînés par des guirlandes de fleurs & de feuillages, tous ces payfages divers charment & enchantent le voyageur. Je ne m'étonne pas que ce pays ait fait naître de fi grands peintres ; on eft tenté de devenir imitateur d'une fi belle nature ; elle met elle-même, fans qu'on y penfe, le pinceau à la main. Le coftume des payfannes de ces campagnes eft analogue à cette gracieufe nature. Un petit chapeau de paille orné de rubans, de fleurs ou de plumes, voilà leur coëffure, avec des boucles d'oreilles, colliers & bracelets. L'habillement répond à la coëffure ; c'eft un corfet qui

rend & deſſine la taille ; les manches ſont attachées par des rubans qui voltigent ſur les épaules ; la jupe & le tablier ſont d'une autre couleur. C'eſt dans cet habillement pittoreſque qu'on les voit former ces belles guirlandes qui enchaînent les arbres. Seroit-ce cette coquetterie qui leur inſpire de parer ainſi la nature, ou cette riante nature qui leur inſpire cette aimable coquetterie ?

Parme me plaît par ſon air animé ; c'eſt une jolie ville, preſque belle : elle eſt ſituée dans une plaine. La rivière de Parma, d'où elle a pris ſon nom, la diviſe en deux parties. La plupart des rues ſont belles, longues, larges & alignées : il y a de grandes places, mais ſans décoration.

Je viens de voir ce théâtre célèbre en imitation de ceux qui ont éterniſé la grandeur & la magnificence des Romains ; ſa forme eſt demi-ovale ; autour s'élèvent quatorze rangs de gradins à l'antique, au-deſſus deſquels ſont deux rangs de

loges qui forment deux galeries ornées de colonnes, & couronnées d'une corniche où pose un autre rang de gradins. La scène est vaste & profonde; quinze mille spectateurs peuvent être assis, voir & entendre; malgré l'étendue de son enceinte, la voix ne s'y perd pas, & du fond du théâtre on entend à l'extrémité opposée quelqu'un qui parle à demi-voix: effet admirable de la justesse & de l'harmonie de son architecture. En y entrant, on est frappé de sa grandeur & de sa magnificence; les scènes de nos jours sembleroient bien petites représentées sur ce beau théâtre.

C'est-là où l'on devroit représenter les pièces immortelles des Grecs & des François; les Héros s'y trouveroient chez eux, & n'auroient point l'air de misère qu'ils ont en France.

Le palais des anciens Ducs a de la grandeur. Une cour majestueuse vous conduit dans de vastes appartemens, dont

les ameublemens ne ſont que riches.

En entrant dans la galerie, je ſuis reſtée en extaſe devant un tableau du Corrège ; il repréſente la Vierge aſſiſe tenant dans ſes bras l'Enfant-Jeſus. Le peintre a exprimé d'une manière ſublime, dans le viſage de la Vierge, la complaiſance de la tendreſſe maternelle, & cette tranquillité céleſte qui naît du bonheur ſans mêlange.

L'Enfant a l'air d'un Dieu naiſſant ; on voit dans ſes yeux l'aurore de la Divinité : il joue avec les cheveux de la Magdelaine, qui, proſternée, ſoutient avec ſa belle main le pied de cet enfant céleſte qu'elle va baiſer. Que de graces dans cette belle péchereſſe ! En la regardant, on lui pardonne toutes ſes foibleſſes, & l'on diroit, par ſa naïve tranquillité, qu'elle eſt sûre de ſon ſalut. Près de la Vierge, eſt un Ange qui préſente un livre au Jeſus, en regardant attentivement la Magdelaine. Ce regard porte un caractère de tendreſſe ſi divin, qu'on

diroir que le peintre étudia dans les cieux l'art d'imiter les paſſions céleſtes. Je ne vous dis rien d'un autre petit Ange qui eſt près de la Magdelaine, tenant à la main une boîte de parfums, ni d'un ſaint Jérôme avec un lion à ſes pieds, dont l'air ſévère contraſte avec ce joli monde céleſte, & qui ſans doute n'eſt là que pour le clair obſcur du tableau.

Il y a ici quelques belles égliſes où l'on trouve des chefs-d'œuvre en peinture; le Corrège ſur-tout s'y eſt ſignalé: Parme étoit ſa patrie.

J'ai encore vu une grande Imprimerie qui n'imprime que de petites choſes. Cependant les lettres & les arts n'y ſont point négligés; il y a une Bibliothèque publique & une Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, qui en diſtribuant des prix aux talens, les développe & les encourage.

Après mes courſes curieuſes, j'ai été me promener ſur les remparts de la ville;

promenade délicieuſe & champêtre, encore embellie par des points de vue rians & pittoreſques.

Nous allons partir, j'en ſuis fâchée; cette petite capitale me plaît : il y a à-peu-près tout ce que l'on trouve dans les grandes, & bien plus de bonheur peut-être.

En route. J'ai oublié de vous dire que depuis Plaiſance je foule avec reſpect la voie Emilienne, dont je ſuis aſſez contente; elle eſt tracée au milieu d'une plaine peignée, parée & parfumée : c'eſt un vaſte jardin. Nous avons couché cette nuit à Reggio, jolie petite ville & aſſez peuplée. Je ſuis allée voir ce matin, avant de monter en voiture, dans l'égliſe de la Madonna delle Giarra, un Chriſt en croix; l'expreſſion de la tête eſt d'un pathétique divin. A ſes pieds eſt la Vierge mourante, accablée de douleur, & ſoutenue par deux ſaintes femmes. En la regardant, le cœur ſe ſerre, les larmes

coulent. Il faut rendre grace au Guerchin de cette belle émotion ; il fait ſouvent ſentir qu'on a une ame tendre. Il a mis dans ce tableau toute la force & l'éloquence de ſon pinceau.

Reggio n'eſt point une ville ſans nom. Fondée par les anciens Toſcans, elle devint enſuite colonie Romaine. Alaric, Roi des Goths, la détruiſit.

La Secchia nous a arrêtés tout court ; ſes eaux écumantes, agitées, avertiſſoient de ne pas la paſſer ; mais j'ai voulu braver l'onde.

Depuis Parme, nous marchons dans une belle & riche plaine arroſée par le Pô, le Panaro & la Secchia. La Lombardie eſt un beau jardin ; ce ſont toujours de vertes prairies où la nature a étendu un tapis de fleurs, ſur lequel ſerpentent de jolis ruiſſeaux, & d'où s'élèvent une multitude d'arbres plantés en quinconce, dont les allées ſont à perte de vue ; de groſſes guirlandes de feuillages

les enchaînent tous, & ne les quittent jamais : on diroit que la nature eſt en fête.

Modêne. Me voici dans la patrie de mes pères, où nous ſerions encore, ſi le fatal duel dont on vous a parlé n'en eût éloigné notre branche, dont les biens & les prérogatives ont paſſé à celle qui reſte. Vous avez vu l'acte émané du Sénat de Modène, qui nous a rétablis dans tous les honneurs de notre naiſſance; mais pour la fortune, il faut lui laiſſer faire ſes injuſtices ordinaires.

Modène eſt auſſi dans une vaſte & riche plaine; elle eſt belle & bien bâtie; de grands portiques décorent des rues larges & alignées, & donnent à cette ville un air d'uniformité qui ne déplaît point.

Le palais ducal ſe fait admirer par une architecture à la grande manière; l'intérieur répond à la magnificence extérieure : on y admire des plafonds du pinceau du Tintoret.

La galerie a encore quelques tableaux précieux ; on y voit la femme adultère : tableau admirable du Titien. Toutes les figures qui le compofent font d'une vérité, d'une expreffion, & d'un pinceau incomparable. La femme adultère fur-tout eft fi belle, fi touchante, le repentir & le remords font fi bien exprimés dans fes yeux, qu'on feroit prefque tenté de lui pardonner.

Il y a ici un théâtre joliment décoré ; il eft compofé de gradins en amphithéâtre, & orné de colonnes.

Modène doit fon origine aux Etrufques, & fut enfuite colonie Romaine. Cette ville joua un grand rôle dans les temps orageux de la République.

C'eft à Modène que Brutus trouva un afyle lorfqu'il eut délivré Rome de Céfar. Cette ville s'eft encore illuftrée en donnant naiffance à des perfonnages diftingués dans les fciences, les lettres & les arts. Nous partons......

En route. Encore une rivière...... elles

ſont bien fréquentes... Nous en paſſons à chaque inſtant ; nous venons de traverſer le Panaro, qui eſt l'entrée des Etats du Pape. C'eſt aux environs de cette rivière qu'Octave, Antoine & Lépide ſe partagèrent l'Empire du monde ; mais laiſſons-là ces trois ambitieux, & entrons à Bologne.

LETTRE V.

A la Même.

Bologne, 12 Juillet 1779.

BOLOGNE eſt très-ancienne, puiſqu'elle exiſtoit du temps de Tarquin : on l'appelloit Felſina. Cette ville, comme la plupart des autres villes de l'Italie, eut le noble inſtinct de la liberté. Son Sénat en eſt encore le ſimulacre.

Sa ſituation au pied de l'Apennin ſur le Rhéno, eſt belle, & ſa conſtruction ſingulière. On y entre par douze portes

qui aboutiſſent à des rues larges, longues, décorées de chaque côté de portiques en arcades ſoutenus par des colonnes, ſous leſquels on peut parcourir toute la ville à l'abri des injures de l'air & de l'ardeur du ſoleil; mais cet ornement utile en cache un autre, ce ſont les palais, les temples, & autres édifices qui décorent cette ville.

Au milieu de la place des Géants, il y a une fontaine devant laquelle il faut s'arrêter. Neptune eſt là dans toute ſa majeſté; il y domine. Quatre tritons ſur le piédeſtal tiennent des dauphins jailliſſant de l'eau, qui retombe dans des coquilles. Plus bas quatre Nayades aſſiſes ſur d'autres dauphins, jettent de l'eau par les mamelles qu'elles preſſent de leurs mains: elles ſont belles, & même trop belles, pour être expoſées à tous les regards. Ce monument eſt de Jean de Bologne.

Les égliſes renferment des tréſors; comme tous les temples d'Italie; ce n'eſt

point de l'or qu'on y ſoule dont je veux parler, c'eſt la peinture qui charme & qui ravit, même en y repréſentant des objets triſtes & douloureux. L'architecture, qui en n'imitant rien de la nature, nous donne pourtant une idée de l'ordre & nous inſpire une ſorte d'élévation; & la ſculpture, qui animant la pierre, nous fait admirer avec plaiſir un mauſolée où la mort ſe montrant dans toute ſa pompe, nous réconcilie avec elle, & nous donne preſqu'envie de mourir, tant il eſt vrai que l'appareil des choſes frappent bien plus que les choſes elles-mêmes.

Les palais ſont beaux, & quoique moins beaux que ceux de Gênes, on y trouve la même magnificence, & dans pluſieurs des galeries où les beaux arts ſont réunis. Dans celle du palais Saint-Pierre, j'ai vu un des chefs-d'œuvre du Guide, qui m'a frappée & attendrie; il repréſente S. Pierre dans la priſon, pleurant ſon péché, & S. Paul qui le conſole. Quel pathétique majeſtueux! quelle

belle & touchante douleur ? L'art ne peut aller plus loin : on croit entendre les paroles consolantes de S. Paul.

Il y a dans ce palais plusieurs plafonds d'un pinceau admirable : on en voit un représentant Hercule étouffant Antée. Guerchin a mis dans cette peinture le caractère fier & sublime de son pinceau. On en voit un autre peint à la grande manière par Annibal Carrache : c'est la vertu ouvrant le ciel à Hercule.

J'ai admiré dans la même galerie un tableau du Guerchin ; il représente une injustice. C'est Abraham chassant Agar ; elle s'en va tenant son enfant par la main, & regardant Abraham avec des yeux pleins de douleur & de confusion ; elle semble lui dire, jette un regard sur cet enfant. Le contraste des sentimens qu'elle éprouve est exprimé avec beaucoup de génie.

En parcourant la vaste galerie du palais Zambeccari, riche de cinq cents originaux, je me suis arrêtée devant Tarquin tenant le poignard sur le sein de Lucrèce.

L'aſtuce & la fureur ſont dans ſes yeux ; la beauté ſéduiſante & touchante de Lucrèce ſemble l'animer , & augmenter encore ſa fureur. Je tremblois que cet amant féroce n'enlevât à cette héroïne l'honneur & la gloire d'immortaliſer ſa vertu & ſon courage.

Le palais Aldrovandi, grand, ſuperbe, a trois cours en enfilade, décoré de galeries ſoutenues par des colonnes couplées. Deux eſcaliers analogues vous mènent dans des appartemens vaſtes & magnifiques. Il y a deux galeries dans ce palais ; l'une de buſtes Grecs & Romains ; l'autre de tableaux précieux. Il y en a un où Guido a mis toute la fineſſe , les graces & le génie de ſon pinceau : c'eſt l'Amour dormant ſur un matelas de velours cramoiſi. Qu'il eſt beau ! il eſt encore plus dangereux dans cet état. Plongé dans un doux ſommeil , il oublie les agitations qu'il cauſe , & ne voit point les maux qu'il fait même en dormant. J'aurois bien mieux aimé le voir ſommeiller ſur un gazon

émaillé de fleurs, ou ſous un berceau de myrtes, que ſur ce lit de velours. Les dieux aiment-ils le luxe ? L'habile peintre, en repréſentant un Dieu, n'a pas aſſez oublié les foibleſſes des hommes.

Dans un autre palais, j'ai vu ce même dieu ſi puiſſant, & ſi redoutable, ſe laiſſer enchaîner par la fortune, & ne montrer à l'aſpect de cette aveugle & fantaſque déeſſe, que la foibleſſe d'un enfant. Cette belle peinture de Franceſchini, orne un plafond du palais Ranuzzi.

Le grand théâtre eſt ſuperbe. Si j'avois oublié celui de Parme, je dirois que c'eſt le plus beau théâtre que l'on puiſſe voir. La ſalle eſt en demi-cercle ; autour règnent pluſieurs rangs de gradins en amphithéâtre ; au-deſſus s'élèvent cinq rangs de loges ſaillantes, & ſéparées par des pilaſtres dorés. L'avant-ſcène eſt formée par des colonnes cannelées d'ordre compoſite, dont les baſes & les chapiteaux ſont auſſi dorés. Les entrées, les eſcaliers & les corridors, ſont larges & bien

éclairés ; on peut dire de ces deux théâtres que celui de Parme est une belle imitationt des théâtres antiques, & celui-ci le plus beau des théâtres modernes. Adieu.

LETTRE VI.

A la Même.

Bologne, 15 Juillet 1779.

J'ARRIVE d'un agréable pélerinage. J'ai été ce matin *à la Madona di San Luca.* J'y suis arrivée par une chaîne de beaux portiques couverts, qui m'a conduite pendant trois milles de la porte de Bologne jusqu'à cette église, qui est sur une montagne. L'architecture en est belle & majestueuse ; on y va révérer le portrait de la Vierge, peint par S. Luc, grand Saint & petit peintre. Au milieu du chemin, on trouve un grand pavillon en architecture, décoré par Bibiano ; il est soutenu sur des ponts, sous lesquels passe le grand chemin : c'est la dévotion qui a fait ce singulier & magnifique ouvrage.

Il y a à Bologne l'Adoption, comme dans l'ancienne Rome ; les familles patriciennes ſans deſcendans mâles adoptent de jeunes orphelins élevés dans des conſervatoires ou collèges, auxquels on donne une éducation diſtinguée & analogue au rang qu'ils doivent avoir. Le Sénat, parmi ces élèves, en choiſit un certain nombre ; on met leurs noms dans une urne, & le premier que le ſort amene eſt élu : dès-lors il devient l'héritier du nom, des biens & des titres de la maiſon qui l'adopte. Cette belle & humaine inſtitution honore cette ville, & fait l'éloge des Bolonois ; ils ſont affables, liants, & d'un commerce plein de douceur & d'aménité. Leur manière d'être, leur eſprit, leur caractère ſe reſſentent de leur gouvernement. La puiſſance papale eſt devenue très-pacifique. Ce gouvernement, ſi cenſuré par les philoſophes, eſt peut-être plus philoſophique & plus raiſonnable qu'on ne croit. Il eſt bien moins humiliant pour les hommes d'obéir à l'opinion qu'à la force. Adieu.

LETTRE VIII.

A la Même.

Bologne, premier Août 1779.

J'ADMIRE la ſcience, mais je ne l'aime pas; car elle tue l'eſprit, la gaîté & l'amabilité. Les lumières de notre eſprit impriment trop ſouvent du ſombre dans notre ame. Enfin j'aime mieux un beau jardin qu'une Académie. Voilà ce que je me diſois hier en promenant mon ignorance autour des atteliers ſcientifiques, à la célèbre Académie des Sciences ou Inſtituts, qui eſt le vrai ſanctuaire des Muſes, & où chacune d'elles eſt également révérée.

J'y ai vu le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, qui renferme les productions les plus rares & les phénomènes les plus ſinguliers des élémens. Cependant je m'y ſuis ennuyée; je n'aime point la nature en hiſtoire, & encore moins en pétrifi-

cation : tout cela ne dit rien à mon cœur, & le glace. Heureuſement les beaux arts ſont venus à mon ſecours ; ſans eux, je ne ſais trop ce que j'aurois fait de mon ennui, car il commençoit à paroître : je le chaſſois par reſpect pour la ſcience. Mais j'avois beau le chaſſer, l'ennui eſt comme le ſommeil ; c'eſt le ſommeil du plaiſir, plus on le chaſſe, plus il accable.

Cette ville ſavante a un peu dégénéré depuis qu'elle eſt devenue le rendez-vous de cette eſpèce de monſtres, valets & martyrs de l'harmonie ; lorſqu'ils ceſſent de chanter, ils ſe retirent à Bologne.

J'ai vu le célèbre Farinello, ce nouvel Orphée ; il a quatre-vingt ans. L'âge lui a ſans doute fait perdre le ſentiment de regret qu'à dû ſouvent lui donner ſa belle voix.

Il nous en a fait entendre les derniers ſoupirs. En vérité, ces ſons preſqu'éteints animent & attendriſſent encore ; il m'a touchée juſqu'aux larmes par cette belle

expreſſion qui eſt le ſublime des beaux arts. Je ne m'étonne point de ſa célébrité dans toute l'Europe, & encore moins du rôle qu'il joua à la cour d'Eſpagne. Si les Souverains cultivoient la ſenſibilité par la voix des plaiſirs délicats, les hommes ſeroient peut-être gouvernés d'une manière plus conforme à la nature, & par conſéquent au bonheur. Voilà une légiſlation plus ſenſible que ſavante ; mais la ſenſibilité n'eſt-elle pas plus près de la vérité que la ſcience ? Nous partons.

Ferrare. La route de Bologne à Ferrare eſt très-variée, & ſe fait par mille détours ; mais on ſe tire avec aſſez de peine des marais que forment en certains endroits les eaux des rivières. Dans ce petit trajet, on en paſſe trois, le Rhéno, le Pô, & l'Adige. Nous arrivâmes hier à Ferrare au coucher du ſoleil ; l'aſpect majeſtueux de cette ville, & ſa dépopulation, me frappèrent : je crus entrer dans un vaſte déſert. L'herbe croît dans les

rues

rues ; cette verdure attriſte , au lieu d'égayer , car c'eſt la preuve vivante de la dépopulation.

Cette ville, ſituée ſur une des branches du Pô , eſt belle , grande & régulière. La largeur & l'alignement de ſes rues , les édifices qui les bordent, les places, les temples, les palais rendent ſon aſpect grand & majeſtueux ; mais la plus belle ville du monde , qui n'eſt pas animée par la population , n'eſt à mes yeux qu'un beau mauſolée qui glace le cœur , & qu'on admire triſtement. La ſolitude de la campagne égaye & nourrit l'ame ; mais une ville changée en déſert l'afflige & la flétrit.

J'ai voulu ce matin , malgré ma laſſitude , faire un mille pour aller aux Bénédictins rendre hommage au tombeau de l'Arioſte , ce Poëte vraiment Poëte , qui fait la gloire de l'Italie moderne ; il méritoit des autels , & n'a qu'un ſimple mauſolée. Je ne ſavois comment lui rendre hommage ; je n'avois que des roſes , & je les ai jettées ſur ſon tombeau. Nous partons.

Rovigo. Après un chemin aſſez difficile où l'on va par mille détours, nous avons traverſé une branche du Pô : de-là nous ſommes arrivés à Rovigo, capitale du Poléſin, petite province de l'Etat de Veniſe. Le Pô, l'Adige, & la Mer, qui l'entourent, en font une preſqu'île, & y forment une multitude de ruiſſeaux qui arroſent & fertiliſent cette petite province.

Monceleſi. L'Adige nous ſuit pas à pas ; nous l'avons trouvé à quelques milles de Rovigo. Je ne ſais trop quelle mine il nous a fait, ma vue s'égaroit délicieuſement ſur ſes bords au clair obſcur de la lune ; ſa lumière, qui ſe jouoit ſur la ſurface de l'eau & ſur ſon rivage verdoyant, m'a fait rêver agréablement pendant le paſſage. J'ai quitté la barque avec humeur. Nous devrions ainſi paſſer la vie en regardant avec plaiſir & tranquillité ſes ſurfaces variées, & ſes extrémités, contempler du même œil le rivage où nous la parcourons, & le rivage où nous la

quittons ; mais pour cela, il faut à notre ame la férénité d'un beau clair de lune.

Voilà minuit, c'eſt philoſopher un peu tard ; il faut que je me leve à cinq heures. Ce réveil précipité eſt encore pour moi un des inconvéniens du voyage. Que je chéris le ſommeil, ce doux oubli de la vie.

Nous ſommes à Montceleſi ; je n'ai pas voulu aller plus loin : je ſuis fatiguée, harraſſée, accablée. Quelle vie que celle des voyageurs ! que ces changemens ſont ennemis du bonheur ! Comment l'ame peut-elle s'accoutumer à cette inconſtance, lorſqu'elle a pris ſon pli ? Que me diſent tous ces objets qui paſſent rapidement & ſe ſuccèdent, ſans rien laiſſer en moi que confuſion & déſordre ? C'eſt une eſpèce de lanterne magique à-peu-près comme celle qu'on fait voir aux enfans, & qui n'inſtruit guères mieux les hommes.

Montceleſi eſt un beau village du Padouan, ſitué au pied d'une haute mon-

tagne, qui, je crois, fait partie des Alpes.

Je vais me coucher, car je n'ai que des idées vagues & fugitives: j'ai laiſſé mon eſprit au bord de l'Adige.

Je ſuis fort contente du Padouan. En ſortant de Montceleſi, nous avons traverſé une rivière, & cotoyé un canal qui coule dans une vaſte ~~& riche~~ plaine; il eſt bordé des deux côtés de belles maiſons de campagne & de jardins: c'eſt ainſi qu'on arrive à Padoue.

Sa ſituation a l'aſpect le plus riant; elle eſt dans une belle & riche plaine arroſée par deux rivières qui coulent des Alpes, & qui dans leurs cours fertiliſent ſes campagnes, & en font de beaux jardins; mais la ville ne répond pas à l'agrément de ſa ſituation & à la beauté de ſon territoire. Mal bâtie, irrégulière, elle a des rues étroites, mal pavées, & bordées de portiques de la petite manière ſous leſquels on marche, en cherchant des yeux les habitans qui diſparoiſſent, pour ainſi

dire, dans la vaſte enceinte de cette ville.

Padoue date de loin; elle a vu naître Rome. Vous rappellez-vous Antenor, capitaine Troyen, frère du malheureux Priam? Eh bien! c'eſt lui qui fonda Padoue. On voit dans une rue ſon tombeau élevé ſur quatre colonnes, avec une inſcription latine. Auſſi les Padouans ſont-ils fiers de leur antique origine. Ce ſouvenir leur rend inſupportable la domination, ou plutôt l'eſclavage où les ont plongés les Vénitiens, qui ſont pourtant bien moins illuſtres qu'eux. Les Padouans les dominèrent, lorſque fuyant les ravages & la cruauté d'Attila, ils vinrent ſe réfugier dans les Lagunes.

Les Vénitiens, humiliés de les avoir eu pour maîtres, cherchent, par un empire tyrannique, à leur faire oublier leur ancienne puiſſance ſur eux.

Padoue s'eſt illuſtrée dans les derniers ſiècles par ſon Univerſité, qui propagea les ſciences dans toute l'Europe; mais

l'esclavage tue le génie, & éteint le flambeau de la science. L'édifice est encore digne de sa destination.

Près de là est le palais de la cité, bâti sur les ruines de l'ancien Sénat; édifice vaste, & d'une architecture noble. La salle principale est d'une grandeur immense; elle est environnée de colonnes. Les peintures dont elle est ornée sont fort altérées; elles sont de Giotti, peintre du quatorzième siècle.

On y voit aussi plusieurs monumens élevés à l'honneur des illustres Padouans, & sur-tout un, érigé à Tite-Live, sur lequel s'élève son buste, & qu'on croit être son véritable tombeau. Devant ce palais est une grande place entourée de portiques. Le palais du Podestat est celui des Carrares, anciens souverains de Padoue, à qui les Vénitiens arrachèrent la vie pour s'emparer de leur souveraineté. Ce palais est très-grand, orné de peintures; il y a une bibliothèque publique.

L'ancien amphithéâtre ne laisse presque

plus rien appercevoir de ce qu'il fut ; il eſt couvert par les maiſons qui l'environnent. On en diſtingue la forme, qui eſt ovale ; il ſert encore aux ſpectacles publics.

Je viens de voir Sainte-Juſtine, égliſe de Palladio : c'eſt un de ſes chefs-d'œuvre. Elle eſt bâtie & décorée de marbre d'un ſeul ordre d'architecture, qui s'élève du ſol juſqu'à la voûte ; manière ſimple & noble à laquelle le génie de l'artiſte a ſu donner encore de la majeſté. Les chapelles qui ſont autour ſont ornées de grouppes de marbre ; le pavé en eſt auſſi : décoration ſolide, brillante, & de la plus grande magnificence.

De-là j'ai été me promener *al prato della valle*, ſuperbe place entourée d'un canal orné de ſtatues : on y arrive par quatre ponts levis.

J'erre autour des tombeaux. Les êtres vivans que je rencontre diſent ſi peu de choſes à mon cœur & à mon eſprit, que je vais chercher les morts ; leurs cendres me parlent

davantage. Je viens de voir à Arquata, à quelques milles de Padoue, celui de l'immortel Pétrarque ; ce tendre Poëte y eſt couronné de lauriers. Pourquoi n'a-t-on pas mêlé des mirthes à cette couronne ? Il eſt vrai que le mirthe eſt l'arbre de la vie, & non celui de la mort ; mais Pétrarque eſt-il mort ?

Nous venons de laiſſer Padoue, & nous voici ſur la Brenta, dans une péotte qui reſſemble à une maiſonnette. Je vous écris dans la plus jolie ſalle de compagnie que l'on puiſſe voir ſur l'eau ; elle eſt tapiſſée de glaces ; des fenêtres de chaque côté, dans l'intervalle des panneaux, laiſſent jouir de cette agréable navigation. Un ſopha règne autour, une table eſt au milieu ; on eſt doucement emporté par la rivière, & l'on va ainſi juſqu'à Veniſe, faiſant la converſation, la lecture, de petits repas, des lettres bavardes ; & lorſqu'on regarde au rivage, on eſt enchanté par des points de vue rians, pittoreſques, & qui varient continuellement.

La Brenta partage une belle & fertile campagne; des palais magnifiques, des jardins délicieux, de petites villes très-animées bordent des deux côtés toute l'étendue de son rivage, qui a vingt milles de longueur : c'est une belle scène champêtre mêlée des magnificences de l'art.

Nous entrons dans les Lagunes.... J'apperçois dans le lointain les petites îles qui entourent Venise .... elles semblent flotter sur les ondes..... Nous voici à Venise.... tout ce qui s'offre à mes regards me frappe, m'étonne...... Une ville au sein de la mer !.... quel prodige!.... Je vois des palais superbes, des temples majestueux sortis du sein des eaux.....

Tout cela me semble une magie plutôt que l'ouvrage des hommes, & c'est pourtant la crainte & la peur qui créèrent cette ville extraordinaire. Le courage ne fit jamais rien d'aussi beau, d'aussi étonnant. A chaque pas, ma surprise & mon admiration redoublent ; il me semble

entrer dans le pays des enchantemens. Je m'arrête...... mes *sens* ſont trop étonnés, trop occupés pour pouvoir vous rendre compte de ce que je vois & de ce que j'éprouve.... Je ne puis agir qu'en idée..... Lorſque mon corps & mon eſprit ſeront repoſés, je reprendrai la plume. Adieu.

LETTRE IX.

A la Même.

Veniſe, 1 Septembre 1779.

MA chère amie,

Mon étonnement va toujours en croiſſant; tout frappe ici mes ſens d'une manière nouvelle. J'habite les ondes, & c'eſt dans un palais magnifique. Je ne vois plus de la nature que le ciel, & l'élément majeſtueux qui m'environne; tout a diſparu. Je n'apperçois par-tout que l'ouvrage des hommes; ils règnent ſeuls ici.

Les animaux les plus gais, les plus aimables n'y trouvent plus d'aſyle. Le papillon & la fauvette fuyent dans les airs; ils ne s'arrêtent ni ſur les fleurs, ni ſur les feuillages; & l'onde a pris la place de la verte prairie. L'homme lui-même, privé des charmes de la nature, ſemble l'avoir oubliée; il n'eſt plus ſenſible à ſes beautés, & voulant auſſi s'oublier lui-même, il cache les traits qu'elle lui donna, ſous un maſque qui devient ſon viſage pendant ſix mois de l'année : on diroit qu'il eſt honteux d'être homme. Seroit-ce pour voiler ſon ame, qu'il cache ainſi les traits de ſon viſage? La peur qu'il a ici de lui-même me le feroit croire. Dans le ſein du vaſte élément qu'il a choiſi pour ſa demeure, & dont il s'eſt rendu maître avec tant de hardieſſe, il s'eſt lié lui-même avec des chaînes de fer, en voulant pourtant être libre. Voilà de plaiſans Républicains! La liberté & le courage ſont pour eux ce qu'eſt la vertu & la chaſteté pour les courtiſannes; mais ſavez-vous

où on trouve la force, la hardieſſe & la grandeur républicaine? ſur la toile & dans le marbre. On pourroit preſque dire que les artiſtes ont été ici les vrais Républicains, puiſqu'ils ont ſu donner une ſorte de gloire à cette République, en élevant dans la capitale des monumens de magnificence, qui, joints au merveilleux de ſa ſituation, en font la plus étonnante ville du monde. Ainſi le génie a fait pour l'orgueil ce qu'il auroit dû faire pour le bonheur & la vertu; mais il a fait des prodiges en parlant à l'ame par les ſens. Ce langage ſur-tout eſt bien éloquent dans les temples; le marbre & la toile y reſpirent, leur expreſſion communique à l'ame l'enthouſiaſme qui l'a produite. Les Italiens ont bien raiſon d'être dévots; leurs temples ſont ſi impoſans, ſi magnifiques, les ſens y ſont ſi heureux, que l'on y vient dévot ſans s'en appercevoir. Le pauvre y va au moins oublier ſa chaumière, & ſe diſtraire de ſa misère, en contemplant des chefs-d'œuvre dont ſes ſens lui donnent la propriété.

Voici un miracle de l'art. Qui croiroit que la régularité, la ſymmétrie, & la proportion dans l'arrangement des pierres, pût émouvoir, & changer la ſituation de l'ame ? L'autre jour, en entrant dans l'égliſe du *Redentore*, temple admirable du Palladio, j'étois vivement agitée : un ſentiment triſte affectoit mon ame. Tout-à-coup un calme inconnu s'empare de moi : c'étoit la tranquillité que j'admirois dans l'enſemble de l'édifice qui paſſoit inſenſiblement dans mon ame, & je fus toute étonnée, en jettant un regard ſur moi même, de me trouver telle qu'on doit être dans un lieu ſaint. Les beaux arts font bien plus de dévots que les prêtres, & je vois bien que les artiſtes en Italie ont été de grands Apôtres de la religion.

Le grand canal eſt une des merveilles de Veniſe ; il traverſe & partage la ville en ſerpentant. Ses bords ſont ornés de part & d'autre de palais & de temples ſuperbes, décorés à l'extérieur de pluſieurs ordres de colonnes & de ſtatues de marbre ; c'eſt

une galerie ſur l'eau. Le paſſage continuel des gondoles, des bateaux & des barques de toute eſpèce, lui donne un air de vie & de gaieté que n'a jamais ce ſombre & majeſtueux élément.

Au milieu du canal, eſt le fameux pont de Rialto, qui partage la ville; il eſt de marbre, & n'a qu'une ſeule arche. C'eſt un monument d'une hardieſſe admirable; il eſt d'une telle légèreté, d'une telle élégance, qu'on diroit qu'un génie l'éleva, en l'honneur de Neptune, & pour faciliter ſon paſſage de la mer à la terre.

Toutes les rues reſſemblent en petit au grand canal; ce ſont des canaux bordés de maiſons, dont quelques-uns ont des quais ſans parapets, où l'on marche en gondole, voiture délicieuſe qui fend les flots avec une vélocité étonnante, en laiſſant immobiles ceux qui ſont dedans. Elles ſont couvertes & tapiſſées de noir; mais le noir eſt égayé par les glaces de la porte & des fenêtres. Voilà les carroſſes de Veniſe; les chariots & les charrettes ſont des barques.

Il y a auſſi des rues ſans canaux, fort étroites, & pavées de larges pierres; eſpèce de corridors qui communiquent de l'un à l'autre. Veniſe reſſemble à un vaſte labyrinthe.

La place de Saint-Marc mérite bien ſa célébrité ; voulez-vous en avoir une idée ? Figurez-vous un vaſte théâtre en pleine mer, d'une belle & grande architecture. Cette place eſt comme ſoutenue en l'air ; on paſſe & on navigue deſſous tous les ſoirs. Elle offre, dans cette ſaiſon, le plus joli ſpectacle nocturne que l'on puiſſe voir. Une grande quantité de maſques & de femmes vêtues en *zendal* (1), & d'autre manière, s'y promènent, ou ſont aſſiſes en cercle autour de la place; les maſques en foule vont & viennent ſous le portique à colonnes qui l'environne, & qui eſt très-éclairé; autour ſont des boutiques où l'on étale tous les colifichets du luxe,

(1) Zendal, coſtume de Veniſe; c'eſt un voile noir.

& plufieurs jolis cafés tapiffés de glaces qui répètent ces différentes fcènes de gaieté. Rien n'eft fi brillant que ce fingulier fpectacle : on diroit que Thétis donne un bal mafqué.

Le palais ducal, fitué fur cette place, repréfente bien par fa grandeur & fa magnificence la maifon d'une République. Son architecture eft d'un gothique noble ; toute la façade eft revêtue d'une mofaïque de marbre blanc & rouge. Des portiques ouverts, foutenus par des colonnes de marbre de même ftyle l'environnent, & annoncent fon fafte intérieur.

Huit portes donnent entrée dans ce palais ; la cour eft belle, fpacieufe, & ornée de ftatues antiques. On y diftingue celle de Marc-Aurèle vêtu du manteau de philofophe, & celle d'un Orateur Romain avec la toge, un rouleau dans la main gauche, & un portefeuille à la ceinture. On croit que c'eft la ftatue de Cicéron, qui ornoit la porte des écoles d'Athènes. Ces ftatues furent apportées

de

de la Grèce ; elles ſont bien conſervées ; & feroient par leur beauté deviner leur patrie.

En paſſant dans les galeries, devant ces lions à gueules ouvertes, pour recevoir les délations ſecrettes qui cauſent ces horribles exécutions clandeſtines, mon ſang s'eſt glacé.

Les ſalles, où s'aſſemblent les Magiſtrats & les Sénateurs, ſont ornées de ſuperbes peintures repréſentant les faſtes de la République. En entrant dans celle où des hommes jugent & condamnent d'autres hommes, j'ai frémi ; & pour me diſtraire de cette douloureuſe ſenſation, j'ai levé les yeux pour contempler des peintures ſublimes, qui pourtant font alluſion au lieu où elles ſont. Mais les beaux arts en repréſentant les paſſions cruelles des hommes, jettent un voile magique ſur leur difformité, & éloignent une partie de la douleur & de la haine qu'elles nous feroient éprouver dans la réalité.

Dans la ſalle où le redoutable conſeil

des dix rend ſes arrêts, il faut jetter les yeux ſur le plafond, peint par Veroneſe; le grand tableau eſt admirable. Il repréſente Jupiter foudroyant les vices; la fureur éclate dans ſes yeux, toute ſa perſonne reſpire l'indignation, la colère. Mais cette colère eſt pleine de dignité; c'eſt la colère d'un dieu. Les vices ſont perſonnifiés, & repréſentent les crimes punis par ce conſeil; ils ſont peints avec une vérité, une énergie à effrayer & à humilier les hommes. A côté de Jupiter eſt un génie aîlé qui tient un livre: c'eſt le ſymbole de ce conſeil avec le livre de ſes arrêts, bien plus terribles que la foudre des dieux.

Voici encore Jupiter dans une autre chambre, mais dépouillé de ſon éclat. Vous l'avez vu dans toute ſa puiſſance lançant la foudre du haut des cieux, venez le voir faire la bête par un excès d'amour. L'habile peintre lui a laiſſé dans cet abaiſſement les traits parlans d'un dieu: il fait toujours des prodiges. Europe ravie;

emportée à travers les ondes, les yeux tournés vers le rivage, ſemble pourtant ſe raſſurer au milieu des dangers. Ce beau taureau aux cornes de perles, paré de fleurs & de feuillages, a dans les yeux les tranſports, la paſſion, toute la tendreſſe d'un homme, & la majeſté d'un dieu : il lèche les pieds de ſon amante. Quelle idée agréable ! les dieux ſavent bien mieux aimer que les hommes, & l'habile peintre, en imitant Ovide, a été auſſi tendre, auſſi aimable que lui. Ce chef-d'œuvre eſt encore de Paul Veronèſe. La ſalle du grand conſeil eſt ſuperbement décorée; les peintures du plafond, les tableaux qui ſont autour de cette ſalle, ſont admirables, & repréſentent les principaux événemens de l'hiſtoire de Veniſe.

Au-deſſus du trône eſt le Paradis, peint par le Tintoret ; mais il y règne tant de confuſion, qu'il eſt impoſſible d'y reconnoître perſonne : on ſemble être là en pays étranger.

Autour de la ſalle règne une friſe com-

pofée de tous les portraits des Doges. Il y en a un qui m'a fait peur ; c'eft un fond noir encadré : deuil bien funefte. On y lit ces mots : C'eft ici la place de Marin Fallier, décapité. Trifte monument de la vengeance du Gouvernement contre ce Doge.

C'eft au-deffous de ce palais, dans un endroit ténébreux, horrible, où la lumière du jour ne pénétra jamais, au fond même de la mer, dont on a forcé les eaux de reculer, que font ces affreufes prifons qui font voir, à la honte de l'humanité, que les hommes dominés par les paffions font bien plus vindicatifs que juftes, & qu'ils ont alors toute la cruauté des tigres.

La bibliothèque publique, qui eft auffi fur la place de Saint-Marc, eft un des plus beaux & des plus élégans édifices de Venife. Il s'annonce par une façade décorée de colonnes & de fculpture faillante. L'édifice eft couronné par une galerie ouverte, fur laquelle font placées

vingt-cinq ſtatues de marbre qui repréſentent les divinités protectrices des ſciences & des arts.

Un grand & beau portique introduit à l'eſcalier, dont la décoration répond à la magnificence extérieure de l'édifice. Le veſtibule eſt de même ſtyle ; il eſt enrichi des tréſors de la Grèce. On y voit des ſtatues, des buſtes & des autels; quelques-unes de ces ſtatues ſont ſi belles, qu'on les croit de la main de Phidias. L'intérieur de l'édifice eſt composé de pluſieurs pièces les unes à la ſuite des autres; la principale eſt très décorée. Les tableaux du plafond ont été peints par le Titien, Paul Véronèſe, & le Tintoret. Celui de l'immortalité ſur les nues, environnée des Poëtes & des Philoſophes, eſt du pinceau de ce dernier.

Cette bibliothèque poſsède des manuſcrits très-rares Grecs & Latins, mais ſi précieux, qu'on n'oſe les ouvrir, ni même les toucher. Les mœurs, la ſociété, les uſages, les plaiſirs, & juſqu'à la forme

de liberté de cette République, me font conjecturer que les autres livres que renferme cette bibliothèque font auſſi ménagés, auſſi conſervés que le font ces manuſcrits. Pétrarque y plaça les premiers livres.

L'Egliſe Patriarchale de Saint-Marc, dont la principale façade regarde la place, concourt à ſon embelliſſement. Son architecture, mêlange du goût grec & du goût gothique, a une ſorte de majeſté. Les murs ſont incruſtés de marbres précieux, ainſi que les colonnes qui la ſoutiennent & l'environnent. Cinq coupoles la couronnent; on y entre par cinq portes d'airain ornées de bas-reliefs hiſtoriques. Sur celle du milieu, on voit quatre chevaux de bronze très-beaux. Conſtantin les fit détacher de l'arc de triomphe de Néron pour les atteler au char du Soleil, qui ornoit l'Hippodrome de Conſtantinople. L'intérieur du temple eſt revêtu de marbres précieux, de moſaïque, & orné de ſtatues, de bas-reliefs en marbre, en

bronze ; dépouilles de Sainte-Sophie de Constantinople. Le pavé est à compartimens de marbre de différentes couleurs, qui forment des dessins suivis, & des figures.

Le trésor de ce temple acheteroit un Empire, & pourroit faire quelque chose de mieux, ce seroit de le soulager : c'est une profusion d'or & de pierres précieuses, en vases sacrés, en croix, chandeliers & lampes. Les perles, les topazes, les émeraudes, les rubis, les diamans y sont aussi prodigués : on y voit plusieurs couronnes d'or qui en sont couvertes. Le bonnet qui sert au couronnement du Doge, est entouré d'un cordon de perles & de diamans d'une beauté rare. Celui qui est à la pointe, ainsi que le rubis dont il est surmonté, sont inappréciables. Il y a un autre diamant aussi précieux ; c'est un présent fait par Henri III, Roi de France, au Doge Mocénigo, lorsque ce Prince passa par Venise à son retour de Pologne ; il est placé au-dessus d'un lit d'or.

Le clocher eſt une tour quarrée ſans eſcaliers ; une rampe douce qui va continuellement d'un angle à l'autre vous mène au ſommet, d'où l'on a des points de vue d'une étendue immenſe, & d'une beauté raviſſante : on voit toute la ville, & les îles flottantes ; au loin la Lombardie, les Alpes, les Apennins, & juſqu'à la ſource du Pô.

Il y a quantité d'égliſes à Veniſe dont, pluſieurs, ouvrages de Palladio, ſont des chefs-d'œuvre d'architecture, & des galeries de beaux arts, éclatantes de marbre de mille couleurs, d'or & de pierres précieuſes. Les grands Peintres de l'Ecole Vénitienne s'y ſont ſignalés ; c'eſt-là qu'on admire le génie du Titien, qui ſavoit rendre la nature ſi belle, ſi ſéduiſante par la ſcience de ſon pinceau, & la magie de ſon coloris, la touche fière & hardie de Paul Véronèſe, ce poëte de la peinture, & l'enthouſiaſme, la noble fureur, & l'abandon du terrible pinceau du Tintoret.

Les

Les palais d'architecture grecque, enrichis à l'extérieur de colonnes à chaque étage, ont un aspect grand & majestueux. Palladio a réuni dans ces édifices, comme dans les temples, la noblesse, l'élégance du style à l'harmonie des proportions.

Les théâtres ne valent ici ni les palais, ni les temples; il y en a six ou sept. Les principaux sont ceux de Saint-Benoît & de Saint-Chrysostome: ce dernier est richement décoré. Les spectacles y sont brillans & magnifiques; mais les masques noirs qui les remplissent les obscurcissent un peu: on diroit, en y entrant, que la République est en deuil.

La danse, cet art frivole, est devenue en Italie le rival de la musique, de cet art qui est celui du cœur; la pantomime sur-tout y est à un point de perfection surprenant. Il y a ici deux danseuses qui, par leurs mouvemens, leurs attitudes, leurs gestes, font éprouver, sans dire un mot, toutes les émotions tendres & douloureuses qu'ont pu produire les Clairon,

les Dumeſnil, en déclamant avec l'art le plus magique les paroles les plus ſublimes.

J'ai paſſé hier toute la journée à l'arſenal, qui eſt, dit-on, le plus beau & le plus grand de toute l'Europe; il occupe une île, dont la circonférence eſt de trois milles. On y arrive par un pont de marbre, orné des deux côtés de ſtatues portées par des colonnes : deux grands & ſuperbes lions de marbre de Paros en défendent l'entrée. Quoique tout ce que renferme un pareil édifice ſoit peu intéreſſant pour notre ſexe, trop ſenſible pour voir avec plaiſir & de ſang-froid un lieu qui eſt le dépôt de la vengeance & de la mort, je n'ai pu m'empêcher d'en admirer l'ordre & la richeſſe.

Les ſalles d'armes, où il y en a, m'a-t-on dit, pour armer cent cinquante mille hommes, ſont décorées par les armes mêmes en ordre d'architecture. Ce coup-d'œil eſt ſi brillant, ſi magnifique, qu'on oublie leur uſage cruel. Autour de quel-

ques-unes de ces ſalles, on voit dans des niches, formées auſſi de différentes armes, la ſtatue des guerriers morts dans les combats, revêtus du même coſtume qu'ils avoient à l'inſtant de la bataille, & à leurs pieds des faiſceaux d'armes, ſymbole de leurs victoires. Veniſe offre mille ſingularités. Bâtie au ſein de la mer, elle préſente les charmes de la nature champêtre : on y voit des jardins délicieux qui ſemblent flotter ſur les ondes. Voilà les beautés & les ſingularités de Veniſe. Dans une autre lettre, je vous parlerai de ſes uſages, de ſes mœurs, de ſes plaiſirs, auſſi extraordinaires qu'elle. Adieu.



LETTRE X.

A la Même.

Venise, 14 Avril 1780.

Les nobles de Venise ne vivent que la nuit ; leur existence commence quand le jour finit. Il ne brille pas pour eux, il n'est que pour le peuple ; moins on le voit, & plus on est du bel air. Les femmes du bon ton n'ont jamais vu le soleil. Dès que l'aurore vient récréer la nature, elles vont chercher le sommeil, que le jeu, les spectacles & les promenades nocturnes leur ont fait perdre ; mais tous ces momens bruyans de dissipation ne sont pas perdus pour l'amour. Le Sigisbé partage tous les plaisirs de sa dame, qu'il ne quitte pas plus que son ombre, & qui n'a, pour jouir d'elle-même, que les heures du sommeil. Encore faut-il qu'il joue son rôle dans les rêves, car le Sigisbé est un

être très-exigeant. Au réveil il arrive ; on lui rend compte des moindres circonstances qui se sont passées pendant son absence, de ce qu'on a pensé, de ce qu'on a senti, de ce qu'on a rêvé. On apporte le chocolat, qu'il prend des mains du valet-de-chambre pour le présenter à la dame, car cette politesse est encore un devoir de sa place ; il assiste au lever, & aide les femmes à la toilette. Là on projette les plaisirs de la journée, & l'on finit la matinée par une promenade en gondole ou à pied. Au retour de la promenade on se sépare ; on dîne, & l'on va, par un doux sommeil, se préparer à de nouveaux plaisirs. Vient ensuite l'heure de la grande toilette ; le Sigisbé est de retour, & ne voit pas sans reconnoissance tous les soins que l'on prend pour lui plaire. La toilette finit à huit ou neuf heures du soir ; on va alors à la promenade en gondole sur le grand canal, spectacle singulier & brillant. Là des milliers de gondoles se suivent, se poursuivent,

ſe croiſent, & cherchent à ſe ſurpaſſer par la rapidité & la légèreté de leur courſe. On débarque à la place de Saint-Marc, qui eſt le rendez-vous général de tous les plaiſirs de la ville, d'où l'on ſe rend au *caſino* du tête-à-tête, à ceux d'aſſemblées, aux cafés, & aux ſpectacles qui ne finiſſent qu'à une heure après minuit. Vous allez ſans doute croire qu'on va ſe coucher? point du tout; c'eſt le moment brillant de la bonne compagnie. C'eſt alors qu'elle ſe raſſemble, & que les petits-maîtres (car la mode n'en eſt point encore paſſée ici), vont étaler leurs graces, leurs parures, & leurs fades galanteries: tous ces plaiſirs nocturnes ne finiſſent qu'au lever du ſoleil. Lorſqu'on le voit paroître, on va, par des ſonges agréables, faire renaître les plaiſirs de la nuit: voilà la vie des dames Vénitiennes à la ville. Celle qu'elles mènent à la campagne en diffère peu; & comme elles ſont toujours chien & chat avec la nature, elles y vont à condition qu'elles ne verront jamais le ſoleil,

ni un arbre, ni une prairie ; qu'elles n'entendront jamais le doux murmure d'un ruiſſeau, ni la tendre voix de la fauvette ; qu'elles verront, ſans les cueillir, les fleurs qu'elles foulent ſous leurs pas ; & enfin qu'elles y oublieront entièrement la nature, qui ſe venge bien de leur indifférence, en les privant des plaiſirs purs qu'elle nous offre.

Autre biſarrerie. Les nobles Vénitiens ont de très-beaux palais, comme je vous ai dit, mais toujours vides : la liberté a créé les *caſino*. Toute la nobleſſe va oublier ſa magnificence dans ces petites maiſons, qui ne ſont qu'élégantes. Là on joue, on prend du café, des glaces ; on fait des nœuds, on lit, on écrit, on jaſe, & l'eſprit y paroîtroit quelquefois, s'il ne fuyoit pas l'eſclavage. Enfin on y fait à-peu-près tout ce qu'on feroit chez ſoi ; mais ce qu'on y fait le plus c'eſt l'amour, ou quelque choſe que l'on pare de ce nom.

Ces ſortes d'aſſemblées, où chacun ſe trouve le maître de la maiſon, ne me dé-

plaisent point. J'aimerois assez la liberté qui y règne, si elle ne nuisoit pas à la politesse & à l'amabilité : mais la négligence de l'esprit & des manières dans le monde ressemble trop au négligé d'une femme qui a besoin de parure, & que l'on surprend à son lever.

Mais ne soyez pas la dupe de la liberté qui règne ici dans les plaisirs & dans les usages; elle n'est que dans la licence des mœurs : l'esclavage des libertés Vénitiennes est connu. Le masque que l'on porte pendant six mois de l'année, est l'emblême du déguisement de l'ame, auquel l'homme est sans cesse condamné ici. Un Vénitien sans masque, n'est qu'un esclave que le glaive menace à chaque instant; il faut qu'il se déguise, qu'il cache qu'il est homme pour jouir d'une ombre de liberté, de peur qu'en se faisant connoître on ne l'en croie indigne, & qu'on ne le voue à l'esclavage. La prétendue liberté de cette République n'est donc qu'une masçarade.

Ce coſtume, qui eſt le même pour les deux ſexes, conſiſte dans un tabaro ou manteau de taffetas avec la bahute, eſpèce de fraiſe en dentelles; le tout en noir, avec un chapeau à plumet blanc, & le maſque blanc. A la faveur de ce déguiſement, les ſexes & les états ſont mêlés & confondus. De ce mêlange, de ce ſimulacre de liberté, naiſſent des choſes ſingulières, biſarres, & encore plus ſcandaleuſes.

Que dires-vous de ce déſordre de plaiſirs & de mœurs? En voyant ainſi régner la licence, on diroit que la débauche a choiſi Veniſe pour ſe mettre à l'aiſe. En effet, le vice ſeul y eſt libre, & je crois que ſi la vertu y paroiſſoit, elle ſeroit enchaînée & portée *ſotto i piombo* (1).

Mais laiſſons-là les vices; ils ſont peur, & courons au ſpectacle. Les Italiens conſervent encore dans leurs fêtes, dans

(1) Autre priſon d'État, dont les toîts ſont couverts de plomb.

leurs ſpectacles, un reſte de leur antique magnificence ; on l'apperçoit ſur-tout dans leurs théâtres : ce ſont des temples ſuperbes conſacrés à leurs plaiſirs. Mais l'art le plus doux, le plus charmant a pris la place de ces horribles tragédies, où les lions & les tigres devenoient vainqueurs des hommes, & où les hommes eux-mêmes s'égorgeoient pour être applaudis. C'eſt dans le ſein de cet art délicieux que l'ame des Italiens a perdu ſa férocité, & ſe repoſe de ces plaiſirs barbares & ſanguinaires. C'eſt à la muſique qu'ils doivent leur retour à la nature ; elle a même rendu leur imagination ſi molle, ſi ſenſible, qu'ils ne pourroient, je crois, ſoutenir long-temps un drame tragique ſans chant. Il faut qu'ils chantent la douleur & la mort pour familiariſer leur ame avec elles. Sans cet artifice, la tragédie leur ſeroit inſupportable. En effet, ce ſpectacle fait éprouver dans l'illuſion tous les malheurs de la réalité. Les émotions, les impreſſions douloureuſes

qu'il fait paſſer dans l'ame, ont la même activité, la même énergie que dans la réalité. Les beautés du langage, les charmes du ſtyle, l'art de la déclamation, enfin toutes les magies théâtrales, ne ſauroient embellir nos paſſions, & ne rendent que plus vraies les impreſſions triſtes & douloureuſes que nous éprouvons; plus l'illuſion eſt forte, plus nous ſouffrons: la perfection de l'art fait notre ſupplice. Cette illuſion eſt une eſpèce de ſommeil du bonheur & du plaiſir; mais l'ame veille & fixe ſans ceſſe des objets triſtes & lugubres. Aucun charme, aucun preſtige ne la trompe, & n'embellit les objets qui l'épouvantent. Elle eſt ſans ceſſe en proie à la douleur, à la haine, à l'effroi; & l'horreur que lui inſpirent la trahiſon, la vengeance & le meurtre la couvre d'un voile lugubre. La pitié même, ce ſentiment qui nous eſt ſi cher, ſi naturel, ne fait que gliſſer ſur notre ame, & en eſt effacée par l'émotion plus forte, plus énergique que nous fait éprouver l'horreur

du crime. Ce ſentiment ſeul domine en nous. En ſortant du ſpectacle, nous ſommes vraiment malheureux, & notre ame meurtrie par des ſenſations déchirantes, conſerve long-temps le ſentiment de la douleur.

Voilà ce que m'a toujours fait éprouver ce ſpectacle, que j'aime pourtant beaucoup, parce que les ames ſenſibles s'attachent à tout ce qui peut les émouvoir, & ont un penchant naturel vers les objets triſtes : telle eſt notre inconſéquence.

Mais le drame tragique mis en chant, produit ſur notre ame des effets bien différens ; la muſique ſait embellir les paſſions, & jetter un voile magique & enchanteur ſur les tourmens qu'elles nous cauſent, & la douleur métamorphoſée devient un ſentiment tendre, en paſſant par la voie délicieuſe qui la porte à notre cœur. En peignant le déſeſpoir d'un amant, les effets funeſtes de la jalouſie, la vengeance, la trahiſon & la mort même, elle fait diſparoître, par ſon charme, tout ce que

ces tableaux ont de hideux. Le terrible des paroles tragiques se fond, pour ainsi dire, dans la douceur de la mélodie; & si la douleur atteint la superficie de l'ame, c'est pour y faire naître l'attendrissement.

Tel est le prestige des beaux arts; ils embellissent non-seulement la nature, mais ils nous font encore aimer ce qui feroit notre supplice dans la réalité. Ces belles fleurs du génie sont comme celles qui parent la terre; transplantées hors de leur sol natal, elles perdent une partie de leurs parfums & de leur coloris. L'Italie est la terre heureuse qui les produit; la musique sur-tout n'eut, & n'aura jamais d'autre patrie. Les Italiens seuls ont su faire les espèces de prodiges que je viens de vous peindre, en faisant de cet art une langue qui parle au cœur, & qui sait lui plaire, même en lui peignant ses peines. C'est par les secrets de la mélodie, qui est, pour ainsi dire, le moral de l'harmonie, c'est par sa magie que tous ces prodiges s'opèrent, & que l'on

trouve enfin le bonheur au ſein du malheur même.

Je crains bien de vous faire trouver l'ennui au ſein de l'amitié; je voudrois bien finir par une fête, mais je n'ai pas l'imagination aſſez fraîche pour vous faire une belle deſcription, & le mariage de la mer en mériteroit une. Elle étoit aujourd'hui dans une parure, dans une pompe éclatante; on voyoit bien qu'elle vouloit ſéduire ſon époux, qui, en vérité, n'étoit guères ſéduiſant, & auquel elle juroit en ſilence mille infidélités. Jamais on ne célébra un mariage avec tant d'éclat & de magnificence; ce n'étoit pas un mariage d'inclination, car l'amour ne marche pas avec tant de pompe.

L'époux dans un vaiſſeau d'or, couvert d'une robe & d'un manteau magnifique, étoit aſſis ſur un trône ſuperbe ſemé de fleurs. Un cortège impoſant l'environnoit; au-devant du vaiſſeau, ſur la proue, on voyoit la juſtice & la paix s'embraſſer, entourées de génies: celui de la paix ren-

verſoit & fouloit aux pieds celui de la guerre. Ce ſuperbe vaiſſeau marchoit majeſtueuſement au ſon des inſtrumens, & du bruit éclatant du canon; l'auguſte fiancée étoit calme, tranquille. On la voyoit treſſaillir de temps en temps, conſervant pourtant toute ſa dignité. Toutes les divinités des ondes & de la terre, tous les ſujets de l'épouſe étoient à cette noce, & couvroient ſes vaſtes domaines dans des vaiſſeaux, des barques légères & brillantes, dont mille banderolles de diverſes couleurs flottoient au gré des vents.

Tout ce monde-là n'étoit pas du même avis ſur ce mariage; les uns le vantoient, les autres ſe parloient à l'oreille, & rioient malicieuſement de la confiance de l'époux: mais tous étoient d'une gaieté preſque terreſtre. Au moment ſur-tout où les époux ſe promirent une foi réciproque, la joie éclata de toutes parts. L'épouſe s'embellit, les ondes treſſaillirent, les nuages ſe diſſipèrent, le ſoleil devint plus

brillant, & la nature ſembla ſourire. L'amour ſeul faiſoit un peu la mine, & regardoit de temps en temps l'hymen avec un ris malin & moqueur. Enfin c'étoit un ſuperbe enfantillage qui amuſa beaucoup de vieilles gens. Adieu.

LETTRE XI.

A la Même.

Veniſe, 4 Juin 1780.

Une harmonie enchantereſſe raiſonne encore dans mon ame. Si j'étois poëte, j'aurois un beau moment à vous donner: contentez-vous donc de ma proſe & de mon enthouſiaſme. Je viens d'entendre ces concerts céleſtes, exécutés par des femmes dans ces hôpitaux ou conſervatoires, qui reſſemblent bien plutôt à l'aſyle du bonheur & de la volupté qu'à celui de la douleur & de la misère; c'eſt-là que l'art muſical eſt encore dans toute

ſa

ſa perfection. Ils étoient aujourd'hui tous en fête & en exercice. J'ai été de l'un à l'autre pour comparer l'exécution & les voix.

Par-tout la perfection ſuſpendoit mon jugement ; je vous ai bien deſirée, mais ne m'en ſachez pas gré : c'étoit pour moi plus que pour vous ; j'avois beſoin de vous communiquer mon enthouſiaſme.

Ces concerts céleſtes ſont exécutés par les filles élevées dans ces conſervatoires. Deux orcheſtres placés dans l'égliſe vis-à-vis l'un de l'autre, compoſés de baſſes, violons, flûtes, haut-bois, baſſons, clarinettes, trompettes, cors de chaſſes, & timbales tous ces instrumens sont joués par ces jeunes filles, qui accompagnent les cantatrices. Il y a parmi elles toutes les voix, juſqu'à la baſſe-taille la plus maſculine, mais embellie par le ſexe. Chaque orcheſtre eſt conduit par un petit orgue, où les muſiciennes compoſitrices accompagnent. Quel enſemble parfait! unité, coloris, ombre, clair-obſcur ; toutes les nuances

ménagées, graduées. C'étoit un tableau parfait d'harmonie & de mélodie qui jettoit l'ame en l'extafe ; il me fembloit entendre dans l'Elifée les chants doux des ombres heureufes.

Quelque chofe de délicat dans cette exécution m'a d'abord frappée, & m'auroit fait deviner que ces concerts étoient exécutés par des femmes. Les beaux arts font bien faits pour nous ; ils nous embelliffent, & nous les rendons plus aimables. La mufique fur-tout eft l'art de notre fexe. La nature, en nous donnant une voix douce, flexible, & propre à exprimer les fentimens de l'ame, nous a dit de chanter, & femble en même-temps avoir interdit aux hommes cet art enchanteur, en leur donnant une voix dure, âpre, anti-mélodieufe fans le fecours de l'art, & qui ne peut être l'organe des tendres affections de l'ame. D'ailleurs, la plus forte magie de cet art, fon plus grand charme, réfide dans cette fenfibilité, dans cette délicateffe exquife : dif-

tinctions marquées que nous fit la nature.
Adieu.

LETTRE XII.

A la Même.

Venise, 6 Juillet 1780.

VOTRE lettre m'a charmée, enchantée; en parlant à l'esprit, vous ne laissez pas le cœur en silence, car vous êtes aimable & sensible tout-à-la-fois.

Vous me faites des reproches de mon silence, & vous avez raison; mais mon cœur ne peut avoir tort avec vous, & si vous n'avez pas eu des mots, vous avez eu des sentimens que je vous aurois mal exprimés. Quand notre physique souffre, notre moral est bien peu de chose.

La rigueur des Alpes me poursuit avec opiniâtreté. Toujours la même toux, la même oppression au coucher du soleil. J'ai consulté les Médecins, mais j'ai peu

de foi à leur doctrine ; ils ſont à la ſanté ce que les prêtres ſont à la religion. Je leur obéis pourtant , car on eſt foible quand on eſt malade. Ce qui me conſole de mon mal , c'eſt le mieux que vous éprouvez. Je vous rends graces de m'avoir donné cette bonne nouvelle.

Vous voulez que je vous décrive les lieux, les villes que je vais parcourir, & les hommes qui les habitent ; mais vous ſavez que mon imagination diſtrait & évapore ma mémoire. Si je ne peins les objets à l'inſtant que je les apperçois , & que mes ſens en ſont frappés, adieu la reſſemblance & l'expreſſion ; mon eſprit n'eſt qu'une bête lorſque mon ame eſt en repos. Voulez-vous une eſquiſſe foiblement crayonnée ? Vous contenterez-vous d'une ébauche ſans vie & ſans couleur ? Je pars mon crayon à la main.

Je quitte avec regret cette ville , dont le merveilleux frappe , étonne & cauſe une ſurpriſe toujours nouvelle. La ſingularité de ſa ſituation ſe communiquant

aux hommes & aux chofes, fait qu'on y eft fans ceffe éveillé, & jamais endormi par la monotonie de l'uniformité qui règne dans les autres villes.

Je m'embarque dans une jolie péote agréablement décorée.... Je vois déjà la ville flottante s'éloigner de moi..... Me voilà fur la Brenta, rivière bien riante, bien champêtre, & qui n'a rien de cette férieufe monotonie qu'on éprouve toujours fur l'eau. Ses bords préfentent une fcène délicieufe, où la nature & l'art font en rivalité. De temps en temps je defcends au rivage pour y admirer l'édifice qui m'a frappé. En y entrant, je crois être dans le palais d'un roi, & ce n'eft que la maifon de campagne d'une efpèce d'efclave qui fe croit maître. Cette agréable fcène varie à chaque inftant; ici c'eft un palais magnifique, où Palladio a donné un libre effor à fon imagination, avec un jardin délicieux, orné de ftatues, de vafes, de fontaines. Là c'eft une petite ville animée par la population, brillante par la magni-

ficence des Vénitiens, qui fortent du fein de la mer pour venir s'y délaffer des travaux du gouvernement de leurs bruyans & nocturnes plaifirs, de l'ennui de leurs canaux par des plaifirs champêtres & variés.... Nous voici vis-à-vis un joli café, où les habitans des campagnes voifines danfent; d'autres font affis en cercle. De jolies villageoifes élégamment vêtues nous préfentent en paffant des fleurs & des fruits; de brillans équipages volent fur le rivage. La rivière, couverte de barques, de jolies péotes, & de gondoles qui vont & viennent continuellement, répond à la gaieté de fes bords. Que dites-vous de cette délicieufe navigation? elle m'enchante; mais elle va finir.

Il n'y a que quelques heures que nous fommes partis de Venife, & nous voici à Padoue, ville immenfe & trifte, qui joua fon rôle, & qui n'eft plus que la *Villigatura* des Vénitiens. Ils y viennent rêver à la liberté, qui n'eft prefque plus, en effet, chez eux qu'un rêve.

J'y paſſai quelques mois l'année dernière pour y changer d'air. La dépopulation de cette ville, la tranquillité, le ſilence qui y règnent, y laiſſent jouir de cette ſolitude ſi ſalutaire à l'ame & au corps. J'y ai connu des gens de lettres très-aimables, qui avoient le bon de la ſcience ſans en avoir les inconvéniens.

En Route, je quitte Padoue & les Lagunes. Je pars, toujours mon crayon à la main. La poſte peut aller ſon train ordinaire, j'écris aſſez net pour pouvoir me lire ; l'habitude que j'en ai priſe varie le plaiſir du voyage. Un objet me frappe-t-il, je le peins à l'inſtant ; mes ſens ſont-ils dans l'inaction, je peins leur pareſſe ; je peins les impreſſions diverſes que me font éprouver les lieux que je parcours, dont le changement & la diverſité influent tant ſur mon ame & ſur mon eſprit. D'où vient cette mobilité, qui eſt ſi loin de moi ?

Mon compagnon de voyage, mais nommons-le vîte, mon mari, après un

doux ſommeil, croit rêver lorſque je lui lis une longue page. Ainſi, nous profitons tous les deux du voyage, l'un pour le phyſique, l'autre pour le moral.

Il eſt très-agréable de courir la poſte par un ſi joli chemin; la route de Padoue à Vicence eſt délicieuſe. On va toujours dans une riante plaine où ſerpentent de jolis ruiſſeaux. Si jamais je fais un roman, j'enverrai mon héroïne ſoupirer aux bords de ces ruiſſeaux; là j'éleverai un rocher d'où couleront des fontaines naturelles, d'une eau plus claire que le cryſtal; ici je planterai un joli boſquet; là j'étendrai un tapis de verdure pour la faire aſſeoir; d'un autre côté, je tracerai un petit ſentier bordé de mirthes par où viendra l'amant au rendez-vous; un peu plus loin, je bâtirai un hameau, patrie de ma bergère. Que dites-vous de ce rendez-vous amoureux? Ne ſera-ce pas un beau fruit de mes voyages, que d'avoir fait un roman?

LETTRE

LETTRE XIII.

A la Même.

Vicence, 15 Juillet 1780.

Nous voici à Vicence. Cette ville eſt ſituée au pied des montagnes, au milieu d'un beau jardin arroſé par des ruiſſeaux formés par la rivière qui la traverſe. Vicence eſt une galerie des ouvrages de Palladio; places, temples, palais, arcs de triomphe, par-tout on reconnoît la main & le génie de ce grand Architecte. Il a laiſſé ſur-tout dans le théâtre olympique un monument qui illuſtre ſa patrie: tout y reſpire le goût, l'élégance & la magnificence des théâtres antiques.

Le plan eſt un ovale coupé ſur ſa longueur, dont la moitié ſert à la ſcène, & l'autre aux ſpectateurs; mais entrons-y. Voilà la ſcène; elle repréſente une partie d'une ville grecque. Voyez ces cinq rues

bordées de maiſons qui aboutiſſent à cette place ; obſervez ce temple, ce palais, ce veſtibule ; tournez-vous à préſent vers les ſpectateurs ; admirez cet amphithéâtre formé par ſeize rangs de gradins, & ce rang de loges au-deſſus orné d'une magnifique colonnade, couronnée de cette galerie où s'élèvent trente ſtatues. Saluez parmi elles les Poëtes & les Philoſophes de la Grèce.

J'ai voulu voir la maiſon qu'habitoit ce grand artiſte : on y voit tout ce que peut faire l'art aidé par le génie. Il a fait une grande maiſon dans un très-petit eſpace.

Je viens du Champ de Mars, où au lieu de ſoldats j'ai trouvé des femmes très-élégantes qui y ont établi leur promenade ordinaire.

Vicence eſt l'ornement de la Lombardie ; les mœurs y ſont douces, & la ſociété agréable. On y trouve cette urbanité, qui devroit être le caractère des nations civiliſées. Nous partons.

Les belles plaines continuent; mon héroïne aura long-temps à se promener. Il n'y a que quelques heures de chemin de Vicence à Verone ; c'eſt une belle promenade où l'on marche ſur les fleurs, & ſous les guirlandes que forment les vignes en allant chercher l'ormeau.

LETTRE XIV.

A la Même.

Verone, 31 Juillet 1780.

Nous ſommes à Verone depuis huit jours, & voilà le premier que j'ai quelques inſtans à moi, je veux dire à vous.

Pour vous peindre Verone, figurez-vous une ville avec des portes triomphales, des rues larges & alignées, des places décorées, des palais & des temples ſuperbes. Sa ſituation dans une belle & riche plaine, environnée de vertes collines, eſt encore embellie par le fleuve qui la traverſe.

Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Italie, a figuré dans la République Romaine, & par elle-même, lorſqu'elle ſe gouverna par ſes propres loix. Son Capitole, ſes arcs de triomphe, ſon amphithéâtre parlent encore de ſa puiſſance & de ſa ſplendeur.

Verone, féconde en grands hommes en tout genre, a toujours conſervé le goût des ſciences, des lettres & des arts. Ce goût a influé ſur le caractère, les mœurs & les manières des Veronois. La ſociété y eſt pleine d'urbanité, de politeſſe; la manière ſur-tout dont ils exercent l'hoſpitalité envers les étrangers, a je ne ſais quoi de naturel & d'aimable. Le jour de notre arrivée ici, de jeunes gens de qualité, que je ne connoiſſois pas, & qui cultivent la muſique en vrais *virtuoſi*, vinrent le ſoir chez moi me donner un concert charmant, & m'ont fait chaque jour cette jolie fête.

Le Comte de Pozzo a une très-belle collection de médailles. Nous fûmes le

voir, & il nous fit trouver sur une table toutes les médailles des G***, jusques à la dernière, qui est celle de l'infortuné Ferdinand Charles IV, dernier Duc de Mantoue. Il y a, dans cette politesse, quelque chose de délicat & de sensible.

C'est une belle & agréable chose, que de trouver réunis ici dans la même enceinte un théâtre, un museum lapidaire, une salle d'académie, une autre où la jeunesse s'exerce à tirer des armes; école bien nécessaire en Italie pour y faire renaître un peu de ce courage qui sut dompter l'univers. Il y a aussi plusieurs autres salles d'assemblées pour la noblesse; on y donne quelquefois des bals & des concerts: c'est égayer la science par les plaisirs. Ce bel & grand édifice s'appelle Académie *Filarmonica*. L'amphithéâtre laisse encore voir qu'il étoit fait pour donner des fêtes aux maîtres du monde: des fêtes! quelles fêtes! c'étoit le spectacle de la cruauté & de la férocité des hom-

mes & de la nature humaine en deuil. Les acteurs n'étoient que des furieux, les ſpectateurs des tigres, & les uns & les autres des forcénés qui prenoient la férocité pour le courage. La vue ſeule de pareils ſpectacles parmi des peuples moins barbares, auroit été le vrai ſupplice des coupables. Je ſuis bien loin d'être enthouſiaſte du courage des Romains. Un peuple qui ſe faiſoit un ſpectacle du ſang & de la mort, n'eſt à mes yeux qu'un peuple atroce. Ces ſortes de ſpectacles, parade d'un faſtueux courage, n'étoient propres qu'à former des bourreaux & des aſſaſſins, & à en perpétuer la race. En effet, le courage eſt diſparu, & les aſſaſſins ſont encore dans les rues de Rome : mais le Souverain de cette ancienne capitale du monde a fait diſparoître, par ſes vertus ſublimes, & par un règne doux & pacifique, la férocité de ſon peuple.

Cet amphithéâtre fut élevé ſous le règne d'Auguſte. Sa forme eſt ovale; au-

tour s'élèvent quarante-six rangs de gradins de marbre veiné rouge, où vingt mille spectateurs peuvent se placer à l'aise. L'arêne est immense ; l'enceinte extérieure, détruite presqu'en entier, ne montre plus que deux ordres d'architecture ; mais les corridors ou galeries tournantes, les escaliers, les vomitoires, les loges où l'on tenoit les bêtes féroces pour les combats existent encore en entier.

Au premier coup-d'œil, cet amphithéâtre jette dans l'étonnement ; sa grandeur imposante atterre nos petits sens modernes.

La distinction des rangs y est marquée. Dans ces temps de véritable grandeur, on distinguoit en public les rangs, les états & les mœurs, & l'on n'avoit point au spectacle l'aspect choquant & odieux de l'étrange mélange d'une femme honnête, d'une fille vertueuse, à côté d'une prostituée, comme on le voit chaque jour à Paris, cette ville qui prétend civiliser l'Europe.

Il n'y a pas long-temps qu'une personne de ma connoiſſance y fut forcée de quitter le ſpectacle pour arracher ſa jeune fille d'auprès d'une courtiſane, qui, par ſes propos hardis & impurs, cherchoit à ſouiller l'innocence de la jeune perſonne. O Philoſophes ! & vous ne levez pas la voix contre cet affront fait à la vertu & à l'innocence ! Seroit-on arrivé, dans cette capitale, à ce degré de dépravation, qu'on ne voulût plus diſtinguer la vertu du vice ?

J'ai vu ce matin un jardin qui contraſte bien avec celui du Prince Doria à Gênes ; ce n'eſt point l'aſyle du bonheur & de la volupté, c'eſt le temple majeſtueux de la mort. Des cyprès ſilencieux s'élèvent juſques aux nues, & entourent gravement un jardin immenſe. Ce ne ſont pas des roſes qui le parent, & qui égayent les ſombres cyprès ; des plantes & des fleurs mélancoliques y arrêtent la vue ſans la récréer. Au fond de ce jardin eſt une haute montagne, où l'on trouve, ſur le ſommet qu'on a réduit

en plaine, un pavillon, une terraſſe, & une longue allée de cyprès que vous prendriez pour la promenade des ombres. En s'y promenant, on a devant ſoi la grande ville de Verone, la rivière qui la traverſe, la montagne qui l'entoure, & de riantes collines toutes parées de verdure & de maiſons de campagne. Je me ſuis aſſiſe ſur la terraſſe pour contempler plus à mon aiſe ce point de vue vraiment unique. Le beau jardin qui ſe trouve en bas achève l'enchantement, & finit le tableau : on croit voir le mauſolée d'un Roi.

Je commence à ſentir ici l'influence d'un air pur & d'un beau ciel. Une ſociété aimable cherche à m'y fixer par les plaiſirs variés qu'elle m'offre ; mais je réſiſte à tout cela, car je m'aime fort peu, & l'attrait du voyage me gagne.

De Breſcia. En ſortant de Verone, la route a d'abord été ſabloneuſe ; enſuite ſont venus les arbres guirlandés, les belles prairies de différens verts, émaillées de fleurs, &

arrosées par mille ruisseaux, le Mincio; les bords riants du lac de Guardia, qui ressemble à une petite mer; il a trente-cinq milles de longueur; il est entouré en partie par les Alpes arides ou couvertes de bois, au pied desquelles sont de beaux villages, de jolies maisons de campagne, & des jardins d'orangers; tous ces paysages divers présentent des points de vue d'une beauté ravissante.

Nous avons évité Mantoue; j'ai voulu éloigner mon époux de cette ville, théâtre de sa grandeur & de ses malheurs. Il auroit encore vu, en y entrant, ses armes sur les portes de la ville; il auroit vu le palais où sont nés & où ont régné ses ancêtres, leurs portraits, & enfin par-tout des traces d'une gloire & d'un éclat disparus. Je me suis apperçue que ce voisinage lui faisoit naître de tristes pensées, & je l'ai distrait en lui faisant admirer les beautés de la nature. Regarde, lui ai je dit, elle t'appartient comme à tous les hommes; cette heureuse propriété est au-dessus des

coups du ſort. En lui parlant ainſi, j'étouffois ma douleur pour diſtraire la ſienne; chemin faiſant, je réfléchiſſois ſur les viciſſitudes des grandeurs humaines, ces agréables fictions de l'orgueil, qui ne ſont que des jeux de la fortune, de cette aveugle & perfide divinité qui frappe ſouvent à l'inſtant qu'elle careſſe, & que l'on devroit peindre un bandeau ſur les yeux, un poignard à la main.

Nous voici à Breſcia. Cette ville eſt ſituée au pied des montagnes ſur la rivière du Carzo, qui la traverſe; elle eſt grande, belle & très-peuplée. Tant pis, car les hommes y ſont féroces & cruels; on diroit que la fabrication & le commerce des armes y donnent de la férocité aux eſprits, & font naître les traîtres & les aſſaſſins: la nature pourtant y eſt belle & paiſible.

Breſcia a quelques belles égliſes où l'on admire le pinceau de Paul Veroneſe, du Titien, du Tintoret & du Guerchin. La cathédrale ſur-tout eſt d'une architecture

majeſtueuſe, & ornée avec goût. J'ai vu ce matin le palais de la Juſtice, & j'ai été fort étonnée de trouver ici ſon temple ſi beau.

En ſortant de Breſcia, on marche dans une vaſte plaine remplie d'arbres, ſemée de fleurs, & arroſée par mille petits ruiſſeaux. Au bout de ce beau jardin, on trouve Bergame, bâtie en amphithéâtre ſur un côteau ; l'air y eſt vif, pur, & la population nombreuſe.

La fatigue me fait tomber la plume de la main ; mais n'ayez point de regrét, Bergame n'a d'intéreſſant que d'avoir donné naiſſance au Taſſe.

Nous quittons Bergame ; il eſt quatre heures du matin ; le ciel eſt couvert, mais point ſombre : c'eſt la lumière de l'aurore. Un calme parfait règne dans la nature.... Je l'éprouve en moi ; toutes mes ſenſations ſont douces & paiſibles.... Que l'air des champs eſt ſalutaire à l'ame & au corps ! Pourquoi s'obſtine-t-on à reſpirer l'air impur des villes, en s'y plai-

gnant ſans ceſſe de l'abſence du bonheur? Hélas! l'homme, en le cherchant là, pourſuit une chimère, un vain ſonge, que le réveil diſſipe à chaque inſtant. L'Etre-Suprême n'a pas placé le bonheur dans les villes; il l'a fait naître dans ces prairies, au bord de ce ruiſſeau, ſous l'ombrage frais de ces arbres; il l'a répandu dans toute la nature, & nous la fuyons ſans ceſſe; elle a beau nous crier, vis & meurs dans les champs, notre délire nous rend ſourds à ſa voix..... Que la penſée eſt rapide & contraire au bonheur!.... Elle vient d'altérer en moi, en un inſtant, ce calme & ces douces ſenſations que j'éprouvois à l'aſpect de ces belles campagnes.

Nous venons de paſſer l'Adda, grande rivière très-rapide qui baigne le pied d'un côteau élevé. Sur ce côteau coule en ſens contraire un large canal; on croit voir deux rivières ſe fuyant. Les environs de l'Adda, & ceux du canal, ſont ſemés de belles maiſons de campagne, de terraſſes

joliment décorées, de jardins & de jolis bosquets.

En approchant de Milan, je crois entrer dans un beau & vaste jardin; on marche, en suivant ce canal, par un chemin planté d'arbres alignés au milieu de vertes prairies.

LETTRE XV.

A la Même.

Milan, 10 Août 1780.

MILAN, au milieu d'une vaste & riche plaine, est une fort belle ville. Son aspect est riant; elle est grande, bien bâtie, bien coupée & bien éclairée, à cause de la largeur des rues & de la juste hauteur des maisons. Les canaux qui les bordent l'embellissent encore, & y répandent une fraîcheur qui fait ici de l'été un printemps.

Le silence de la dépopulation & celui de l'esprit règnent dans son enceinte. Il

y a pourtant un certain mouvement qui n'eſt point incompatible avec ce dernier ſilence, & qui s'accorde fort bien avec lui ; c'eſt le mouvement d'un faſte qui prouve la misère de l'eſprit, faſte commun dans toute l'Italie. Deux coureurs qui vont à toute jambe à la tête des chevaux, & auxquels on permet un métier auſſi contraire à la raiſon qu'à l'humanité ; vingt autres vauriens dans une antichambre s'exerçant à la friponnerie, & dont la fainéantiſe développe la méchanceté ; des fêtes, des Spectacles qui parlent aux ſens, & font taire l'eſprit ; des maiſons dorées & infectes par une mal-propreté de longue date ; des palais immenſes où l'on ne ſait où ſe loger, décorés avec une magnificence qui n'eſt que pour les yeux, & rien de ce qui eſt utile & néceſſaire au bien-être & aux commodités de la vie ; des habits d'or ſans chemiſes Voilà à-peu-près le luxe de l'Italie moderne ; voilà ce qui a pris la place de

la véritable grandeur & des triomphes des anciens.

A l'égard des mœurs & de la vertu ; on n'a rien ſubſtitué à la place. Ce ſont en Italie des choſes ſi étrangères dans le premier ordre de la ſociété, qu'elles y ſemblent preſque ridicules ; le mot vertu ou le mot qui l'exprime, ne ſe trouve pas même dans la langue Italienne. Je l'ai cherché ſans le trouver, & la ſuperſtition ſans religion a pris la place de la choſe. A l'égard des mœurs, peut-il y en avoir là où la vertu eſt étrangère ? La nature ſe venge, le déſordre lui déplaît ; il annonce les vices, & la nature eſt liée à la vertu ; car bien réglée, bien dirigée, c'eſt la vertu elle-même. Auſſi ſa douce voix ne ſe fait plus entendre ; plus de pères, plus d'enfans ; les doutes où ſe trouvent les uns & les autres dans certaines villes d'Italie, étouffent les plus beaux ſentimens de la nature ; mais ces ſentimens chers & ſacrés ne ſont point

éteints

éteints dans la seconde classe de la société. C'est-là que l'on trouve encore en Italie, comme ailleurs, les mœurs & la vertu, trop modestes pour habiter les palais.

La ville de Milan, quoique grande & belle, n'a aucun de ces monumens imposans que l'on voit dans les autres villes d'Italie. Il y a cependant quelques beaux édifices, tels que le collège Helvétique, celui des Jesuites, & l'Hôpital.

Il y a plusieurs théâtres; le principal est vaste, mais simple & sans décoration: c'est un carré long à six rangs de loges. Les spectacles y sont brillans & magnifiques. Les Milanois aiment les plaisirs, & seroient gais s'ils étoient plus heureux; mais la dépopulation, qui devient chaque jour plus sensible, annonce que le bonheur a quitté cette belle ville. L'Empereur vient de temps en temps pour le rappeller; le bonheur devroit accourir à la voix de ce Monarque, car il perd le sien pour faire celui de son peuple.

Milan eſt bien l'image des viciſſitudes humaines. Tant de fois ſaccagée, ruinée, brûlée, renaiſſant toujours de ſes cendres avec plus de ſplendeur & de magnificence, le ſommeil & le ſilence où elle eſt plongée, ſont l'image de la mort & du néant auxquels elle fut ſi ſouvent livrée.

Je vous laſſerois, ſi je vous faiſois parcourir les égliſes. Pluſieurs ſont d'une belle architecture, ornées de ſtatues & de tableaux précieux. Quelques-unes ſont élevées ſur des temples antiques. La Métropole eſt un vaſte monument de la biſarrerie gothique ; elle eſt toute de marbre : il y a quatre cents ans qu'on l'a bâtie. Le goût doit faire des vœux pour qu'elle ne ſoit jamais finie. L'extérieur eſt chargé, plutôt qu'il n'eſt orné, de cinq cents ſtatues, dont pluſieurs ſont fort belles.

Dans une chapelle ſouterraine de cette égliſe repoſe le corps de ſaint Charles Borromée. Cette chapelle eſt entièrement revêtue de bas-reliefs en argent doré, où

ſont repréſentées les actions & les circonſtances les plus remarquables de la vie de ſaint Charles. La voûte eſt ſoutenue par des figures ſymboliques de ſes vertus. La châſſe où repoſe ſon corps eſt de cryſtal de roche ; les pierres précieuſes y ſont prodiguées. Le Saint y eſt couché revêtu de ſes ornemens pontificaux, qui ſont blancs, brodés en or ; il a ſa croſſe entre ſes bras, qui eſt ornée de pierreries, les mains jointes, & l'anneau paſtoral au doigt. Une couronne d'or, enrichie de beaux diamans, eſt ſuſpendue ſur ſa tête. Les préſens offerts à ce héros du chriſtianiſme ſont enfermés dans la ſacriſtie, & compoſent un tréſor prodigieux.

Vous n'aurez pas un mot ſur les beaux arts ; ce n'eſt pas ici leur patrie. Il y a pourtant une Académie des arts ; mais il m'a paru qu'on ne leur rend guère hommage. Les climats lourds & épais font mourir l'imagination, ou plutôt l'empêche de naître.

Les remparts, plantés d'arbres, & ſemés

de gazon ; offrent dans l'enceinte de la ville une promenade riante & champêtre, où tous les ſoirs au ſoleil couchant une multitude d'élégans équipages forment, par leurs courſes rapides & variées, un ſpectacle gai & magnifique.

Je quitte Milan avec regret ; la ville me plaît. Les habitans n'ont pas, il eſt vrai, cette vivacité, cette mobilité, cette fineſſe d'eſprit des autres Italiens ; mais ils ont une bonhommie à laquelle on s'attache naturellement, & que l'on aime plus long-temps que ces autres qualités plus dangereuſes qu'aimables.

La route de Milan à Pavie eſt très-riante ; les allées d'arbres qui bordent les prairies & les chemins ſont arroſées par des canaux qui coulent en ſens contraire, ſe ſubdiviſent & ſe répandent dans ces belles prairies.

Nous voici arrivés à Pavie ; cette ville eſt ſituée dans une belle & riche plaine ſur les bords du Teſin, qui baigne & fertiliſe ſes campagnes. Elle eſt grande, bien bâtie,

avec des rues longues, larges & alignées.

Au milieu de la ville, il y a une grande place entourée d'un portique ouvert en arcades, où eſt la ſtatue équeſtre antique de Marc-Aurèle, qui n'a ni la beauté, ni la nobleſſe de cet Empereur.

Au milieu d'une autre place, on voit celle de Pie V; elle eſt debout, enveloppée d'une draperie : elle feroit belle, mais elle manque de grace & de ſvelteſſe.

Les égliſes ſont riches, mais gothiques; pluſieurs ont été fondées par les Rois Lombards. La plus belle eſt celle de *San Pietro in cielo aureo*, d'une architecture hardie, revêtue de marbre blanc, & ornée de ſtatues; elle fut élevée par le Roi Luitprand. On y voit ſon tombeau, celui du Conſul Biocé, & ceux de François, Duc de Lorraine, & de Richard, Duc de Suffolck.

Un beau pont de marbre blanc traverſe le Teſin, & ſert de promenade aux ha-

bitans, qui ſont ici en petit nombre.

Cette brillante capitale du Royaume des Lombards, n'eſt plus qu'une ville d'une province qui éprouve le ſort de Tantale. La nature y verſe avec profuſion tous les biens, & les habitans y meurent de faim.

Nous partons, le ciel eſt bien ſombre.... voilà la pluie..... c'eſt un déluge.... l'orage nous environne de toute part.... c'eſt une véritable tempête.... un vent impétueux.... la grêle.... les éclairs.... le tonnerre.... C'eſt avec ce cortège que nous marchons vers Turin, où nous n'arriverons que demain ou après. Si cet orage continue, nous allons être inondés, abîmés. Je ne ſais comment nous nous tirerons des torrens & des rivières que nous allons chercher; pour moi, je laiſſe aller le temps, & je vais, comme à mon ordinaire, mon crayon à la main, non pour peindre de belles villes & de délicieuſes campagnes, la route dans cet inſtant m'offre peu de ces objets intéreſ-

ſans ; mais pour peindre mes idées.

Voici celles que le temps m'a fait naître ; car, quoi qu'on en diſe, il influe beaucoup ſur nos idées, & quelquefois même ſur nos ſentimens. Pour moi, j'ai ſouvent éprouvé que notre bonheur dépend d'un temps ſerein ; le ſoleil ſur-tout élève mon ame, mes penſées ; ſon éclat me fait ſortir de ma ſphère. Si l'on me liſoit, on ne manqueroit pas de dire : voyez comme la tête des femmes ſe moule ſur le temps ! Mais les idées ne ſont-elles pas plus juſtes, plus vraies, lorſqu'elles ſont inſpirées par la nature ?

Enfin ces nuages noirs qui cachent le ciel & l'obſcurciſſent, le vent qui tourmente les arbres, la pluie qui inonde les campagnes, & groſſit les torrens ; les éclairs, les tonnerres, le ſoleil qui ſe cache & reparoît de temps en temps, & qui ſemble n'éclairer qu'à regret la nature : tout cela me repréſente l'homme agité par les tempêtes des paſſions, éclairé un inſtant par la foible raiſon, entraîné

enſuite par l'orage, & faiſant naufrage dans l'obſcurité qui l'environne. Oui, l'énigme qu'eſt l'homme pour lui-même, eſt la ſource de ſon égarement & de ſon infortune. Voilà des idées inſpirées par le mauvais temps.

Je quitte mon crayon .... voilà une rivière ...... la pluie en a fait une mer .... l'agitation & la fureur de ſes flots m'épouvantent.... allons, courage.... repouſſons la peur.... Eh! d'ailleurs eſt-on ſi mal aux Champs Eliſées?

Nous voici à l'autre bord; je ſuis aſſez contente du Teſin: ils nous a reçus dans ſon ſein avec aſſez de complaiſance. Ses flots m'ont paru moins agités, & cette prétendue mer n'étoit qu'une rivière. La peur exagère tout; c'eſt en la bravant qu'on la chaſſe.

Les petites villes & places fortes de Novarre, Verceil, Livourne & Chivaſco ſe ſont offertes à notre paſſage. Mais elles n'ont d'agréable que leur ſituation; tantôt ſur le côteau, tantôt dans la prairie,

tantôt

tantôt sur les bords d'une rivière. . . .
Les torrens & les fleuves me font quitter la plume à chaque instant : nous venons de passer la Sture, & voilà la Doire....

Turin s'annonce en capitale; campagne riche & cultivée, belles avenues, portes triomphales : nous y entrons. . . .

Quel ordre! quelle régularité! quelle symmétrie! De grandes rues bien percées, bien alignées, à chaque extrémité des points de vue riants & champêtres, les bâtimens tirés au cordeau, de même hauteur, d'une richesse frappante, avec des fenêtres & des portes à chambranles saillans, couronnés de frontons; tous les édifices presque uniformes. Il règne dans cette ville une magnifique monotonie.

Nous ne resterons que quelques jours ici : c'est trop peu pour connoître les habitans. Je ne les emploierai qu'à connoître les choses; cela est plus amusant & moins pénible.



LETTRE XVI.

A la Même.

Turin, 4 Septembre 1780.

JE fors de l'Opéra ; il étoit mauvais, & les acteurs aussi : mais le théâtre est fort beau. Il tient au palais du Roi, & a bien l'air d'un théâtre royal. Il est immense ; sa forme est celle d'un œuf tronqué, à six rangs de loges toutes égales & ornées avec goût. L'avant-scène & tout l'ensemble de ce théâtre, ont un aspect imposant & magnifique.

Lorsque le spectacle ennuye, on a de quoi se dédommager. C'est ici l'usage, comme dans toutes les villes d'Italie, de faire de sa loge une salle d'assemblée ; on l'orne, on l'éclaire en conséquence. Les femmes de qualité transportent là leur maison ; elles y reçoivent des visites, & en font à leur tour. On y fait la conver-

ſation ; on y joue lorſqu'on eſt ennuyé du ſpectacle. Les fruits glacés, les rafraîchiſſemens de toute eſpèce, ſont continuels pour les allans & les venans. On y ſoupe auſſi dans de petites pièces ſeparées ; & lorſqu'on veut être ſeul, ou preſque ſeul, on ne fait point éclairer ſa loge : ce ſigne avertit qu'on ne veut voir perſonne.

J'ai vu ce matin le palais du Roi ; il n'a guère l'air royal : c'eſt un grand édifice ſans aucune décoration extérieure, & qui a l'air ancien ſans avoir l'air antique ; mais l'intérieur eſt beau & richement décoré ; on y trouve cette magnificence ſans prétention, qui eſt la magnificence des Rois.

Le petit appartement d'été eſt charmant ; il a toute la gaieté de la ſaiſon. Il y a dans ce palais de belles ſtatues antiques, & une collection précieuſe de tableaux des Ecoles Italienne & Flamande. Le plus beau, qui eſt de cette dernière Ecole, repréſente une femme hydropique. Je me garderai bien de vous le décrire ;

je n'ai ni le génie, ni la magie du peintre pour repréſenter d'une manière intéreſſante la nature triſte & ſouffrante. J'y ai vu auſſi un ſoleil couchant de Berghem qui m'a fait illuſion. Cet aſtre du jour ne répand plus ſur la nature qu'une foible lumière; les objets ſe décolorent, on les voit diſparoître inſenſiblement, & les ombres de la nuit approchent : l'imitation eſt ſi parfaite, & l'illuſion ſi forte, qu'on éprouve le regret de voir finir le jour.

J'ai laiſſé le palais pour courir au jardin; j'ai grand beſoin de contempler la nature, lorſque je me trouve dans les palais des Rois.

Le palais du Duc de Savoie eſt impoſant, ſuperbe; la façade d'architecture grecque, ornée de colonnes Corinthiennes, & couronnées de vaſes & de ſtatues, reſpire la grandeur & la magnificence : tout y annonce la demeure d'un Roi. Un grand eſcalier de marbre orné de ſtatues, qui va à droite & à gauche, & revient au milieu de l'édifice, conduit dans un ſallon

décoré en architecture & en sculpture.

Mais ce palais n'eſt pas fini ; c'eſt bien dommage ; les hommes s'arrêtent toujours au moment de la perfection.

Celui du Prince de Carignan en impoſe d'abord par une architecture faſtueuſe ; mais cet édifice manque de goût & de régularité ; le théâtre de ce palais vaut mieux.

Voilà les palais des Rois de Sardaigne, & voici leur tombeau. Il eſt ſur une haute montagne, renfermé dans une égliſe qu'on appelle la *Superga*, frappante par ſa magnificence : les Rois ſont bien heureux, la mort même quitte pour eux ſon aſpect redoutable & funeſte.

Un portique quarré, ſoutenu par des colonnes, vous mène à cette égliſe. Sa forme eſt ronde, & décorée de colonnes Corinthiennes de marbre bleu turquin, qui portent une belle corniche. La coupole eſt ſoutenue par un ſecond ordre de colonnes de marbre rougeâtre, partie droite, partie torſe juſqu'à la moitié. Au-

tour de l'églife font des chapelles décorées de bas-reliefs de marbre blanc compofés à la manière des tableaux. Au fond du grand autel on en voit un, où la défaite des François en 1706 au fiège de Turin n'eft que trop bien exprimée. J'ai détourné les yeux de cet objet, car j'aime les François.

Je ne vous dirai rien des autres églifes, dont l'architecture & la décoration ont plus de richeffe que de beauté.

L'Univerfité, édifice d'une architecture noble & élégante, pofsède des monumens précieux, tant anciens que modernes. Dans le cabinet des antiques & des médailles, il y a une table Ifiaque de la plus haute antiquité; on y voit la déeffe Ifis & fes myftères, les faifons & le temps des femailles, & quantité d'hiéroglyphes Egyptiens, que vous pouvez vous faire expliquer par les antiquaires, qui croiront avoir deviné. La bibliothèque eft confidérable & publique.

LETTRE XVII.

A la Même.

J'ARRIVE de la Venerie, maiſon de plaiſance du Roi de Sardaigne. On y va par une grande allée d'arbres qui ne vous quitte jamais ; l'édifice eſt ſimple & analogue au lieu. La magnificence intérieure n'y eſt point en contraſte avec la ſimplicité de la nature ; j'aime mieux les maiſons de campagne des Rois que leurs palais de ville. Il me ſemble que la campagne doit les rapprocher un peu plus de la nature, & par conſéquent des hommes.

La chapelle eſt d'une architecture harmonieuſe ; elle eſt revêtue de marbre, & ornée de colonnes & de belles peintures.

J'ai parcouru les jardins ; ils ſont délicieux. Le boſquet eſt deſſiné, coloré, nuancé avec tant d'art, que l'on diroit

que le jardinier eſt peintre & architecte. Ce ſont des galeries ouvertes, des coupoles ſoutenues par des colonnes couplées, des ſalles, des cabinets, des boudoirs; je croyois être dans le palais de Flore. Ce palais parfumé, formé par la nature, vaut bien mieux que ceux qu'élève l'oſtentation. Son luxe eſt bien plus aimable que celui des hommes; l'un donne le bonheur, & l'autre le détruit.

L'orangerie eſt un édifice frappant par la hardieſſe & la magnificence de ſa conſtruction: Flore pourroit bien fixer là ſa demeure.

Au retour de la Venerie, j'ai été me promener au Valentin, promenade délicieuſe & champêtre; elle eſt formée par pluſieurs allées plantées de grands arbres à quatre rangs, qui entourent de belles prairies couvertes de fleurs, où ſerpentent de jolis ruiſſeaux qui ſuivent doucement leur pente le long des allées. A l'extrémité de la principale coule le Pô. On voit ſur ſes bords le château royal du Va-

lentin ; la vue domine une grande étendue de campagne , & se récrée sur des paysages rians & variés. On s'y promène à pied & en voiture ; les jours de fêtes la cour y va , elle est alors très-brillante , très-animée , & présente un spectacle charmant : chose rare en Italie , où la noblesse empêche de marcher ; l'étiquette condamne à ne pas se servir de ses jambes , le peuple seul peut en faire usage sans être ridicule.

En France , comme vous savez , les promenades sont spectacle. Ce plaisir agréable & salutaire n'est point connu des Italiens ; ils n'aiment que les plaisirs qui nuisent , leur vie molle se refuse au mouvement : on diroit qu'ils fuyent la pensée , car la promenade la fait naître , & il y a bien long-temps que les Italiens la font mourir.

Nous voici hors de Turin , dans une grande & belle allée d'ormes qui partage des prairies artificielles arrosées par une multitude de canaux. C'est par cette pro-

menade de trois lieues que nous approchons du Montcenis.

Au bout de l'allée, nous avons trouvé Rivoli : l'horreur m'a saisie en voyant le château où Victor Amedée fut enfermé par ordre de son fils. Oh nature ! que deviens-tu donc dans l'ame des tyrans ?

La route est belle, & la campagne très-parée. Nous marchons dans un riche valon, le long duquel coule la rivière de Doire, où la vigne & l'ormeau s'unissent, s'enchaînent par de grandes guirlandes qui ombragent délicieusement ces belles campagnes.

De Suze. Nous avons trouvé sur nos pas la petite ville de Veillane, & le village de Saint-Ambroise : on ne s'arrête dans ces endroits-là que pour changer de chevaux. J'ai voulu m'arrêter un moment à Suze pour y voir un arc de triomphe érigé à Auguste, & qui montre encore des beautés dans sa dégradation. Malgré mon amour pour l'antiquité, j'ai vu avec plaisir tomber en ruine un monument élevé en l'honneur d'un tyran.

Suze, ſituée aux pieds des Alpes, doit ſon origine à une colonie Romaine qui s'y établit ſous le règne d'Auguſte. Cette ville n'offre plus rien de ce qu'elle fut. Le voiſinage des deux forteresſes qui la gardent, les ſoldats qui peuplent ſes rues, lui donnent encore un air aſſez martial.

Suze, ſi maltraitée par les Gaulois, les Carthaginois, les Goths, les Vandales, les Sarrazins, les Allemands & les François, qui tour-à-tour la ſaccagèrent, la ruinèrent & la brûlèrent, a eu l'honneur de recevoir dans ſes murs un Dieu & un Héros. Hercule & Annibal y paſsèrent, lorſque l'un alla dans les Gaules, & l'autre en Italie.

Nous allons entrer dans la région aérienne; nous voilà bientôt au pied du Montcenis.

Adieu belle Italie, contrées ſuperbes, ciel privilégié, terre attachante que je ne foule qu'avec reſpect, il faut donc te quitter. Sa configuration gracieuſe & pittoreſque, la beauté, le noble aſpect des

villes, la magnificence des édifices, les prodiges des arts, les fêtes, les ſpectacles, & ſur-tout le ſouvenir, ou plutôt le ſentiment de ce qu'elle fut, tout cela, plus que les habitans, m'en arrachent avec peine.

D'ailleurs ; l'Italie eſt la patrie des femmes ; c'eſt-là qu'elles ſont chéries & reſpectées, que la loi les protège, les favoriſe, & que les hommes, loin d'exercer ſur elles un empire dur & tyrannique, baiſent les chaînes avec leſquelles nous les lions.

Adieu donc belle Italie ; je te laiſſe ; il eſt vrai, plongée dans le ſommeil, mais plus heureuſe dans tes rêves que les autres nations dans la réalité ; dors, le repos eſt bien néceſſaire après tant d'agitations. Nations de la terre, ayez autant de gloire, & endormez-vous enſuite.

LETTRE XVIII.

A la Même.

De Lanesbourg au pied du Montcenis.

C'EST une agréable chofe que ce Montcenis tant décrié. Nous arrivâmes hier à la Novalaife, village au pied du Montcenis ; il étoit trop tard pour paffer la montagne, & nous avons couché dans ce village. Ce matin, à la pointe du jour, on a démonté nos voitures ; tout notre équipage a été mis fur des mulets, nous dans des chaifes ajuftées fur un brancard, & nous avons grimpé ces hautes montagnes par un chemin roide, efcarpé ; c'eft un zig-zag continuel, bordé de précipices, que vous prendriez pour la route des ferpens.

De temps en temps je mettois pied à terre pour contempler ce tableau varié des caprices de la nature ; tantôt brute

& févère, elle effraye par les traces de fes fureurs ; tantôt belle, riante, elle charme par fon aménité. Des rivières roulent en cafcades perpétuelles de la cime des montagnes; le foleil qui les frappe y réfléchit toutes les couleurs : c'eft une pluie de pierres précieufes. Après quatre heures de tours & de détours dans cette route efcarpée où l'on grimpe l'efpace de trois lieues, nous nous fommes trouvés au fommet de la montagne, dans une plaine de deux lieues de longueur, riante, fertile, couverte de beaux pâturages, de troupeaux, de bergers, fous un beau ciel & un air pur. J'ai cru entrer dans la région de l'innocence ; c'en eft bien la fituation, car on touche le ciel avec la main. Je foulois le thim & la violette; les oifeaux chantoient le printemps, & devant moi des montagnes de neige me montroient l'hiver dans toutes fes rigueurs. Quel beau & fingulier contrafte ! que j'aurais voulu être Poëte ! J'invoquois Apollon, mais il ne m'a pas écoutée.

Au centre de cette plaine eſt un lac; on y trouve une maiſon pour la poſte, quelques chaumières, & plus loin un hôpital pour les pélerins. Nous nous ſommes repoſés dans une de ces chaumières, & nous y avons mangé des truites exquiſes que l'on venoit de pêcher dans le lac, & du laitage délicieux. Après ce repas paſtoral, nous nous ſommes remis dans nos chaiſes pour deſcendre la montagne. La deſcente eſt un zig-zag perpendiculaire ; mais l'aſpect riant & varié de la nature ôte l'idée du danger.

Après trois heures de deſcente, nous voici à Lanesbourg, village au pied de la montagne, dont la ſituation eſt agreſte, ſauvage, & l'aſpect celui de la miſere elle-même. On remonte notre équipage, nous allons partir & traverſer les Alpes; je vous en donnerai des nouvelles, chemin faiſant.

Ces Alpes ne finiſſent point; il y a quatre jours que nous ſommes tantôt ſur les nues, tantôt dans les abîmes, ſuivant

une vallée entre deux chaînes de montagnes qui touchent le ciel. C'eſt dans ces contrées où la nature ſe montre ſous mille aſpects différens. Des montagnes arides, décrépites, où l'on voit des traces de volcans, d'autres animées par une riante fécondité, des vallons délicieux, des plaines agreſtes, d'autres cultivées, des torrens qui ſe précipitent du ſommet des montagnes, & vont former des rivières. On y paſſe rapidement d'une ſaiſon à l'autre. Ici la nature, qui ſe dépouille, annonce l'hiver; là les glaces, la neige en font ſentir toutes les rigueurs; à quatre pas les fleurs & les fruits couvrent la terre. Enfin on y voit tous les contraſtes & les caprices de la nature, qui, en créant ces contrées, eut ſouvent de l'humeur; car on apperçoit par-tout les traces de ſa colère, qu'elle cache de temps en temps en faiſant ſemblant de ſourire.

Chambery. Nous voici enfin dans la capitale de la Savoie. Ce n'eſt pas ſans crainte & ſans effroi qu'on y arrive: mais que vous dire

de

de Chambery ? cette capitale n'eſt qu'un village. Il faut fermer les yeux à la vue de ſes rues, de ſes places, & de ſes édifices noirs & enfumés. Elle me ſemble bien triſte malgré ſa population ; ſes environs ſeroient aſſez rians ſans l'aſpect ſérieux des Alpes.

Oh ciel ! où entrons-nous ? où deſcendons-nous de cette haute région ? ſont-ce des hommes ou des géans qui ont fait ce chemin ? Nous marchons dans le ſein d'une maſſe énorme de rochers, effrayante par ſa hauteur, dans un large chemin pavé où l'on deſcend l'eſpace d'une demi-lieue.

Voilà une inſcription avec les armes de Savoie...... Elle apprend que c'eſt à Charles Emmanuel, ſecond Duc de Savoie, que l'on doit ce merveilleux ouvrage ; mais j'ai bien autre choſe à faire que de tranſcrire une inſcription. La peur m'occupe trop ; je ferme les yeux à ces effroyables rochers qui pendent ſur ma tête.

Pont-Beauvoiſin. Le ſol s'applanit ....

l'horiſon s'éclaircit.... la nature change d'aſpect.... Mais je m'apperçois que je ſuis aux portes de la France. Je n'entends plus dans le chant du peuple cette douce mélodie qui tient au climat & à l'organiſation des hommes.

Nous voici à Lyon. Où ſont les temples, les palais, les ſtatues, & ces tableaux, qui imitent de ſi près la nature, & l'embelliſſent encore? Je ne vois à la place de tous ces chefs-d'œuvre que des étoffes & d'élégans chiffons, enfans chéris d'un luxe frivole & de la mode, qui eſt la favorite des François.

LETTRE XIX.

*A M. de W***.*

Naples.

JE ne ſais ſi en ne vous écrivant pas je ne fais pas plus pour vous qu'en vous écrivant; car je penſe bien ſouvent à vous,

en me reprochant de n'avoir pas répondu encore à votre charmante lettre. Que voulez-vous que je vous dise ? on fait bien rarement ce que l'on veut dans ce monde ; d'abord la curiosité de voir Paris, & de le bien voir, ensuite le grand voyage que je viens de faire, & les petites choses qu'il faut faire si souvent, tout cela m'a fait quitter & reprendre mille fois la plume. O combien de choses j'ai à vous dire ! Je commencerai par celles qui me flattent le plus.

Votre réponse à mon tableau d'Iphigénie est une fort belle lettre, & n'est point comme ces belles femmes, qui ne sont que belles. S'il y a de l'exagération dans les éloges que vous me donnez, il y a tant d'esprit dans ce que vous dites, tant de délicatesse dans ce que vous pensez, qu'au lieu de comparer ce que je suis avec ce que vous voulez que je sois, je ne me suis occupée que de votre esprit, & de votre génie. Vos illusions à mon égard m'ont fait penser que l'amitié a

ſes erreurs auſſi bien que l'amour; mais elle a auſſi ſes jouiſſances, moins vives à la vérité, mais auſſi douces, auſſi flatteuſes, & votre lettre me les a fait éprouver.

Vous me diſiez de vous parler de Paris; que vous dirai-je donc de cette célèbre capitale? Je vous écrivois que les plaines immenſes de la France me laiſſoient toujours à ma place; je pourrois vous dire que Paris m'a fait deſirer de n'en pas ſortir. Pour peindre les objets au naturel, il faut courir à la première impreſſion qu'ils nous ont faite.

En arrivant donc à Paris, il me ſembla entrer dans ce cahos dont on nous parle tant. La confuſion, le bruit continuel, l'agitation, l'accent lugubre du peuple, qui vient de ſon malheur autant que de ſon organiſation (1), enfin l'air de dé-

(1) Comment ce peuple ſi groſſier, ſi âpre, ſi lourd, a-t-il été ſi loin dans ſes progrès dans les arts d'utilité?

ſordre qui règne dans cette ville immenſe; tout ce mouvement m'a paru être celui de la deſtruction plutôt que de la création. Ce n'eſt point l'action naturelle d'un peuple qui cherche par l'induſtrie une exiſtence plus heureuſe, c'eſt une foule d'hommes qui s'agitent & s'entre-choquent ſans ceſſe pour trouver le bonheur, & qui portent ſur leurs viſages l'empreinte du malheur dont ils veulent ſe préſerver : on croiroit voir une foule où chacun fend la preſſe pour paſſer le premier.

La ſociété ſe reſſent un peu de cette agitation. Ceux qui la compoſent n'ont pas l'air naturel & libre, leurs eſprits & leurs corps ſemblent être à la chaîne ; ils veulent avoir l'air gai & heureux, mais ce ſont des comédiens qui ne jouent point d'après nature ; une certaine inquiétude perce à travers cette feinte gaieté, & annonce qu'ils n'ont pas ce calme, cette tranquillité d'ame d'où naît cette heureuſe gaieté qui répand ſur l'eſprit un coloris ſi agréable.

Ils ont l'air préoccupés, diſtraits; on diroit qu'ils penſent, mais je crois que pluſieurs cherchent à ne pas penſer, pour ſe diſtraire un peu d'eux-mêmes. Leur abord eſt froid, & même glacial; ils ont beau ſe farder de la politeſſe, cette politeſſe dit ne me croyez pas, car j'en ai menti. En vérité, cette ſociété ſi vantée, où il y a tant d'individus intéreſſans par les qualités de l'ame & de l'eſprit, manque des vrais caractères de l'amabilité. Cette politeſſe aiſée, naturelle, qui fait illuſion, l'enjouement, la gaieté, la vivacité qui ſont l'ame & le charme de la ſociété, y ſont changés en un ſérieux, une réſerve, une contrainte & une prétention à la raiſon, qui fait regretter la folie: on croiroit voir des ennemis qui s'appréhendent & ſe craignent.

Pourquoi cette nation Françoiſe, ſi aimable & ſi brillante, a-t-elle changé de caractère? Que je regrette ſa franchiſe, ſa loyauté, ſa gaieté, & même ſa frivolité qu'elle a abandonnée pour une phi-

losophie adolescente qui ne va point au bonheur, & pour une raison qui les empêche de rire. On devient gauche lorsque l'on quitte son naturel, & leur esprit à présent n'est plus qu'une raison ornée. Quel dommage!

Si une femme ouvre la bouche, au lieu de répandre des fleurs & des graces, au lieu d'une narration où régneroit l'aimable désordre de l'imagination, c'est une description méthodique, froide, qui ne vous montre ni les choses ni les hommes, un tableau dont les figures manquent de vie & de couleur; le sentiment meurt en sortant de leur bouche, & leur imagination éteinte fait de l'esprit un personnage aussi grave, aussi sérieux que la raison. Peignent-elles les plaisirs champêtres ou les horreurs d'un naufrage, ce sont les mêmes couleurs, les mêmes nuances, les mêmes ombres; leurs accens, leurs yeux, leurs gestes, l'inflexion de leur voix, & leurs expressions, ne changent ni ne varient avec le sujet: on

croiroit, à les voir, que c'eſt toujours la même choſe qu'elles racontent. Leur organiſation eſt peu délicate. J'ai même trouvé en elles notre ſexe un peu effacé; leur phiſionomie a du caractère, mais ce n'eſt pas celui des femmes. Ce ſont des traits fortement deſſinés, et peu délicats; la vivacité eſt dans leurs yeux, l'expreſſion du ſentiment y manque; elles ont la voix forte, mais elles cachent ce défaut en parlant bas. Sans cet artifice, on croiroit quelquefois entendre la voix d'un homme; elles ſont en général grandes, bien faites, ſveltes, & poſsèdent par excellence l'art de s'embellir & celui des graces. Elles ne m'ont pourtant pas paru coquettes; il m'a ſemblé, au contraire, voir dans leurs yeux qu'elles regardent la coquetterie comme une perte de temps. Quelques-unes ont auſſi, comme certain philoſophe, leur athéïſme; elles ne croient plus à l'amour (1), & n'ayant

(1) Cette incrédulité, qui éteint la ſenſibilité,

pas

pas le cœur de leur amant à étudier, elles étudient le corps humain. Cette ſcience a pour elles quelque choſe de plus réel; le défaut ou le dégoût de la ſenſibilité fait courir aux objets phyſiques. Semblables à ces froids philoſophes, qui, ne voyant dans la conſtitution de l'univers que les combinaiſons matérielles du haſard, anéantiſſent tout, parce qu'ils trouvent en eux le néant.

L'anatomie eſt donc devenue la ſcience des femmes, cette ſcience ſi humiliante, & qu'elles devroient ignorer & haïr par modeſtie & par coquetterie. Si elles ſont conſtantes à cette étude, je leur annonce que les graces humiliées, déſolées, vont les fuir à jamais.

Mais les ombres légères de cette peinture diſparoiſſent par de belles & vives couleurs. Si la Pariſienne eſt privée de quelques nuances fines & délicates que

n'eſt-elle pas un reproche à faire aux hommes & non aux femmes?

la nature mit dans les traits de notre visage & dans ceux de notre esprit, elle possède des qualités plus rares & plus essentielles, & c'est par-là qu'elle est si attachante, & si long-temps aimable. Sans flatter mon sexe, on peut dire que les femmes sont ce qu'il y a de plus intéressant à Paris.

Certains philosophes sont aussi peu philosophes qu'hommes d'esprit ; je leur passerois de n'être ni l'un ni l'autre, mais je ne saurois leur passer d'être si peu aimables ; leur ton, leur air, sont durs, tranchans, repoussans ; ils sont sérieux & sombres pour avoir l'air penseur, & impolis pour avoir l'air philosophe. Mais lorsqu'on apperçoit sous le masque du philosophe toutes les foiblesses, tous les préjugés du vulgaire, l'illusion disparoît. Je ne vous dirai rien de leur morale : on dit qu'elle se trouve quelquefois dans leurs livres, mais je ne les ai pas lus.

Voici quelques nuances que j'ai apperçues en eux ; ils ne cessent, par exemple,

de déclamer contre l'orgueil, le luxe & le faſte des grands, mais ils rougiſſent lorſqu'on les rencontre dans un fiacre. Ils grondent & murmurent ſur l'inconſtance & la frivolité de la mode, mais ils ont toujours un habit de la couleur à la mode. Ils portent, comme les jeunes militaires, une épaule en l'air, & ſaluent de côté. Ils regardent les jolies femmes du même œil que les femmes les regardent, & diſent d'un air moitié froid, moitié dédaigneux, elle a de beaux yeux, mais ils ſont trop vifs; enfin j'ai trouvé ces beaux eſprits fort laids : ils ſont ſans phyſionomie. L'eſprit peut s'en paſſer, mais l'ame doit en avoir une.

Ils veulent introduire une égalité dont ils prêchent ſans ceſſe, & vainement, les dogmes, & pour leurs intérêts condamner l'univers à une triſte monotonie. Ces ſavans perſonnages ne connoiſſent donc ni les loix de la nature, ni celles de la ſociété; qu'ils ſachent que cette égalité ne ſe trouve, & ne doit ſe trouver ni dans

l'une ni dans l'autre. La nature a voulu, & a prononcé l'inégalité & les diſtinctions d'une manière abſolue. On les voit dans toutes ſes productions morales & phyſiques (1); ſon pinceau ſublime & fécond a varié à l'infini, dans le tableau de l'univers, les deſſins, les figures, les couleurs, les nuances & les ombres, & n'a point fait un triſte & monotone camaïeu, comme ces peintres philoſophes prétendent faire du tableau de la ſociété, en renverſant les loix que la nature lui a preſcrites par ſon exemple : mais laiſſons-là ces philoſophes

(1) Quelle différence dans l'ordre moral d'un Voltaire à un ſot? dans le phyſique, d'une belle Georgienne à une Hottentote, du cheval à l'âne, du paon au hibou, du chant mélodieux du roſſignol au cri ſiniſtre de la chouette, de l'élégant ſerin, de ſon riant plumage, de ſon charmant ramage, à la hideuſe chauve-ſouris! & quelle diſtance la nature n'a-t-elle pas miſe entre cet aimable & libre habitant des airs aux vils reptiles qui rampent; & dans les plantes, voyez la roſe & voyez le chardon.

aussi savans en peinture qu'en morale ; & courons à la nature.

L'on emploie à Paris beaucoup d'art pour la parer & l'embellir. Rien d'aussi délicieux que les jardins ; les arbres y sont hauts & touffus, le feuillage d'un verd qui récrée la vue. La nature obéit sans résistance aux volontés du jardinier ; on plie, on replie un arbre de mille manières ; on lui fait prendre différentes formes ; on le peigne, on l'arrange, on lui fait une toilette aussi recherchée que celle d'une petite maîtresse ; on trouve à Paris les jardins de tous les pays. Les Anglois sont simples & sérieux : c'est une nature qui rêve. Les Italiens sont pittoresques, & représentent la nature capricieuse & dans un beau désordre. Les François sont peignés, parés, très-élégans : c'est une nature à prétention, & même un peu coquette.

J'allois souvent rêver dans un jardin royal qu'on appelle la Muette ; tout, en effet, y inspire le silence : l'art, dans ce jardin, rend la nature imposante. La pre-

mière fois que j'y entrai, je dis voilà une belle architecture en verdure; le dessin & la beauté des arbres, l'ordre, l'arrangement, la symmétrie, y font naître une tranquillité, un calme délicieux.

Le bois de Boulogne, qui avoisine ce beau jardin, est une des délices de Paris. Ce bois a perdu toute l'âpreté de la nature sauvage; ce n'est plus l'asyle des animaux féroces. On y voit courir à la place le cerf agile & élégant, le faisan, la perdrix, la fauvette; & le rossignol y chante par vanité. Ce bois est, en été, un spectacle charmant; à toutes les heures du jour on le trouve peuplé. On y rencontre un solitaire qui rêve, une femme qui folâtre avec son chien, une autre qui lit. Les faiseuses de modes y viennent les tenter avec de jolis chiffons, auxquelles elles résistent moins qu'à leurs amans. Tous les soirs, au coucher du soleil, les élégantes de Paris vont s'y familiariser un peu avec la nature, qu'elles regardent si souvent sur l'épaule. On leur voit prendre

alors, ſans qu'elles y penſent ; un peu de cet air ſimple & naturel que donne la campagne ; les unes ſe promenent à pied ou en voitures ; d'autres courent à cheval dans des allées à perte de vue. Deux ou trois fois la ſemaine, il y a des bals champêtres qui répandent la gaieté dans cette belle ſolitude. Les philoſophes y vont auſſi faire ſemblant de rêver ; mais on ſait bien qu'ils n'y vont que pour voir les femmes, & ſur-tout les jolies filles de Paris.

Dans les Champs-Eliſées, on croit être effectivement dans le ſéjour des ombres heureuſes. Le calme, la tranquillité que ce lieu inſpire, paroît bien plutôt fait pour des ames pures que pour un peuple frivole & corrompu.

C'eſt un bois délicieux formé par l'art & la nature, coupé par un grand nombre d'allées dont les arbres s'élèvent doucement en voûte ſans ſe toucher. De cette ſéparation pénètre une douce lumière, & la verdure conſerve tout ſon éclat. Il eſt

entrecoupé de prairies ; on y marche ſans bruit & ſans élever la pouſſière ſur un gazon d'un verd éclatant.

Tous les ſoirs les femmes y paroiſſent habillées de blanc, car nous ne portons plus d'autre couleur. On veut avoir l'air de la candeur lorſqu'on a perdu l'innocence; elles ont ſenti que les graces ſimples & modeſtes ont un charme qui ſéduit, même les hommes les plus corrompus & les plus inſenſibles. Voilà comment le rafinement de la coquetterie nous ramène à la ſimplicité de la nature ; il me ſembloit voir, lorſqu'elles ſe promenoient en robe de gaze blanche que les zéphirs agitoient, il me ſembloit voir en elles des ombres inquiètes de leur deſtinée. Elles n'avoient point ce calme que donne la jouiſſance du vrai bonheur, & la tranquillité qu'inſpire ce lieu paiſible. Inquiètes, agitées, elles avoient l'air de regretter ou de deſirer quelque choſe.

Le jardin des Tuileries, ſi célèbre, eſt vraiment magnifique ; la nature eſt en

grand dans ce jardin, & y a déployé ſon luxe & ſa magnificence : on diroit qu'elle s'eſt miſe là dans toute ſa parure. Je ne m'aviſerai pas de vous le décrire ; je ne peins la nature que lorſqu'elle eſt à ma portée : mais quand elle prend des dimenſions ſi giganteſques, elle eſt trop au-deſſus de mes foibles pinceaux. J'eſſayerai de vous la peindre dans un jardin où elle eſt plus à ma portée ; c'eſt celui du Maréchal de Biron. Ce jardin réaliſe toutes les fictions poétiques ; c'eſt là où la nature & l'art ont ſurpaſſé la coquetterie de mon ſexe. Il me ſembloit toujours, lorſque je m'y promenois, faire un de ces rêves agréables que produit dans l'âge tendre la lecture d'un joli roman. Le parc a l'air d'un enchantement ; on diroit que Flore le cultive elle-même. Les arbres, d'un verd éclatant, s'élèvent, & échappent à la vue ; un bouquet les couronne. Des guirlandes de chevrefeuilles, de jaſmins & de roſes les entrelaſſent, les enchaînent, & ſemblent

les careſſer. Tout ce parc magique eſt enlaſſé par cette jolie chaîne. Le tronc & le pied des arbres ſont cachés par les feuillages naiſſans qui s'échappent des guirlandes ; des corbeilles de roſes & d'œillets ſont par-ci par-là dans ce parc délicieux ; des fleurs de toutes les couleurs couvrent la terre, la parent, parfument l'air, & charment l'odorat. A chaque inſtant on ſe baiſſe pour les cueillir, mais on les laiſſe pour en jouir plus long-temps. Flore de temps en temps donne un coup de baguette, & voilà cette riante ſcène métamorphoſée.

Tout ce que la nature a produit dans ſa gaieté ſe trouve dans ce jardin ; la vivacité des oiſeaux, la variété des fleurs, l'inconſtance des papillons ; tout cela a quelque choſe de ſi riant, de ſi aimable, qu'en vérité j'aurois voulu devenir un de ces objets.

La diſtraction qu'on y éprouve eſt ſi agréable, qu'on ſeroit fâché de la perdre ; on ne veut pas même rêver : mais lorſ-

qu'on le veut abſolument, on s'en va dans une galerie qui reſſemble à celle de Flore, & qui eſt faite pour les douces rêveries. Elle eſt entourée de vaſes dont les fleurs, en montant, forment ſur un fond blanc des deſſins variés, & offrent la plus riante des tapiſſeries. Aux deux extrémités de la galerie, s'élèvent encore des trônes de fleurs qui raviſſent les ſens, & qui ne m'en feroient pas deſirer d'autres.

Lorſque je voulois me diſtraire & me charmer, j'allois dans ce beau jardin; lorſque je voulois rêver & me recueillir, j'allois à la Muette; mais lorſque je ne voulois faire ni l'un ni l'autre, j'allois à Verſailles. La nature eſt bien triſte en ce lieu: la ſituation du château eſt monotone. Lorſqu'on eſt ſur la belle & grande terraſſe, on n'a devant ſoi que de ſombres forêts, ſur leſquelles les yeux n'aiment à s'arrêter que quand l'ame eſt triſte.

Le château eſt grand, ſans avoir l'air de la grandeur. Je n'y ai point trouvé

cette magnificence qui annonce la demeure d'un Roi ; je n'y ai vu qu'un luxe agréable & fragile : ce ſont de ſuperbes porcelaines.

Le théâtre eſt fort beau ; & décoré avec élégance : c'eſt le ſeul de ceux que j'ai vus en France qui ne faſſe pas dire ce que vous avez lu dans une de mes lettres.

Les jardins & les parcs ſont encore naiſſans, & ce que j'y ai vu de plus remarquable, ce ſont les ſtatues qui les décorent.

Les jardins de Marly ſont raviſſans ; c'eſt un beau théâtre en verdure, dont les décorations & les ſcènes ne produiſent que des ſenſations douces & agréables : l'habitation n'eſt que jolie.

Il faut que je vous mene dans une maiſon de plaiſance qu'on appelle la Folie, & dont le nom eſt fort ſenſé. Nous n'y entrerons pas, car elle n'eſt pas finie : mais ſuivez-moi dans les jardins.

On a voulu y repréſenter le déſordre de la nature ſauvage, & les ruines ſuperbes & majeſtueuſes de l'ancienne Rome.

L'on s'en va dans de petits ſentiers qui veulent avoir l'air d'avoir été tracés par la nature. On marche long-temps, & l'on ſe trouve tout-à-coup au milieu de décombres de ruines éparſes. Ici on apperçoit une ſtatue mutilée par le temps, qu'on ſe garde bien de gronder de ne l'avoir pas reſpectée, car elle fait voir que ſon pays & ſon ſiècle n'étoient point ceux de la belle ſculpture. Là c'eſt une colonne renverſée, qui certainement n'étoit pas de celles qui ſoutenoient les palais des Empereurs Romains, & les temples des dieux. Chemin faiſant, on rencontre des ponts, des reſtes d'aqueducs, où perce à travers cette vénérable antiquité le goût minutieux & frivole des modernes. On ſe trouve, en marchant, dans des lieux agreſtes & ſauvages, où l'on voit çà & là des ruines & un lac; ſans doute l'Averne. Il eſt environné des reſtes d'un am-

phithéâtre antique, fait par un architecte de Paris. Plus loin, on trouve une maison enfouie, qui est le signe d'une ville abîmée; en avançant, on rencontre la cabane d'un malheureux. La représentation de la misère fait sentir le besoin de la soulager; c'est ce que fait le propriétaire du lieu. Dans un autre endroit, on voit une femme dans un bain qu'une esclave essuye; cette femme est apparemment une de ces beautés grecques qui alloient se baigner dans ces bains superbes qui ornent à présent les palais de Rome: mais cette beauté grecque n'est qu'une coquette de Paris, & son esclave une soubrette de la Comédie Françoise.

Au milieu de tous ces mensonges qui plaisent pourtant, & qui ont assez l'air de la vérité, il y a quelque chose de très-joli; c'est la serre des fleurs, construite dans le sein des rochers. On diroit que Flore s'est retirée là pour se mettre à l'abri des frimats & des glaces, car on y trouve en hiver toute la gaieté de la nature au prin-

temps. On y a pratiqué des pièces & des galeries ruſtiques, meublées à la manière Turque & Chinoiſe. J'ai trouvé ces ruſtiques-là fort jolis : on y voit toute la ſimplicité de la nature, & une élégance qui ne la détruit pas. A quelques pas eſt une laiterie, petite rotonde très-élégante revêtue de marbre blanc. Les buffets, les vaſes, les taſſes, la table qui eſt au milieu pour la colation, tout ce que l'on voit dans cette rotonde eſt de la couleur du lait.

Cette élégante ſimplicité convient à l'habitation d'un berger, qui, au reſte, eſt très-galant, & fait fort bien les honneurs de ſon humble demeure, car la table y eſt ſervie pour les allans & les venans depuis le matin juſqu'au ſoir.

J'ai encore vu dans le bois de Boulogne une jolie maiſonnette que l'on appelle Bagatelle, & qui en eſt une. Dans le jardin règne auſſi le déſordre affecté de la nature, qui eſt à préſent fort à la mode à Paris, & on a raiſon. En imi-

tant la nature, on se rapprochera peut-être d'elle. La maisonnette est fort jolie; on a eu l'adresse & le goût d'y cacher la magnificence. On y apperçoit une élégance qui vaut mieux qu'elle. La chambre à coucher du maître du lieu représente la tente d'un guerrier : on y voit par-tout des trophées d'armes. J'y cherchai des lauriers, que je trouvai naissans, & je descendis dans le jardin, où je me fis, en attendant, un bouquet de mirthe.

Je ne finirois pas, aimable W***, si je vous parlois de tout ce que j'ai vu à Paris; il faut pourtant que je finisse, & que je quitte ce Paris où je serois encore, si l'été n'eût pas disparu. Tant que les arbres ont eu des feuilles, que les oiseaux ont chanté, que les papillons ont voltigé, je n'ai pu m'en arracher.

Il falut enfin quitter cette ville si séduisante & si profane, pour aller se sanctifier dans cette Rome, où les cendres qu'on y foule parlent bien plus au

cœur

cœur & à l'esprit que les êtres vivans des autres villes.

J'allois continuer mon voyage de Paris à Naples, mais la longueur de ma lettre m'effraye ; j'espère que vous ne me direz pas ce qu'une femme de vos amies disoit à un homme très-aimable & très-aimant, qu'il lui avoit écrit une fort longue lettre pour lui prouver qu'il ne l'aimoit pas. Il vint la voir le lendemain, & lui dit, je vous ai écrit une lettre bien longue. Vous me l'auriez écrite plus courte, lui répondit-elle, si vous aviez voulu ne me dire que la vérité. Adieu, aimable W*** ; écrivez-moi plus souvent, & n'allez pas vous venger de mon silence ; car la véritable amitié est aussi incapable de ressentiment que d'amour-propre.



LETTRE XXIII.

Au Même.

Naples, 27 Septembre 1780.

JE vous remercie de votre charmante lettre, & même de vos préventions pour moi; il y a des illuſions, des erreurs qui valent encore mieux que certaines vérités, car elles nous flattent au lieu de nous affliger comme elles.

J'aurois voulu répondre d'abord à cette belle lettre; mais le climat de Naples & les habitans m'empêchent de faire ce que je veux, & me rendent ſi différente de moi-même, qu'en examinant mon ame, mon eſprit & ma raiſon, je trouve tout cela ſi changé, ſi affoibli, que j'éprouve à-peu-près la même ſenſation qu'éprouvent les malades lorſqu'ils ſe regardent au miroir après une longue maladie.

Je vous ai rendue modeſte, dites-vous.

Cette apparence de modeſtie eſt un menſonge délicat pour m'encourager lorſque je vous écris ; car je perdrois courage, ſi je ne vous écrivois par amitié plus que par vanité.

Vous aurez reçu à préſent ma longue lettre ſur Paris. Cette lettre fit de moi, pendant quelques ſemaines, un être bien étrange, ſur-tout pour Naples. Je fuyois les hommes comme l'on fuit les animaux pour leſquels on ſe ſent de l'anthipathie. Je voulois me recueillir pour vous peindre ce que j'avois vu & ſenti dans cette ville, où il y a tant de mal & tant de bien. Vous n'aurez vu dans cette lettre que les apperçus d'une femme vive & ſenſible, qui juge des hommes & des choſes d'après les impreſſions de ſon cœur & de ſon imagination.

Je vous prie de laiſſer là vos préventions pour moi, & de me dire avec cette franchiſe que vous avez, lorſque vous renoncez aux uſages monotones du monde pour être vous-même, ſi j'ai bien vu & bien peint.

Je prépare des matériaux pour vous écrire ſur Naples. Je vais dans les places où s'attroupe le peuple ; je fais arrêter mon carroſſe, & de-là je vois & j'écoute. Ce peuple original, par ſon phyſique & ſon moral, me préſente à chaque inſtant des ſcènes & des tableaux qui appellent Molière : c'eſt dans ces inſtans ſur-tout où il ſe montre d'après nature. C'eſt dans le peuple qu'il faut étudier les hommes & les nations ; on leur trouve encore un peu de cette nature, qui eſt ſi effacée dans la claſſe d'hommes que l'on appelle gens comme il faut, & qui eſt preſque toujours comme il ne faut pas.

Je lis & relis l'Hiſtoire Romaine pour reconnoître & voir avec plus d'intérêt, à mon retour à Rome, ces lieux où ſe ſont paſſées les grandes ſcènes du monde. L'hiſtoire de nos jours n'eſt qu'un roman auprès de la majeſté de cette hiſtoire. La paſſion du beau, du grand a diſparu ; nous n'aimons que le joli, parce que nous ne ſommes que jolis : on diroit que l'eſ-

pèce humaine a dégénéré. C'étoit des hommes grands, bien faits, bien proportionnés, d'une belle & noble physionomie, où l'on voyoit l'empreinte d'une ame grande & courageuse. Ces hommes ne sont plus que foibles, petits & mal conformés, & leur physionomie annonce toute la petitesse & la foiblesse de l'ame. L'Italie moderne me semble un beau temple renversé, où l'on voit dans les ruines des restes mutilés des belles statues qui le décorent.

Me voilà presque devenu philosophe; j'en suis fâchée, ce métier-là ne va point aux femmes. Nous sommes comme les enfans; ils ne sont aimables que quand ils jouent & folâtrent; lorsqu'ils raisonnent, ils ne sont plus ni enfans ni hommes.

Voici donc un enfantillage; je me promenois l'autre jour dans un jardin près du Vésuve avec plusieurs personnes, & l'Apollon de Naples, qui est le Duc de***. Ce Duc n'a guères l'air d'un inspiré; il l'est pourtant. En me promenant,

j'apperçus un temple & un arbre de laurier; je m'approchai de l'arbre, j'en coupai quelques branches, dont je formai une couronne; je la cachai ſous mon tablier, & je fus prendre par la main mon inſpiré, qui ſe laiſſa conduire ſans trop ſavoir où : tout le monde nous ſuivoit. Arrivés au temple, je le fis aſſeoir, & lui mis la couronne ſur la tête; enſuite je me proſternai devant cette nouvelle divinité, faiſant ſigne à tous ceux qui étoient préſens de faire auſſi la génuflexion. L'homme déifié prit la choſe à la lettre. Cette couronne lui plut; il trouva qu'elle lui alloit bien; il la garda toute la journée; & ne pouvant ſe réſoudre à la quitter, il fut le ſoir dans le monde avec ſa couronne à la main, &, tout plein d'enthouſiaſme, il m'exprima ainſi ſa reconnoiſſance dans le langage des Dieux.

SONETTO.

Poiche del ſacro alloro il crin m'hai cinto,
E poeta mi crei, gentil G,

Eſtro novello in me già ſi propaga,
E'l grato core ſu le labbra è ſpinto.

A lodare i tuoi pregj eccomi accinto,
Nè canterò, che ſei leggiadra e vaga
Che mille petti ogni tuo ſguardo impiaga,
O che Amfion dalle tue dita è vinto.

Son vanti queſti al bel ſeſſo non rari:
Ma ben dirò, che nelle grandi idee
Vai degl' ingegni più ſublimi al pari.

Dirò, che fra gli don delle tre Dee
Sol quelli di Minerva a te ſon cari,
E che il ſerto d'Apollo a te ſi dee.

RÉPONSE.

Monſieur le Duc,

Je ne vous remercierai pas dans le langage des dieux, des vers que vous m'adreſſez. Vous me créez ſi ſéduiſante dans ces beaux vers, que ſi je prenois vos éloges au pied de la lettre, vous feriez de moi un nouveau Narciſſe. En couronnant votre génie, je n'ai fait qu'un acte de juſtice, & c'eſt à Apollon ſeul

à qui vous devez rendre graces de cette couronne qu'il laiſſa tomber ſur votre tête lorſqu'il quitta la terre pour voler dans l'Olympe. Pour moi, M. le Duc, je n'ai d'autre mérite que d'avoir ſu deviner l'intention du Dieu qui vous a ſi bien inſpiré, & dont vous êtes le favori.

Je ne me ſuis pas trompée, en penſant que l'eſtime & l'amitié que la Reine me témoigne vous feroient plaiſir. Le génie que vous avez n'exclut pas certaines foibleſſes, & nous aimons à trouver dans les autres les mêmes préventions que nous avons pour ceux qui nous ſont chers. Vous voyez que je ne me flatte pas peu; mais il eſt ſi naturel de ſe croire aimé de ſes amis, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'abandonner à cette idée.

Les bontés qu'a pour moi cette auguſte Princeſſe, & que les courtiſans appellent diſtinction, flattent bien plus, je vous aſſure, mon cœur que ma vanité, car je l'aime. Une certaine ſympathie me parla

pour

pour elle dès le premier inſtant que je la vis ; il me ſembloit que je ne faiſois que la revoir, & que je la connoiſſois depuis long-temps. L'eſprit ſeul ne fait pas ces eſpèces de miracles ; ils n'appartiennent qu'au cœur ; c'eſt lui qui nous rapproche, & qui fait dans un inſtant ce que l'eſprit n'opère que lentement & d'une manière pénible. Mais ne craignez rien pour ma philoſophie, la vanité ne la ſéduira pas. Cette ſympathie n'ira pas plus loin ; je retiendrois mon ame. Les barrières du Trône contraignent le cœur, arrêtent les élans de la ſenſibilité, & ne permettent que le reſpect : ſentiment grave, ſérieux, qui intimide le ſentiment lui-même. Ainſi conſolez-vous de n'être pas Roi ; le ſentiment vaut bien une couronne.

Ne voilà-t-il pas encore une lettre de quatre pages ! Je ne ſais point finir lorſque je vous écris ; l'amitié eſt preſqu'auſſi diffuſe que l'amour. Adieu.

LETTRE XXIV.

A Madame la Princesse de .....

Marseille, ce 28 Septembre 1782.

MADAME,

Je suis toujours plus charmé des lettres dont vous voulez bien m'honorer, & je suis flatté de l'esprit & du génie qui y brillent par-tout, comme si cette gloire m'appartenoit. Je sens pourtant bien, dans cette correspondance, de quel côté elle est; je ne me fais à cet égard aucune illusion: mais enfin si la gloire de penser & d'écrire aussi bien que vous me manque, j'aurai celle d'avoir constamment rendu justice à un mérite qui se développe en toute occasion d'une manière si heureuse.

Il me semble que vous vous trompez fort, lorsque vous craignez que l'air de

Naples n'ait influé sur votre ame, sur votre esprit & sur votre raison; sans doute il n'arrive que trop que le corps se ressent de ces fâcheuses influences. Mais il arrive aussi quelquefois que l'ame en est plus sensible, plus délicate, & le génie plus sublime, plus élevé, plus étonnant; ce qui compense avec usure la gaieté, qui rendoit aimable & séduisant dans la pleine santé. Si pour ces sortes de sensations il y avoit un miroir, vous y verriez facilement ces effets; mais il est trop vrai, d'un autre côté, qu'une société, & un monde composé d'êtres peu spirituels & peu accoutumés à penser, forment une atmosphère qui épaissit l'entendement le plus subtil; il faut de l'émulation, il faut le desir & l'espérance de plaire à des hommes qui en soient dignes, pour donner à l'imagination le ressort nécessaire: mais il en est qui sont si heureusement nées, qu'elles triomphent de tout, surmontent tout, & se nourrissent en quelque sorte sans alimens.

Vous me rendez, Madame, pleinement juſtice, lorſque vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous arrive. Je ſuis enchanté & ravi de l'accueil que vous avez reçu de la Reine de Naples. Je vois que cette auguſte Princeſſe a, par ſon éducation & par ſon eſprit, le tact heureux & fin de diſtinguer une Princeſſe que la nature elle-même diſtingue par des dons ſi rares.

Tout ce que vous me dites ſur les graces, ſur l'eſprit & le cœur de cette auguſte Princeſſe, & de votre penchant pour elle, eſt infiniment précieux.

Je vous ai écrit avec naïveté mes ſentimens au ſujet de votre lettre ſur Paris; j'enchéris, ce me ſemble, encore ſur la juſte critique que vous en faites. Ce que vous appellez les apperçus d'une femme vive & ſenſible, ſont les réflexions profondes d'un eſprit ſupérieur qui s'exprime avec toute la grace de votre ſexe, & toute l'énergie du nôtre. Vous avez néanmoins du penchant pour cette grande & belle

ville; c'eſt que, malgré ſes défauts, les beautés de la nature & de l'art que vous avez peintes en poëte charmé, & non en critique, en rendent le ſéjour enchanteur; c'eſt un amas étrange de choſes admirables & d'êtres ridicules. Cependant les beaux génies qui produiſent ces chef-d'œuvres de l'art exiſtent dans cette capitale; mais ils ſont éparpillés & preſque ignorés dans le vain tourbillon du monde. On voit beaucoup plus les réſultats de leurs eſprits que leurs perſonnes, & ce ſont eux qui entretiennent ce goût précieux, qui fait de Paris la première ville de l'univers.

Le plaiſir que me font vos lettres, me prépare toujours à de nouveaux plaiſirs; celles que vous m'annoncez ſur Naples ſont attendues avec une impatience proportionnée à leur mérite. On voit beaucoup de gens qui ont voyagé par-tout, mais il y en a bien peu qui n'euſſent mieux fait de reſter chez eux; ils ont ramaſſé les vices & les ridicules des autres pays,

& ſe ſont bien gardés d'étudier d'une manière utile & agréable les mœurs des peuples. Ils ne ſont pas plus étonnés des grands monumens, qu'attriſtés par la vue d'une maſure ; ils ont une ame *inexaltable.* Les Auteurs qui ont écrit leurs voyages, n'ont, pour l'ordinaire, pas plus de cœur que ceux dont je parle n'ont d'eſprit ; de ſorte que des lettres comme les vôtres ſeroient des ouvrages précieux pour des indifférens. A plus forte raiſon pour moi, dont les merveilles que vous produiſez avec tant de facilité ne doivent pas diminuer l'enthouſiaſme.

Vous avez très-bien fait de commencer la lecture des grands Auteurs de l'antiquité. Celle des Hiſtoriens & des Philoſophes, eſt preſque la ſeule qui puiſſe donner du plaiſir lorſque l'on ignore les langues anciennes ; car pour les Poëtes, il faut renoncer à les connoître. Je pourrois vous faire une peinture ſéduiſante de leur imagination, de leur eſprit, de leur goût, de leur abondance, du charme de

leur ſtyle, & de cette eſpèce de magie qui fait qu'on ne les quitte jamais ſans douleur; mais je ne veux point augmenter vos regrets, la plupart des traductions les défigurent aſſez pour les rendre ſouvent ridicules, & toujours illiſibles & ennuyeux.

Tacite, auſſi Philoſophe qu'Hiſtorien, dont vous êtes enchantée, eſt en effet un homme extraordinaire par les grands ſentimens, les penſées profondes, & l'énergie du ſtyle; cela vaut un peu mieux que nos Hiſtoriens, qui ne ſont ni vrais, ni éloquens, ni Philoſophes. Cette gloire manque à la littérature Françoiſe.

Je vous dois un compliment, & à M. le Duc de Belfort ſur ſon ſonnet, & ſur votre réponſe à ce ſonnet; l'un & l'autre ſont très-beaux. Les Poëtes que vous créez & que vous inſpirez, le ſont mieux que beaucoup de ceux qui invoquent Apollon; & quelques productions, comme celle de M. de Belfort, vous vaudroient des temples où l'on iroit recevoir

des réponſes & des inſpirations divines. Je ſuis avec l'attachement le plus inviolable & le plus reſpectueux,

Madame,

Votre très-humble, &c. &c.

S.... V....

LETTRE XXV.

A M. S...: V.... à Marſeille.

Naples, 30 Septembre 1780.

SI vous ignorez l'origine de Naples; la voici. Vous ſavez que les Syrenes déſeſpérées de n'avoir pu charmer Uliſſe, ſe diſpersèrent dans les mers pour y cacher leur honte. Parthénope, après avoir erré long-temps, vint échouer ſur ce rivage, où on lui éleva un tombeau. Sur ce tombeau fut bâtie Naples.

Il ſemble que les cendres de cette ſéductrice aient laiſſé l'empreinte de ſon caractère aux habitans, qui ont toute ſa

ruſe ſans avoir ſes charmes ſéduiſans.

La ſituation de cette ville eſt raviſſante. Bâtie au pied d'un côteau toujours verd, elle s'élève en amphithéâtre, & forme deux demi-cercles autour de la mer. Cette mer n'eſt jamais orageuſe; elle eſt toujours calme & tranquille : on diroit qu'elle a dépoſé ſes fureurs dans ces riantes contrées.

L'autre jour je voulus voir l'enſemble de ce beau tableau, & j'allai par mer à quelques milles de Naples. Là je fis arrêter mon bateau au ſein des ondes. Quel ſpectacle raviſſant! je voyois d'un coup-d'œil tout le golfe de Naples; j'avois devant moi une vaſte mer, ou plutôt un baſſin clair & tranſparent; à droite, le riant côteau du Pauſilippe, qui ſe perd inſenſiblement dans la mer, & Pouzzol; vis-à-vis le délicieux golfe de Baie, en ſuivant la côte le long de la mer, les charmantes îles de Procida, de Niſida, d'Iſchia, de Caprée, Mola, Sorrento, Maſſa, & Caſtelamare. Au fond du

tableau, le Véſuve, iſolé, lançant dans les airs dès traits de feu & de flammes de mille couleurs, qui retomboient en pluie. A ſes pieds Portici, les villes enſevelies dans ſes cendres, & les riantes campagnes qui ſemblent placées là pour diſtraire de ce tableau effrayant & terrible; dans le lointain, une chaîne de montagnes; enfin Naples en amphithéâtre. La population, le grand mouvement de cette côte, embelliſſoit & animoit encore le tableau.

Je ne pouvois m'arracher du ſein de la mer; j'aurois voulu y fixer ma demeure. Un charme m'y tenoit enchaînée; quelle magie! tant que le jour dura, je ne pus en ſortir. Lorſque je vis paroître la nuit, je m'en fus doucement, doucement dans mon bateau côtoyant le rivage. La lune parut, & me préſenta un ſpectacle encore plus intéreſſant. Sa lumière douce, mélancolique, répandoit ſur ce tableau un coloris pâle, éteint, & des nuances ſi délicates, qu'en l'obſervant je ſentois naître en moi un

calme heureux, & mon ame sembloit se reposer des vives impressions que lui avoit fait éprouver ce spectacle animé par l'astre du jour. Est-il possible, disois-je en m'éloignant, que des contrées si belles, si animées, si riantes, & qui devroient être la patrie des belles imaginations, ne produisent plus que des êtres apathiques qui semblent accablés des dons de la nature, & qui dans le sein des richesses ne sont que des misérables? Sans doute ces contrées n'ont point été créées pour l'homme. Le terrible volcan qui est dans leur sein, la grande activité du climat, qui, en donnant trop de vie, par cela même la détruit, sont des signes de la nature qui avertissent l'homme de fuir à jamais ces contrées: mais ce n'est pas la seule fois qu'il est sourd à sa voix.



LETTRE XXVI.

Au Même.

Naples, 8 Octobre 1780.

LE ſouvenir de Rome me pourſuit; je cherche par-tout quelque trace Romaine, je regarde les temples, les palais, les ſtatues: mais tout ce qui s'offre à mes yeux me dit, tu n'es plus à Rome. Tout le charme de Naples eſt dans ſon climat & dans ſa ſituation, ſa ſituation ſur-tout. Cette grande ville s'étend irrégulièrement ſur les côteaux & dans la plaine; ce qui en favoriſe la perſpective, & lui donne, comme vous venez de voir, la forme d'un amphithéâtre. Son aſpect ſans nobleſſe n'annonce point une grande capitale. Les rues, pavées de lave, ſont aſſez larges, aſſez alignées; mais les édifices qui les bordent n'ont rien de frappant. Les maiſons ſont vaſtes, très-élevées, mais ſans

décoration extérieure ; elles ſont couvertes en terraſſes, ce qui offriroit des jardins ſuſpendus, ſi l'on aimoit ici les fleurs & la verdure. Mais les cours noires, ſales, infectes, l'exceſſive mal-propreté dont les ſens ſont bleſſés en y entrant, prévient défavorablement contre l'éducation & les mœurs des habitans.

L'abrutiſſement, l'abandon du corps ſur-tout dans les riches, annonce une ame qui ne ſent plus ſa dignité. Lorſque le corps tombe dans l'aviliſſement, l'ame eſt déjà avilie, ou le ſera bientôt. Le goût de la propreté tient plus qu'on ne croit à la fierté & à la délicateſſe de l'ame.

Mais laiſſons les habitans ; ſortons de leurs maiſons, & revenons à la ville. Elle a beaucoup de Places, mais pas une de belle ; des fontaines d'une décoration gothique, des obéliſques de mauvaiſe forme, chargés d'ornemens lourds, biſarres. Le grand nombre de vagabonds déchirés, mais galonnés, & à longues épées qui battent continuellement le pavé, donnent

à cette ville l'air de la mauvaiſe compagnie.

Il y a peu de beaux palais, & ſur trois cents égliſes, on en cite peu de belles; pluſieurs ſont élevées ſur des temples antiques.

Le temple de Mercure eſt devenu celui des Apôtres; celui de Caſtor & Pollux a été conſacré à S. Paul & à S. Pierre. Les colonnes du périſtile du temple antique ornent la façade & la porte de cette égliſe; le théâtre où Néron chanta pour la première fois en public, lui ſert de cloître : on apperçoit encore les reſtes de ſa magnificence dans les colonnes de granit qui ſoutiennent les arcades. Cette égliſe eſt d'une conſtruction élégante, ornée de ſtatues, de bas-reliefs en argent, & de tableaux où l'on admire le pinceau fier & poétique de Solimeni.

Sur le tombeau de Parthénope s'élève l'égliſe de Saint-Jean.

Le temple d'Apollon eſt changé en cathédrale : c'eſt dans une chapelle de cette

église qu'on conserve le sang de saint Janvier. Cette relique est fort bien logée là : cette chapelle est d'une magnificence céleste. L'architecture en est noble & élégante ; elle est ronde, & entourée de quarante-deux colonnes de marbre de Sicile, & d'un grand nombre de statues de bronze. Les ornemens saillans sont dorés ; la coupole est peinte par Lanfranc, les angles par Dominicain : on y admire le génie fier & hardi de leur pinceau. Le tableau du grand autel est de l'Espagnolet ; il représente un miracle qui demandoit tout le prestige du pinceau de ce peintre. C'est saint Janvier sortant de la fournaise.

Le trésor est d'une richesse prodigieuse. Que fait donc saint Janvier de cet amas d'argent, d'or & de pierres précieuses? Il faut avouer que les Italiens sont bien désintéressés ; ils s'appauvrissent pour enrichir leurs saints. Mais au moins celui-ci n'est point ingrat, car il témoigne deux fois par an sa reconnoissance aux Napoli-

tains par la liquefaction de ſon ſang : mais voilà aſſez d'égliſes pour un homme qui n'y croit pas.

Les théâtres, vrais temples des Italiens, ſont très-beaux. Le théâtre neuf eſt d'une forme élégante, & joliment décoré ; celui des Florentins eſt moins élégant, mais pourtant fort joli : ils ont l'un & l'autre cinq rangs de loges. Pour celui de Saint-Charles, qu'on appelle théâtre royal, c'eſt en effet le roi des théâtres par ſa grandeur, ſa magnificence, & le plus vaſte des théâtres modernes.

On y arrive par trois belles avenues ; la ſalle eſt un ovale, autour duquel règnent ſept rangs de loges revêtues de glaces, & décorées de ſculpture dorée ; elles peuvent contenir dix ou douze perſonnes aſſiſes : il y a trente-ſix loges à chaque rang. La loge du Roi, ſuperbement ornée, fait une belle perſpective à l'avant-ſcène ; le parterre a ſeize rangs de ſièges larges & commodes ; la ſcène eſt immenſe, un char attelé à huit che-

vaux

vaux y tourne à l'aiſe ; les ſpectacles y ſont de la plus grande magnificence; les décorations, les coſtumes des acteurs, la muſique, les danſes, tout y eſt impoſant & ſuperbe.

Le palais du Roi eſt beau, & ſa ſituation délicieuſe ; il a d'un côté la mer bordée de divers payſages, de l'autre une grande place. Son architecture extérieure, compoſée de trois ordres, a de la grandeur. La cour eſt décorée de deux rangs de portiques l'un au-deſſus de l'autre, dont les arcades ſont ſoutenues par des colonnes de granit. L'eſcalier eſt beau, & annonce un palais : on y eſt arrêté par le Tage & l'Ebre, figures coloſſales, qui, placées là, ſemblent être les ſymboles des barrières qui environnent le trône.

Dans l'intérieur règne cette magnificence ordinaire à la demeure des Rois; il y a de beaux plafonds en peinture, & une précieuſe collection de tableaux.

L'inconſtance m'a fixée; je me ſuis arrêtée devant un amour aîlé, couché ſur

un drap blanc ; ſes aîles, dont les plumes ſont doucement agitées, ſemblent prendre l'eſſor. Cette agitation eſt ſi gracieuſe, qu'elle m'a fait trouver un inſtant l'inconſtance aimable ; mais en me tournant vers une Lucrèce d'une beauté raviſſante qui s'enfonce le poignard dans le ſein, avec le noble courage de la vertu, j'ai jetté un regard de dédain ſur les aîles de l'amour.

Des appartemens du Roi & de la Reine, on paſſe ſur une terraſſe délicieuſe ; c'eſt un jardin ſuſpendu ſur la mer, orné de buſtes & de vaſes de marbre, où l'on ſe promène ſous de jolis berceaux d'orangers, interrompus de temps en temps par de petites coupoles formées des mêmes feuillages ; on a devant ſoi une grande étendue de mer, à gauche le Véſuve, les villes, les villages, & les maiſons de campagne qui l'avoiſinent.

Sur le côteau du Pauſilippe à Capo di Monte, il y a un autre palais royal d'une belle & grande architecture dans une ſituation riante & pittoreſque : il eſt bien

dommage qu'il ſoit abandonné. Cet abandon frappe en y entrant ; ce n'eſt plus qu'un Muſeum qui renferme une ſuperbe collection de médailles, de camées de toute eſpèce, & de tableaux, où l'on reconnoît le génie des Raphaël, des Corrège, des Caravage, & autres grands peintres. J'ai été ſur-tout frappée de la beauté céleſte d'une Madonna de Raphaël; elle n'a rien de terreſtre. L'immortalité eſt empreinte dans ſes yeux, dans toute ſa perſonne. Malgré la ſituation de ce palais ſur une montagne, on y trouve un parc auquel on pardonne ſa ſauvagerie en faveur de ſa ſituation.

Je vais deſcendre au pied de ce côteau, & me promener dans un jardin délicieux, où je vous laiſſerai après ma promenade.

Trois belles avenues y menent ; aux deux côtés de l'entrée principale, je trouve de jolis pavillons ornés de portiques qui ſervent de cafés ; de-là j'entre dans la grande allée qui eſt entre deux berceaux

ou galeries ouvertes, ſous leſquelles ſont des bancs de repos. En dehors règnent, de chaque côté dans toute la longueur du jardin, des parterres Anglois & François, ſéparés par des pièces d'eau. Au centre du jardin, eſt un grand baſſin jailliſſant. Je vais y voir les Dieux marins; ils ſont d'une figure bien peu divine.

Autour d'une partie de l'enceinte ſont des niches qui renferment des ſtatues; l'autre partieforme un ſiège autour de la mer.

Cette promenade eſt ſur-tout raviſſante par ſa ſituation; elle a d'un côté le riant côteau du Pauſilippe, qui forme un demi-cercle, & lui fait amphithéâtre, & la partie de la ville bâtie aux pieds de ce côteau; de l'autre côté on a une vaſte mer, tout le golfe de Naples, les petites îles qui ſont vis à-vis, & dans le lointain une chaîne de hautes montagnes qui terminent ce tableau, ſi bien deſſiné par la nature.

Tous les ſoirs, dans cette ſaiſon, on illumine cette promenade; les galeries en

verdure, la grande allée, l'enceinte du jardin, les pavillons qui ſont au bout, tout eſt illuminé. Les berceaux & la grande allée forment trois galeries de lumière, qui ſe répètent dans la mer l'eſpace d'un mille que s'étend cette promenade. Figurez vous donc ce magique coup d'œil, puiſque je ne puis vous le faire voir ni vous le peindre.

Hier au ſoir, la douce clarté de la lune ſe mêlant à celle de cette illumination, en tempéroit l'éclat, & répandoit dans tout ce jardin une lumière magique qui jettoit les ſens dans le raviſſement. En y entrant, je crus être dans les Champs Eliſées; je doute qu'ils ſoient plus beaux, qu'on y éprouve de plus douces ſenſations, & qu'on y ſoit plus heureux.

Une auguſte mortelle m'y aborde tous les ſoirs. Par ſes fréquens rapprochemens, par ſa bonté amicale, elle achève l'illuſion, & me tranſporte dans ces lieux fortunés où les Rois ne ſont que des ombres.... Adieu.

LETTRE XXIII.

Au Même.

Naples, 6 Octobre 1780.

JE vois tout, car je veux voir & pour vous & pour moi. Je viens des catacombes; le croiriez-vous? j'en suis fâchée, car j'en ai emporté tout le lugubre.

C'est une espèce de ville à trois étages qui s'étend à deux milles sous terre dans le centre des montagnes, & dont les rues & les places sont bordées de tombeaux placés les uns sur les autres. Je l'ai parcourue à la lueur des torches; quel lugubre!

En entrant dans cette ville des morts; en observant ces vastes tombeaux, ces inscriptions, ces chapelles, ces autels rustiques, ces foyers où les vivans étoient mêlés avec les morts; je gémissois sur l'humanité, dont tout ce qui m'envi-

ronnoit me retraçoit la foibleſſe malheureuſe & la méchanceté perſécutrice.

En parcourant Naples, je trouve à chaque pas des monumens qui me rempliſſent de terreur & d'épouvante. En paſſant dans la place du Peuple, je vois l'endroit où Conradin & Frédéric, les deux derniers rejetons des maiſons de Suabe & d'Autriche, furent décapités à l'âge de dix-ſept ans par ordre de Charles d'Anjou, qui diſputoit le Royaume de Naples à Conradin, qui en étoit l'héritier. Cette noire tragédie eſt peinte à freſque ſur les murs d'une chapelle, bâtie à l'endroit même de l'exécution. Près de là, dans l'égliſe des Carmini, eſt leur tombeau; on voit ſur la porte la ſtatue d'Eliſabeth, mère de Conradin, à genoux avec une bourſe à la main. C'eſt avec cette bourſe, que cette mère infortunée vint d'Allemagne pour racheter ſon fils des mains de l'odieux tyran: mais elle arriva trop tard.

Dans la cathédrale, je vois le tombeau

du malheureux André, Roi de Hongrie, étranglé par les ordres de sa femme Jeanne de Naples. L'épitaphe atteste le crime à la postérité.

Dans la même église, le tombeau de Charles Duras, Roi de Hongrie, qui vengea son sang en faisant subir à cette même Reine le même genre de mort qu'elle avoit fait subir à son mari.

Au Montolivet, le tombeau de cette même Reine Jeanne.

Dans l'église de San Giovanni, celui de Jean Caraccioli, triste victime d'un amour outragé. Jeanne seconde l'aima, le fit assassiner, & mourut ensuite de douleur & de remords.

Le château de l'Œuf, forteresse sur un rocher au bord de la mer, est le tombeau du dernier Empereur & de l'Empire Romain.

J'ai vu aussi la maison du fameux Mazaniello, homme de la lie du peuple, de la classe de ceux qu'on nomme lazaron, qui dans l'espace de quelques jours, fut maître

maître de Naples, aſſaſſiné, couronné, mort, & porté en triomphe au tombeau des Rois de Naples. O exemples terribles & funeſtes du pouvoir & des viciſſitudes du trône.

LETTRE XXIV.

A lu Même.

Naples, 20 Octobre 1780.

J'AI vu à Rome les prodiges des arts; je ne vois ici que les merveilles de la nature. Elle agit toute ſeule; l'homme l'abandonne à elle-même, & tombe dans l'inertie, parce qu'elle eſt ſans ceſſe en action; ſon activité le jette dans une telle pareſſe, qu'il ne ſortira jamais de l'eſpèce de barbarie où il eſt plongé. L'orgueil que lui inſpire ſon ciel, ſon climat, ſon pays, qu'il croit le plus beau & le meilleur de l'univers, le faux luxe, qui l'a ſurpris encore barbare, l'éblouiſſent, le trom-

pent, & l'empêchent de voir les ténèbres de ſon ignorance. On peut dire que l'homme ici eſt bien loin & bien près de la nature ; car il eſt à-la-fois barbare & dépravé.

La nature, toujours moins effacée dans le peuple que dans la claſſe des autres hommes, offre dans celui-ci toutes les ſingularités, les biſarreries & les contraſtes qu'on voit en elle dans ces contrées. Sa mobilité modifie, change & varie ſon être de mille manières, & en fait une eſpèce de caméléon. D'une vivacité convulſive, il paſſe à l'inſtant à l'abattement de la ſtupeur ; il eſt pétulant & tranquille, lâche & téméraire, ſimple & fourbe, ſuperſtitieux ſans religion, fripon à l'excès ſans être pourtant intéreſſé ; il ne filoute, n'eſcroque que pour ſe livrer à l'oiſiveté, à la pareſſe & à une inaction, qui eſt ſa paſſion dominante & ſa ſuprême volupté. Il trouve le bonheur dans le néant de lui-même. On diroit qu'il n'eſt mû que par les eſprits vitaux, & que l'ame en lui eſt dans

une profonde léthargie. Ces contraſtes ſe montrent auſſi dans ſon phyſique. Les traits du viſage, la phyſionomie, les mouvemens, les geſtes, ſont ceux d'une nature hardie, mais brute, âpre, abandonnée à elle-même, point humaniſée, point corrigée, point embellie par l'art de l'éducation, par cet art enfin qui fait de deux hommes de la même eſpèce; deux hommes ſi différens.

Mais le phyſique ne ſe dégrade jamais tant, abandonné à lui-même, & peut plutôt ſe paſſer de culture; l'autre partie de nous-mêmes, bien plus précieuſe, tombe dans une langueur, dans une léthargie mortelle, ou ſe dégrade dans ſon affreux réveil.

Tel eſt ce peuple; ſont-ce là les deſcendans des Grecs? Ils prouvent bien que tout dégénère, & même l'homme. Cette heureuſe organiſation, ſes ſens parfaits, ſi fins, ſi délicats, ſi propres à ſaiſir & à embellir la nature, ſont devenus obtus, & lourds : les beaux arts ne naîtront

plus ici. Un peuple ſi dégénéré, ſi dégradé, ne peut avoir les idées du vrai beau : une nature, ſi enlaidie, ne ſauroit ſervir de modèle. En voulez-vous une preuve ? Aux portes de Rome, Naples reſte dans la barbarie, & n'a ni Peintre, ni Sculpteur, ni Architecte. J'ai perdu ici l'opinion où j'étois que Naples fût la patrie de la muſique, comme on le croit généralement. Le chant déſagréable du peuple, qui ne conſiſte que dans des ſons confus & mal articulés, ſon organe dur, ſon intonation toujours fauſſe, tout cela m'a fait connoître, que ſi Naples eut la primauté ſur les autres villes d'Italie dans cet art agréable, c'eſt par ſes écoles muſicales, qui donnèrent des Muſiciens célèbres à toute l'Europe, & non par cette heureuſe organiſation qui diſtingue les autres peuples d'Italie. On dit pourtant que dans certaines provinces du royaume de Naples le peuple y eſt mieux organiſé, & laiſſe encore un peu deviner ſon origine grecque. Aprile, mon maître de chant, l'un des

plus célèbres chanteurs de l'Italie, né dans une de ces provinces, m'a dit que le chant de ces peuples est si beau, si agréable, leur organe si flexible, & leur intonation si juste & si parfaite, qu'il a passé souvent des nuits entières à les entendre chanter. La plupart des modulations de leurs airs ressemblent parfaitement à l'ancienne musique Italienne, qui est la musique par excellence, & que les Italiens pourroient bien avoir imitée des Grecs, qui, ayant excellé dans tous les arts, avoient sans doute atteint la perfection dans celui-ci, où il ne faut pas moins de génie & d'imagination que dans les autres; ce qui me le feroit croire, c'est que les peuples de ces contrées, anciennement Grecs, conservent encore un chant parfait, & qui a très-peu de rapport avec le chant de la nouvelle musique Italienne.

J'ai examiné plusieurs de leurs airs; il feroit à desirer, pour la perfection de l'art, que les nouveaux maîtres de musique Italienne imitassent ce goût simple & su-

blime; cette mélodie ſans prétention, pleine d'expreſſion & de naturel, & qui a je ne ſais quoi d'antique, & reſpire le bon & le vrai goût.

J'ai fait à ce ſujet une remarque, qui ne me laiſſe preſque aucun doute ſur la véritable origine de la muſique Italienne. En examinant les airs du peuple des provinces de Naples, j'ai trouvé qu'ils avoient beaucoup de rapport, & même de reſſemblance avec ceux que chantent les payſans des campagnes de Marſeille, qui, comme Naples, fut une colonie grecque. La compoſition des uns & des autres de ces airs eſt abſolument la même, & ne paroît différer, quand on les entend ſans les lire, que par la différente manière de chanter, qui, chez les Provençaux, eſt groſſière & barbare, & dans les peuples des provinces de Naples a une fineſſe, une grace, une délicateſſe dans les modulations, preſqu'inimitables à l'art. Je penſe donc que l'ancienne muſique Italienne n'eſt que la muſique Grecque régénérée.

Je reviens à ce que je vous disois tantôt ; si Naples eut la supériorité dans cet art sur les autres villes d'Italie, c'est à de grands maîtres qu'elle la doit. Pourpore, Scarlati, & Durante, furent les chefs de l'école musicale, & firent renaître l'art créé par les Grecs, où l'élevèrent à cette perfection qu'il atteignit sous ces grands maîtres; Durante, sur-tout, fut le Raphaël & le Michel Ange de la musique : génie créateur qui poussa l'art à un degré de sublimité auquel on n'auroit jamais pensé qu'il pût atteindre. Il devint le peintre de la nature & des passions, en exprimant par des sons leur vrai langage : invention, fécondité, vérité, expression sublime, coloris précieux, ombre, clair obscur. Ses compositions sont des tableaux qui représentent au vrai toutes les passions & les différens objets de la nature; le murmure d'un ruisseau ou d'une fontaine, une forêt agitée par les vents, un torrent impétueux, une tempête, le tonnerre qui éclate & retentit dans le lointain, la mer en cour-

roux, un volcan vomissant des flammes; enfin tous les grands objets que nous présente la nature. Il n'est pas moins heureux, moins sublime en peignant les passions & les affections de l'ame.

Les charmes & les tourmens de l'amour, les tendres épanchemens de l'amitié, la haine, la pitié, la colère, le désespoir & les larmes; tous ces objets, tous ces sentimens divers, étoient des sujets heureux pour ce beau génie. Il fut le maître de tous les maîtres célèbres du siècle. Pergolèse, Jomelli, Taradella, Traetta, Paisello, Piccini, Sacchini, tels furent ses écoliers.

Ce grand maître, qui avoit senti que dans les arts qui imitent la nature, il faut abandonner le génie à lui-même, livroit ses élèves à leurs impulsions naturelles; tous se sont signalés dans cet art charmant; mais aucun n'a pu atteindre ce génie musical, vraiment privilégié de la nature.... Adieu.

LETTRE XXV.

A la Même.

Naples, 30 Octobre 1780.

J'ai passé la soirée à l'Académie ; quelle Académie, direz-vous ? celle des beaux arts ? non. Celle des sciences ? non. C'est donc l'Académie des belles-lettres ? encore moins. On appelle ici Académie l'assemblée de la Noblesse. Cette assemblée, très-brillante, s'entretient par souscription ; elle se tient dans un palais situé au bord de la mer, composé de vastes galeries qui communiquent à des pièces qui sont autour très-éclairées. Là on joue aux cartes, aux dames, aux échecs. On se promène, on forme des cercles avec ses connoissances pour causer. Il y a aussi une pièce séparée pour le jeu de billard. On y trouve jusques à un cabinet de toilette pour les dames ; au rez-de-chaussée, des

cafés pour fournir des rafraîchiſſemens.

Cette aſſemblée, quoique compoſée ordinairement de deux ou trois cents perſonnes, eſt ſans confuſion : l'aiſance & la décence y règnent. Elle commence à la fin du jour, & finit à minuit ; il y a concert le mardi, & bal le jeudi. C'étoit aujourd'hui le jour du concert ; Aprile & la Déamici y ont chanté un duo. Jugez de mon enthouſiaſme ; ah ! quels accords ! quel enſemble ! quelle ſcience dans les modulations & dans l'expreſſion ! Je ne penſois ni ne voyois ; je n'exiſtois que par l'ouïe.

La Reine y a amené la Ducheſſe du Nord. Les hommes & les femmes, prévenus de cette apparition, étoient d'un éclat éblouiſſant : jamais tant d'or, de perles & de diamans ; mais la beauté & les graces ne s'y trouvoient point, & réſidoient ſeules dans ces deux auguſtes Princeſſes : on diroit qu'épouvantées par les volcans, elles fuyent Naples. Adieu.

LETTRE XXVI.

A lu Même.

Naples, 3 Novembre 1780.

Les Napolitains aiment paſſionément le luxe; mais ce n'eſt point ce luxe agréable qui réconcilie un peu avec la civiliſation, & nous fait oublier tout ce que nous avons perdu de bonheur en renonçant à l'état ſauvage. Ils ont ce luxe qui en eſt encore voiſin, & le premier que les ſauvages doivent prendre en ſe rapprochant des peuples civiliſés; je veux parler du luxe qui frappe les ſens.

L'éclat, la parure, la décoration, la repréſentation, les fonctions bruyantes & faſtueuſes; tout ce qui parle aux ſens & leur en impoſe. Enfin ce grand appareil que l'on quitte lorſque le goût ſuit la civiliſation; car à Paris & à Londres on devient ſimple, & à Naples on eſt encore

brillant. Ce luxe les pourſuit juſqu'au tombeau ; ils y vont en gala. Les pauvres emploient tout ce qu'ils ont gagné pendant leur vie pour ſe faire enterrer après leur mort.

Il y a quelques jours que nous rencontrâmes un ſuperbe convoi. Le mort, à viſage découvert, guirlandé de fleurs, couvert d'or, de perles & de brillans, étoit dans une eſpèce de catafalque, qui porté d'une manière inviſible, s'élevoit juſqu'au ſecond étage des maiſons; un cortège nombreux & plaiſamment impoſant ſuivoit ; une muſique lugubre & pathétique célébroit cette pompe funèbre. Le P** vouloit l'éviter, car la philoſophie moderne s'arrête là tout court. Mais moi qui ne ſuis point philoſophe, & qui me conforme à ce que veut la nature, je voyois paſſer le mort avec une ſorte de gaieté, tant le lugubre des idées naît de l'appareil des choſes, & je lui diſois, comme j'aurois dit à un enfant pour le diſtraire de la peur : Eh, ne vois-tu pas qu'il va au bal

au lieu d'aller à l'autre monde ! Mon philosophe, comme l'enfant, se rassura, & se mit à rire.

Cette plaisanterie me réconcilie un peu avec la mort, qui fait peur à tout le monde, & qui n'est dans le fond qu'un épouvantail de notre imagination.

Adieu ; ne pensez qu'à la vie, vous qui trouvez dans votre ame & dans votre esprit tant de choses pour l'aimer, & la faire aimer aux autres.



LETTRE XXVII.

Au Même.

Naples, 6 Novembre 1780.

JE viens de voir Caſerte, où j'ai promené toute la journée ma curioſité : c'eſt le Verſailles des Rois de Naples. Le palais ſeroit digne des anciens maîtres du monde. Vanvitelli, qui en eſt l'architecte, a été là le rival de Michel Ange dans la grandeur des idées & la nobleſſe du ſtyle : tout y eſt en grand, tout y eſt coloſſal ; mais il y a tant de régularité, tant de juſteſſe, tant d'unité & d'harmonie dans les proportions & dans l'enſemble de l'édifice, que les ſens admirent ſans être étonnés.

La forme eſt un carré parfait à quatre façades, d'une architecture noble & ſimple, compoſée de pilaſtres, & de deux ordres de colonnes qui s'élèvent juſqu'au comble de l'édifice, & ſoutiennent de

larges frontons décorés de ſculpture. Quatre corps de bâtimens, ſéparés par quatre cours quarrées, forment l'intérieur de ce palais. On y entre par quatre colonnades de marbre, ou galeries couvertes qui aboutiſſent à un veſtibule, au milieu duquel eſt le grand eſcalier, qui eſt le chef-d'œuvre de l'édifice. Il eſt entièrement revêtu de marbre précieux de diverſes couleurs, & décoré de colonnes de même marbre ; on le prendroit pour l'avenue d'un temple des dieux. Une grande coupole, au centre de l'édifice, éclaire ce magnifique eſcalier.

La chapelle eſt en face ; elle n'eſt pas encore finie. Les marbres rares dont elle eſt entièrement revêtue, annoncent déjà ſa magnificence.

Un grand ſallon, de forme ronde, lui ſert de veſtibule ; il eſt orné d'un double rang de colonnes de marbre enlevées au temple de Sérapis, conſtruit des mêmes matériaux & ſur le même plan.

La diſtribution des appartemens du Roi

& de la Reine est noble ; mais aucun Souverain ne seroit assez riche pour orner & meubler ce palais d'une manière analogue à la magnificence de sa construction.

Le théâtre est un modèle de goût & d'élégance ; il est environné de colonnes d'albâtre, tirées aussi du temple de Sérapis, qui soutiennent le plafond & les loges, richement décorées. La scène répond à cette magnificence.

Mais la situation de ce palais gâte tout ; il est au pied de montagnes arides, dépouillées, dans une vaste plaine, où la vue s'égare sans se récréer.

Les jardins de ce palais sont dans les mêmes dimensions, & du même style ; mais ils ne sont qu'ébauchés. Il n'y a de fini que le parc & les bosquets, qui sont encore naissans.

Tout y est en grand ; l'aqueduc retrace la magnificence des Romains dans ces sortes d'édifices. Vanvitelli y a déployé toute la hardiesse de son génie ; il joint deux

montagnes

montagnes par trois ponts l'un ſur l'autre, qui forment autant de galeries à arcades ouvertes, & conduit de trois lieues une rivière à Cazerte, en paſſant à travers des montagnes & des vallons. Elle arrive juſqu'au bout du Jardin Royal. Là elle ſe précipite en caſcade du ſommet d'une montagne en face du château, & retombe avec fracas dans un vaſte baſſin, dont l'enceinte & la décoration repréſentent les rochers de la mer. Au milieu ſont deux petites îles, & à la ſuite de ce baſſin, le long de la grande allée, ſont des fontaines, des caſcades, des napes d'eau. De diſtance en diſtance, des grottes, des galeries, de petits temples ruſtiques, où Neptune, environné de ſa cour, jouit de ſon bruyant empire. Toutes ces différentes ſcènes d'eau forment une petite rivière, qui ſe perd dans ce vaſte jardin. Le point de vue de la grande caſcade ſera admirable, lorſque les cent ſtatues qui doivent jetter de l'eau ſeront placées de chaque côté.

J'ai eu l'honneur de faire ma cour à la Reine ; en vérité, ma philoſophie pourroit bien expirer au pied de ſon trône. Quelle eſt aimable ! quelle eſt attachante par ſon ame, par ſon naturel, par les graces de ſon eſprit, de ſa perſonne ! on l'aime d'abord ſans le ſavoir, ſans s'en douter. Pourquoi eſt-elle Reine ? Sa couronne gêne & intimide mon cœur, qui voudroit s'abandonner à ſon penchant pour elle. Voyez donc combien nos affections nous rendent égoïſtes ; mais non, mon cœur eſt plus déſintéreſſé. Que ne puis-je la voir, au contraire, ſur un théâtre plus digne encore de ſon génie. Cette auguſte Princeſſe m'a préſenté un tableau que j'ai ſans ceſſe devant les yeux & dans le cœur ; elle me fit l'honneur de me dire, il y a quelques jours, qu'elle vouloit me faire connoître la famille royale : c'eſt donc aujourd'hui qu'elle m'a accordé cette faveur. En entrant chez elle, je l'ai trouvée entourée de tous ſes enfans ; elle en avoit un ſur ſes genoux, un autre dans ſes bras. Son

Alteſſe Royale la Princeſſe Marie-Thérefe, prodige d'eſprit & de talens, étoit à côté de ſa mère. Ce ſpectacle m'a émue; des larmes ont roulé dans mes yeux; j'ai pris auſſi l'héritier du Trône ſur mes genoux. Ce tableau d'une mère entourée de ſes enfans, le plus touchant, le plus ſublime qui ſoit ſorti des mains de la nature, a parlé à mon cœur plus fortement que jamais. En voyant la tendreſſe maternelle exprimée d'une manière ſi belle & ſi touchante dans cette auguſte Souveraine, il m'a ſemblé que cet exemple alloit multiplier les mères tendres, & que je les voyois en elle toutes réunies.

Puiſſent les femmes qui vivent ſous ſon empire l'imiter, & obſerver, comme cette auguſte Princeſſe, les devoirs ſacrés que la nature impoſa aux femmes en les honorant du titre de mère.

Je voudrois bien que la manie anti-royale, qui a ſaiſi quelques têtes incapables pourtant de ſe gouverner ſeules, laiſsât au moins aux Rois les vertus qu'ils

ont, & n'allât pas jusqu'à vouloir effacer & détruire en eux les traits que la nature a gravés dans tous les cœurs.

Pourquoi à la fumée de l'encens qui couvre l'atmosphère du Trône, & qui étourdit les Rois, se mêlent sans cesse les exhalaisons meurtrières de la calomnie ? Hélas ! ne sont-ils pas assez à plaindre de régner sur une espèce devenue si perverse, & dont on ne peut plus rien faire de bon ?

Fin de la première Partie.

